

Фр / П
C-529

TARASS CHEVTCHENKO

LE PEINTRE

RÉCIT
SUIVI DE

Fragments du Journal

TRADUIT DU RUSSE

nrf

GALLIMARD

LE PEINTRE
suivi de
FRAGMENTS DU JOURNAL

COLLECTION UNESCO
D'ŒUVRES REPRÉSENTATIVES
SÉRIE EUROPÉENNE

CET OUVRAGE A ÉTÉ PUBLIÉ EN VERTU D'UN ACCORD
CONCLU ENTRE L'UNESCO ET LE GOUVERNEMENT DE LA
RÉPUBLIQUE SOCIALISTE SOVIÉTIQUE D'UKRAINE.

*La présente traduction a été faite par Guillevic, assisté par
M^{lle} Jacqueline Lafond, sur la base d'une version littérale
procurée par la Commission nationale de l'Ukraine pour
l'Unesco.*

TARASS CHEVTCHENKO

Le Peintre

RÉCIT
SUIVI DE

Fragments du Journal

TRADUIT DU RUSSE

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.
© 1964, Éditions Gallimard.*

Le Peintre

Le grand Thorvaldsen commença son éblouissante carrière artistique en sculptant des ornements et des tritons à queue de poisson pour les proues camuses des bateaux de Copenhague. Le héros de mon récit, s'il ne débuta pas dans la sienne d'aussi étincelante façon, n'en dut pas moins broyer avec une molette l'ocre et le colcotar, peindre les parquets, les toits et les clôtures. Quels débuts sans joie et sans espoir! Mais parmi vous, heureux peintres de génie, y en a-t-il beaucoup qui aient pris le départ autrement? Bien peu, en vérité. Prenons par exemple la Hollande, durant cette période qui fut l'âge d'or de la peinture. Van Ostade, Berghem, Teniers et combien d'autres peintres célèbres, Rubens et Van Dyck exceptés, ont commencé et terminé leur glorieuse carrière en haillons. Il serait injuste de ne parler que de la mercantile Hollande. Ouvrez donc Vasari, et vous y verrez la même chose, sinon pire. Je dis pire, parce que, à cette époque, la politique même des vicaires de Saint-Pierre exigeait une décoration élégante pour éblouir les foules et éclipser l'enseignement hérétique de Wicléf et de Jean Huss qui déjà commençait à former Luther, l'intrépide augustin¹. Et même à ce moment-là, dis-je, quand s'étant ressaisis les papes Léon X et Jules II²

1. Le texte porte, par inadvertance, dominicain.

2. Que l'auteur appelle Léon II.

jetaient l'or à pleines poignées, à droite et à gauche, au premier peintre et au premier maçon venus, même à cette époque dorée, de grands artistes comme le Corrège et Zampieri¹ mouraient de faim. Et il en fut malheureusement toujours ainsi, partout où pénétra l'art divin et vivifiant.

Et en notre XIX^e siècle, siècle de lumière, de philanthropie et de tout ce qui tend au bien-être de l'humanité, il arrive qu'en dépit de tous les moyens dont on dispose on éloigne et on dissimule les victimes « condamnées par la déesse vengeresse ».

Pourquoi donc, dis-je, ces anges faits hommes, ces vivantes incarnations de la vertu, ont-ils presque toujours sur notre terre un sort aussi triste et aussi amer? Sans doute est-ce parce qu'ils sont tout de même des anges incarnés.

Mais cette digression ne mène qu'à une chose : elle éloigne le lecteur du sujet que je voulais traiter et lui présenter comme sur la paume de la main.

A Saint-Pétersbourg, je passais presque toujours les nuits d'été dans les rues ou quelque part dans les îles, le plus souvent sur le quai de l'Académie. J'aimais cet endroit, surtout quand la tranquille Néva reflétait dans tous leurs détails, comme un miroir géant, le majestueux portique du Musée Roumiantsev, l'angle du Sénat et les rideaux rouges de l'hôtel de la comtesse de Laval. Durant les longues nuits d'hiver, ces rideaux rouges, éclairés de l'intérieur, flamboyèrent comme des brasiers sur un fond noir. Je regrettais toujours, à ce moment-là, que les glaces et la neige qui couvraient la Néva fissent perdre tout son effet à ce décor.

L'été, j'aimais aller sur le pont de la Trinité pour admirer le lever du soleil. Quel spectacle magnifique et grandiose c'était!

Dans toute œuvre d'art, il y a toujours quelque chose

1. Zampieri, dit le Dominiquin (1581-1641), maître de la peinture et de l'architecture italiennes, dont il sera souvent question ici.

qui enchante, qui est plus admirable que la nature elle-même : c'est l'âme sublime de l'artiste, la divine création. Mais dans la nature aussi, il y a des choses si magnifiques que le poète ou l'artiste tombe à genoux et remercie le Créateur de lui avoir procuré des instants si doux qui enchantent son âme.

Souvent, j'ai admiré les paysages de Chtchédrine. L'un d'eux surtout, modeste par ses dimensions, a toujours fait mes délices : *Le Crépuscule à Portici*. Quelle œuvre ensorcelante ! Pourtant, jamais son charme n'a égalé pour moi celui du quartier de Viborg, tel qu'il apparaît du pont de la Trinité au soleil levant.

Un jour, après avoir goûté à satiété ce paysage, j'allai me reposer au Jardin d'Été. Jamais, lorsqu'il m'arrivait de m'y promener, je ne m'arrêtais dans les allées ornées de statues de marbre, car ces dernières me causaient une impression des plus pénibles, surtout l'informe Saturne dévorant son non moins informe enfant. Je ne faisais que passer devant ces dieux et ces déesses, pleins de gaucherie, pour aller m'asseoir au bord du petit lac afin d'admirer la magnifique vasque de granit et la majestueuse architecture du château Mikhaïlovski.

Arrivé à l'endroit où une allée latérale coupe la grande allée centrale, là où Saturne, entouré des dieux et des déesses, dévore son enfant, je faillis me heurter contre un homme vêtu d'une blouse sale en coutil et qui était assis sur un seau, juste devant Saturne.

Je m'arrêtai. Le garçon, car c'était un garçon de quatorze ou quinze ans, me regarda et s'empessa de cacher quelque chose dans sa chemise. Je m'approchai et lui demandai ce qu'il faisait dans ces lieux.

« Je ne faisais rien, répondit-il timidement. Je vais au travail, et, chemin faisant, je suis entré dans le jardin. » Puis, après un silence, il ajouta : « Je dessinais.

— Montre ce que tu dessinais. »

Il sortit de sa chemise un quart de feuille de papier gris

et me le tendit craintivement. J'y distinguai le contour de Saturne assez exactement tracé.

Longtemps, je tins le dessin à la main et j'admirai la figure toute barbouillée de l'auteur. Il y avait quelque chose d'attirant dans son maigre visage irrégulier, et surtout dans ses yeux intelligents et doux comme ceux d'une petite fille.

« Viens-tu souvent dessiner ici? lui demandai-je.

— Tous les dimanches, répondit-il. Et si nous ne travaillons pas loin, même en semaine.

— Tu apprends la peinture en bâtiment?

— Et même la peinture tout court, ajouta-t-il.

— Chez qui es-tu en apprentissage?

— Chez Chiriaïev, le décorateur de logements. »

Je voulus lui poser d'autres questions encore, mais, saisissant d'une main son seau de peinture jaune et de l'autre un grand pinceau usé, jaune également, il s'apprêta à partir.

« Où vas-tu si vite?

— Au travail, je suis déjà en retard. Lorsque le patron arrivera, il m'attrapera.

— Viens me voir dimanche matin et, si tu as quelques dessins, apporte-les-moi.

— Bon, je viendrai. Mais où habitez-vous? »

J'écrivis mon adresse sur son dessin, et nous nous quit-tâmes.

Le dimanche, je trouvai mon nouvel ami qui m'attendait devant la porte de mon appartement alors que je rentrais de bon matin de ma promenade nocturne. Il ne portait plus, cette fois, sa blouse sale de coutil, mais quelque chose qui ressemblait à une redingote de couleur marron. Il avait un gros rouleau de papier sous le bras. Je lui dis bonjour et lui tendis la main; il la saisit précipitamment et voulut la baiser. Je la retirai : sa servilité me gênait. Puis, sans dire un mot, j'entrai dans l'appartement tandis qu'il restait dans le couloir. J'enlevai ma redingote, je passai une blouse et j'allumai un cigare; il n'entraît toujours pas. Je sortis dans le couloir : pas trace de mon

ami. Je descendis chez le concierge et lui demandai : « Tu n'as pas vu quelqu'un ? »

— Si, me répondit-il, j'ai vu un gars avec des papiers dans les mains. Il s'est sauvé dans la rue. »

J'y courus à mon tour : pas la moindre trace. J'eus autant de peine que si j'avais perdu un être très cher. Il en fut ainsi jusqu'au dimanche suivant, sans que je pusse trouver la raison de sa fuite précipitée. Ce dimanche enfin, je sortis un peu après une heure du matin pour aller au pont de la Trinité et, après avoir admiré le lever du soleil, je me rendis au Jardin d'Été. Je fis le tour de toutes les allées. Mon ami n'y était pas. Je voulais déjà m'en retourner quand je me souvins de l'Apollon du Belvédère, ou plutôt de sa parodie qui se trouve à l'écart, tout près de la Moïka. J'y dirigeai mes pas. Mon ami y était. En me voyant, il cessa de dessiner et rougit jusqu'aux oreilles comme un enfant que l'on aurait pris à voler des confitures. Je saisis sa main. Il tremblait. Je le menai comme un criminel au pavillon et je donnai l'ordre à un garçon tout endormi de nous apporter du thé.

Je fus aussi affectueux que je le pus et, quand il se calma, je lui demandai pourquoi il s'était sauvé du corridor.

« Vous étiez fâché contre moi, j'ai eu peur, me répondit-il.

— Je ne pensais pas du tout à me fâcher contre toi, répondis-je. Il m'était simplement pénible de te voir t'abaisser. Seuls les chiens lèchent la main, l'homme ne doit pas le faire. »

Cette forte expression eut tant d'effet sur mon ami qu'il me saisit à nouveau la main. Je me mis à rire; il rougit comme une écrevisse et resta là, debout, confus et silencieux. Après avoir pris notre thé, nous nous séparâmes. En le quittant, je lui dis qu'il devait absolument venir me voir, soit le jour même, soit le dimanche suivant.

Si je ne possède pas la faculté heureuse de juger les

êtres d'emblée, j'ai, en revanche, celle, malheureuse, de me lier rapidement. Je dis que c'est une faculté malheureuse parce qu'il est bien rare que ces amitiés vite nouées (avec des borgnes et des bigles, en particulier) ne m'aient rien coûté. Oh, ces borgnes et ces bigles, ils m'en ont fait voir! Combien en ai-je rencontré, et pas un seul homme honnête parmi eux! Tous de la racaille! A moins que cela ne soit ma chance...

J'avais vu mon nouvel ami trois fois en tout et déjà nous étions très liés. Je m'étais attaché à lui. Je l'aimais bien. Et, de fait, il y avait dans sa physionomie quelque chose qu'on ne pouvait pas ne pas aimer. Au début, sa figure ne me semblait pas jolie, mais d'heure en heure elle m'attirait de plus en plus. Dire qu'il y a de par le monde des physionomies qui ont ce bonheur!

Je rentrai chez moi, craignant de faire attendre mon ami dans le couloir. Et que vis-je dans l'escalier en arrivant? Lui. Il était déjà là, dans cette même redingote marron, lavé, peigné, souriant.

« Eh bien, tu marches, toi, au moins! lui dis-je. Tu as dû passer chez toi? Comment t'es-tu arrangé pour faire si vite?

— Eh bien je me suis dépêché, de façon à être à la maison quand le patron rentrera de la messe, répondit-il.

— Est-ce que ton patron est sévère? demandai-je.

— Sévère et...

— Et méchant, veux-tu dire?

— Non, je voulais dire qu'il est avare. Il me bat et il est content ensuite parce que je ne suis pas là pour me mettre à table. »

Nous entrâmes dans ma chambre. Il y avait sur le chevet une copie de ce bon vieux Vélasquez que l'on peut voir dans la Galerie Stroganov. Le garçon la dévora des yeux. Je lui pris des mains son rouleau, le déroulai et me mis à l'examiner. Il y avait là tout ce qui enlaidit le Jardin d'Été : des remuantes déesses au sourire mielleux jusqu'à

l'horrible *Fraclite*¹ et *Héraclite*, ainsi que quelques dessins des bas-reliefs qui ornent certaines façades, y compris les Cupidons de la maison de l'architecte Montferrand, à l'angle du quai Moïka et de la ruelle de la Lanterne.

Ce qui m'étonna le plus dans tous ces dessins, très faibles par eux-mêmes, c'était leur incroyable ressemblance avec les originaux. Surtout *Fraclite* et *Héraclite*. Ils étaient encore plus expressifs que les originaux. Il faut reconnaître aussi qu'ils étaient plus monstrueux, mais, tout de même, on ne pouvait pas les regarder avec indifférence.

En mon for intérieur, j'étais heureux de ma trouvaille. Et je ne me posais même pas la question de savoir ce que j'allais faire, avec mes moyens plus que limités, de ce diamant pris dans sa gangue. A vrai dire, j'eus cette idée un instant, mais elle disparut car le proverbe dit : Dieu n'est pas sans miséricorde ni le cosaque sans parcelle.

« Pourquoi n'as-tu pas ombré un seul dessin ? demandai-je en lui rendant son rouleau.

— Je les ai tous faits de grand matin, avant le lever du soleil.

— Donc tu ne les as pas vus éclairés ?

— J'allais les voir aussi dans la journée, mais je ne pouvais pas dessiner, car il y avait du monde.

— Qu'as-tu l'intention de faire maintenant : rester dîner chez moi ou rentrer chez toi ? »

Il resta silencieux un instant, puis répondit d'une voix à peine perceptible :

« Je resterais bien chez vous si vous le permettez.

— Et comment vas-tu faire après, avec ton patron ?

— Je lui dirai que j'ai dormi au grenier.

— Alors, allons dîner². »

Lorsque nous entrâmes chez Mme Jurgens, il n'y avait encore personne. J'en fus très heureux. Mon compagnon

1. Sans doute l'auteur veut-il parler de Démocrite.

2. Principal repas de la journée qui se prenait vers trois heures.

était loin d'être une gravure de mode. Je n'aurais pas aimé rencontrer quelque fonctionnaire bien astiqué, au sourire niais.

Après le dîner, je pensais l'emmenner à l'Académie pour lui montrer *Les Derniers Jours de Pompéi*. Mais c'eût été trop pour une seule journée. Je lui offris donc soit d'aller faire une promenade sur le boulevard, soit de lire un peu. Il opta pour la deuxième proposition. Désireux de lui faire subir une sorte d'examen, je lui demandai de lire à haute voix. Dès la première page de *Nicholas Nickleby*, le célèbre roman de Dickens, je m'endormis. Ni l'auteur ni le lecteur n'y étaient pour rien. J'avais simplement sommeil parce que je ne m'étais pas couché de la nuit.

Quand je me réveillai, j'allai dans l'autre pièce, et je fus frappé par l'aspect de mon abominable atelier. Il n'y avait plus une seule trace de cendre de cigares. Tout était net, propre et bien balayé. Même ma palette, accrochée à un clou, et habituellement toute maculée de peinture sèche, était, elle aussi, nettoyée et brillante comme un miroir. Le responsable de cette harmonie, installé près de la fenêtre, dessinait le masque de Fortunata, le célèbre modèle de Thorvaldsen.

Tout cela m'était particulièrement agréable. Ces services parlaient pour lui. Mas je ne sais pourquoi, je ne lui laissai pas voir mon contentement. Je corrigeai son dessin, mis une ombre, et nous allâmes prendre le thé au « Capharnaüm », c'est-à-dire au restaurant « Le Berlin » qui se trouve à l'angle de la Sixième Ligne et de la rue de l'Académie. C'est, je crois, Piménov qui l'a baptisé ainsi au temps de sa turbulente vie estudiantine.

Tout en buvant son thé, il me raconta sa vie. Ce fut un pauvre et triste récit. Mais il le fit avec beaucoup de simplicité et de naïveté, sans aucune trace de plainte ou de

reproche. Avant cette confession, j'avais réfléchi au moyen de parfaire son instruction. Après l'avoir entendu, j'abandonnai mon idée, car il était serf.

Cette triste découverte me fit tant de peine que je perdis tout espoir de le former. Notre silence dura une demi-heure au moins. Je ne sortis de cette torpeur qu'en entendant pleurer mon compagnon. Je le regardai et lui demandai la cause de ses larmes. « Cela vous fait de la peine que je... » Il ne termina pas et se mit à sangloter de nouveau. Je le détrompai du mieux que je pus et nous retournâmes à la maison.

En chemin nous rencontrâmes le vieux Vénetsianov. Dès les premiers mots, il regarda fixement mon compagnon, et, avec son bon sourire, il me posa la question : « N'est-ce pas un futur peintre ? » Je lui répondis : « Oui et non. » Il me demanda pourquoi. Je le lui expliquai à l'oreille. Le vieillard réfléchit un instant, me serra la main et nous nous séparâmes.

Et par son regard, et par sa poignée de main, Vénetsianov semblait me reprocher mon manque de foi. Je repris confiance. Me souvenant de quelques peintres, élèves et disciples de Vénetsianov, j'entrevis, d'une façon bien incertaine sans doute, un semblant d'espoir.

Avant de partir le soir, mon protégé me demanda une petite estampe afin de la dessiner. Il se trouvait par hasard que j'avais un exemplaire de l'*Hercule Farnèse* gravé par Sloudjinski d'après un dessin de Zavialov, qui venait d'être tiré, et un *Apollon* de Lossenko. Je les enveloppai dans une feuille de papier de Peterhof. Je lui donnai des crayons italiens en lui indiquant ce qu'il fallait faire pour qu'ils ne durcissent point. Nous sortîmes dans la rue. Il partit chez lui et je me dirigeai vers la maison du vieux Vénetsianov.

Ce n'est ni le moment, ni le lieu de parler de cet artiste philanthrope. Mais je souhaite que l'un de ses nombreux élèves, qui mieux que moi connaissent toutes les actions

généreuses qu'il a accomplies au cours de sa carrière, le fasse un jour.

Je racontai au vieillard tout ce que je savais de ma trouvaille. Je le priai de me conseiller sur la manière d'agir par la suite, afin de mener cette affaire à bon terme. Homme pratique et expérimenté en la matière, il ne me promit ni ne me conseilla rien de positif. Il me recommanda seulement de faire la connaissance de son patron et, dans la mesure du possible, d'alléger sa pénible condition.

Je fis comme il me l'avait dit. Le lendemain même, sans attendre le dimanche, j'allai au Jardin d'Été avant le lever du soleil. Mais, hélas, je n'y trouvai point mon ami. Le surlendemain non plus. Ni le jour suivant. Je décidai alors d'attendre le dimanche.

Mon ami vint me voir le matin et, lorsque je lui demandai pourquoi il n'était pas allé au jardin, il me répondit que les travaux avaient commencé au Grand Théâtre (à cette époque Kavos en refaisait l'intérieur). C'était la raison pour laquelle il ne pouvait plus aller au Jardin d'Été.

Nous passâmes ce dimanche comme le précédent. Le soir, avant de nous séparer, je lui demandai le nom de son patron et à quelle heure on pouvait le trouver à son travail.

Le lendemain je passai au Grand Théâtre et je fis la connaissance de son patron. Je vantai sans mesure les pochoirs et les dessins du plafond qui étaient de sa propre composition. Je posai ainsi la première pierre de nos relations à venir...

C'était un artisan en peinture et en décoration qui disposait d'une équipe d'ouvriers. Il avait toujours trois gamins en blouse de coutil, quelquefois même plus, auxquels il donnait le nom d'apprentis. En outre, suivant les besoins, il embauchait à la journée et au mois, dans la région de Kostroma, un à dix moujiks peintres et vitriers. Ce n'était donc pas le premier venu, ni par son

art, ni par son capital. En plus de ces qualités matérielles, je vis chez lui quelques gravures d'Audran et de Volpato sur les murs, et, sur la commode, quelques volumes dont le *Voyage du Jeune Anacharsis*¹. Cela me donna du courage. Mais hélas, dès qu'à mots couverts je fis allusion à l'amélioration du sort de ses apprentis en coutil, il s'étonna de cette étrange idée et commença à me démontrer que cela ne les amènerait qu'à leur propre perte.

Pour cette première fois, je ne le contredis point. Il était d'ailleurs vain de chercher à le persuader du contraire. Les êtres terre à terre et peu évolués qui ont passé leur pauvre jeunesse dans la crasse et les épreuves et qui sont arrivés à se faire tant bien que mal une place au soleil ne croient en aucune théorie. Il n'existe pour eux d'autres voies menant au bien-être que celles qu'ils ont eux-mêmes empruntées. Souvent aussi, à ces grossières convictions s'ajoute un sentiment encore plus grossier : puisque personne ne nous a plaints, pourquoi devrions-nous plaindre quelqu'un?

Je crois que mon maître peintre partageait quelque peu ce sentiment antihumain. Mais, avec le temps, je réussis à le convaincre de ne pas empêcher mon protégé de venir me voir quand il voudrait, soit le dimanche, soit les jours de semaine, quand il n'y aurait pas de travail, en hiver par exemple. Mais, tout en acceptant, il ne cessa de considérer cela comme une fantaisie qui ne pouvait mener à autre chose qu'à sa perte. Il faillit voir juste.

L'été passa, puis l'automne. L'hiver vint. Les travaux se terminèrent et le Grand Théâtre fut rouvert. L'adorable Taglioni se livra à ses opérations magiques. Les jeunes en perdaient la tête et les vieux en raffolaient. Seules les sévères matrones et les lionnes incorrigibles la boudaient, et, au milieu des applaudissements les plus chaleureux,

1. De l'abbé Barthélemy, érudit français (1716-1795) ; reconstitution de la vie des Grecs au IV^e siècle av. J.-C.

disaient d'un air méprisant : « Quel mauvais genre ! » Les puritaines intraitables clamaient en chœur : « Débauche ! C'est de la débauche publique en plein jour ! » Néanmoins toutes ces fausses dévotes et toutes ces hypocrites ne manquaient pas un seul spectacle de la Taglioni. Et, lorsque la célèbre artiste consentit à devenir princesse Troubetskoï, elles furent les premières à pleurer cette grande perte et à condamner cette femme qui avait réussi là où elles avaient échoué en dépit de toutes les ressources de la cosmétique.

Charles le Grand (c'est ainsi que feu Vassili Andreïevitch Joukovsky nommait Carl Pavlovitch Brüllow¹, défunt maintenant) aimait d'un amour sans bornes l'art dans toutes ses manifestations. Mais le ballet moderne lui était à peu près indifférent. S'il en parlait quelquefois, ce n'était que pour le traiter de jouet en sucre. Pour parachever son triomphe, la Taglioni dansa la Cachucha dans le ballet *La Gitane*. Le soir même, la Cachucha se répandit dans toute notre Palmyre et le lendemain elle avait conquis et les palais des aristocrates et l'humble demeure du fonctionnaire de Kolomna. La Cachucha était partout : à la maison, dans la rue, à la table de travail, au restaurant... au dîner, au souper, en un mot, toujours et partout la Cachucha. Sans parler de ces bals et de ces soirées où la Cachucha devint chose habituelle. Tout cela n'était rien. Tout sied à la jeunesse et à la beauté. Mais même les respectables pères et mères de famille s'y étaient mis. Tout le monde, semblait-il, avait attrapé la danse de Saint-Guy et dansait la Cachucha. Les pères et les mères eurent

1. Carl Pavlovitch Brüllow : 1799-1852. Descendant d'une famille d'émigrés français protestants, les Brulleau. Peintre russe éminent, chef de l'école romantique, auteur de compositions historiques telles que *Les Derniers Jours de Pompéi* et *L'Assassinat d'Inès de Castro*. Il était très lié avec le grand poète Joukovsky, qui, précepteur du futur Alexandre II, avait suggéré au prince l'idée de la libération des serfs. Brüllow et Joukovsky jouèrent un rôle décisif dans le rachat de Chevtchenko en 1838.

tout à coup l'idée d'affubler en gitans leurs enfants qui commençaient à peine à faire leurs premiers pas. Pauvres enfants! Combien de larmes n'avez-vous pas versées à cause de cette maudite Cachucha! Mais le succès fut complet. On se livra même à la spéculation : si, par exemple, un Amphitryon ne possédait pas son propre rejeton, il prenait alors en location un mioche habillé en gitan pour orner la soirée.

*L'événement est récent et cependant on y croit à peine*¹.

Charles le Grand vint me voir en pleine débauche de cachuchamanie (il aimait venir ainsi rendre visite à ses élèves). Il s'installa sur le divan et se mit à réfléchir. J'admirai en silence sa tête intelligente aux cheveux bouclés. Un instant plus tard, il releva rapidement les yeux et me demanda en riant :

« Alors, vous savez?

— Non, je ne sais pas, répondis-je.

— Eh bien, Goubert, le traducteur de *Faust*, a promis de me procurer un billet pour *La Gitane*. Allons-y.

— En ce cas, envoyez donc votre Lucien chercher deux billets chez Goubert.

— Et ce garçon, ne pourrait-il pas y aller? dit-il en montrant mon protégé.

— Si, avec plaisir même. Ecrivez donc un mot! »

Il prit un morceau de papier gris et écrivit au crayon italien : « Procure-moi deux billets. C. Brüllow. » J'ajoutai une adresse à cette laconique missive et mon Mercure s'envola.

« Dites-moi, est-ce un modèle ou un serviteur? me demanda-t-il en montrant la porte qui se fermait.

— Ni l'un ni l'autre, répondis-je.

— Sa figure me plaît, ce n'est pas celle d'un serf.

— Elle est loin de l'être. Néanmoins... »

Je m'arrêtai.

1. Citation de Griboïédov.

« Néanmoins c'est un serf? reprit-il.

— Malheureusement oui, ajoutai-je.

— Quel barbarisme¹! » murmura-t-il et il devint songeur.

Après une minute de réflexion, il jeta son cigare par terre, prit son chapeau et sortit. Mais il revint immédiatement en disant :

« Je vais l'attendre, je veux regarder sa figure encore une fois. Montrez-moi ses dessins, me demanda-t-il en allumant un cigare.

— Qui vous a dit que j'en possédais?

— Vous devez en avoir », dit-il d'un air décidé.

Je lui montrai le masque de Laocoon. Le dessin était achevé. Je lui présentai également un petit croquis d'après Michel-Ange. Il les considéra longuement, c'est-à-dire qu'il tenait les dessins dans sa main en regardant Dieu sait où.

« Qui est son maître? » demanda-t-il en relevant la tête.

Je lui nommai le propriétaire.

« Il faut réfléchir sérieusement à votre élève. Lucien a promis de me faire un rosbif, venez dîner. »

A ces mots, il mit la main sur la poignée de la porte mais s'arrêta de nouveau :

« Amenez-le-moi un jour. Au revoir. »

Et il s'en alla.

Un quart d'heure plus tard, mon Mercure revint et m'annonça que Goubert avait l'intention d'aller lui-même chez Carl Pavlovitch.

« Sais-tu qui est Carl Pavlovitch? lui demandai-je.

— Oui, mais je ne l'ai jamais vu, répondit-il. Et aujourd'hui, c'était donc lui?

— Lui-même.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit? Je l'aurais au moins regardé, tandis que je pensais que c'était un mon-

1. Expression savoureuse dans la bouche de Brüllov.

sieur quelconque. Ne reviendra-t-il pas vous voir un autre jour? demanda-t-il après un petit silence.

— Je ne sais pas, répondis-je, et je commençai à m'habiller.

— Mon Dieu, mon Dieu, comment faire pour le voir ne serait-ce que de loin? Vous savez, quand je suis dans la rue, je pense toujours à lui, je regarde les passants et je le cherche parmi eux. Son portrait dans *Les Derniers Jours de Pompéi* est très ressemblant, dites-vous?

— Oui, et tu ne l'as tout de même pas reconnu quand il était ici. Mais ne t'afflige pas. S'il ne vient pas chez moi avant dimanche, c'est nous qui irons lui rendre visite ce jour-là. Pour l'instant, prends ce billet pour M^{me} Jurgens. Je ne dîne pas à la maison ce soir. »

Ayant pris ces dispositions, je m'en allai.

Dans l'atelier de Brüllow, je trouvai V. A. Joukovsky et le comte M. J. Vielgorski. Tous deux admiraient une *Crucifixion* encore inachevée et destinée à l'église luthérienne de Saint-Pierre-et-Saint-Paul. La tête de Marie-Madeleine en pleurs était déjà finie et V. A. Joukovsky, en regardant cette merveilleuse beauté en larmes, se mit à pleurer lui aussi. Il commença à serrer Charles le Grand dans ses bras et à l'embrasser comme si Brüllow était lui-même cette beauté qu'il avait créée.

Bien des fois, je suis allé à l'Ermitage avec Brüllow. Chaque fois c'était de brillantes conférences sur la théorie de la peinture. Immanquablement, elles se terminaient devant Teniers, le plus souvent devant sa *Caserne*. Il s'arrêtait longuement devant ce tableau, et, après avoir fait un panégyrique aussi enthousiaste qu'enflammé du célèbre maître flamand, il ajoutait : « Rien que pour voir ce seul tableau, on viendrait même d'Amérique. » On peut en dire autant maintenant de sa *Crucifixion*, et surtout de la tête de sa Marie-Madeleine en pleurs.

Après les embrassades et les baisers, Joukovsky passa dans la pièce voisine. Brüllow, m'ayant aperçu, me sourit

et suivit Joukovsky. Ils revinrent dans l'atelier une demi-heure plus tard. Brüllow s'approcha de moi et me dit en souriant : « Les fondations sont jetées. » Mais à cet instant précis la porte s'ouvrit et Goubert entra. Il n'avait pas son uniforme des Ponts et Chaussées, mais un habit noir à la dernière mode. A peine avait-il eu le temps de saluer l'assistance que Joukovsky vint à lui et lui serra très amicalement la main en lui demandant de réciter la dernière scène de *Faust*. Goubert s'exécuta. L'impression fut très forte et il fut récompensé par un baiser sincère du poète. Bientôt Joukovsky et le comte Vielgorski quittèrent l'atelier, et Goubert, enfin libre, nous lut sa *Terpsichore* qui venait de voir le jour.

« Décidément, je n'irai pas voir *La Gitane*, dit alors Brüllow.

— Pourquoi? demanda Goubert.

— Pour conserver ma foi en ta *Terpsichore*.

— Comment cela?

— Mieux vaut croire en une belle fiction...

— Tu veux dire, coupa le poète, que mon œuvre vaut mieux que la « divine » Taglioni? Mais il ne vaut même pas son petit doigt! Pas même l'ongle de son petit doigt, je te le jure par tous les dieux. Ah! j'ai failli oublier : aujourd'hui nous allons manger des macaronis et des stoffatos arrosés de lacryma-christi chez Alexandre. Nestor, Micha, etc., Pianenko en seront. Allons, en route! »

Brüllow prit son chapeau.

« Ah oui, j'ai oublié, continua Goubert en sortant deux billets de sa poche, voilà deux billets pour toi, et après le spectacle nous irons chez Nestor à la Bourse (c'est ainsi que l'on appelait par plaisanterie les soirées littéraires de N. Koukolnik).

— Bien, répondit Brüllow, et, mettant son chapeau, il me tendit un billet.

— Vous aussi, vous venez avec nous? me demanda Goubert.

— Moi aussi, je viens avec vous, répondis-je.

— Alors, en route! » commanda Goubert, et nous sortîmes tous dans le couloir.

Lucien ferma la porte derrière nous en grommelant :

« Eh bien, et mon rosbif? »

Après les macaronis, les stofattos et le lacryma-christi, la compagnie se rendit à la Bourse, tandis que nous, c'est-à-dire Goubert, Charles le Grand et moi, nous allions au théâtre. En attendant l'ouverture, j'admirai l'œuvre de mon protégé (il avait fait lui-même, d'après les indications de l'architecte Kavos, les cartons de tous les ornements et de toutes les arabesques qui ornaient le plafond du Grand Théâtre. Ce n'était ni lui, ni son ambitieux patron qui me l'avaient appris, mais Kartachov, le machiniste, qui avait assisté à tous les travaux et qui lui avait souvent offert du thé de bon matin). Je voulais dire deux mots des arabesques de mon élève à Brüllow, mais l'ouverture retentit. Tous les regards, y compris les miens, convergèrent vers le rideau. L'ouverture terminée, le rideau tressaillit et se leva. Le ballet commença. Tout alla bien jusqu'à la Cachucha : le public se tenait comme tout public bien élevé. Mais, dès le premier roulement de castagnettes, un frisson passa dans la salle et tout se mit à vibrer. Des applaudissements parcoururent la salle; d'abord sourds comme les échos d'un lointain tonnerre, ils s'amplifièrent de seconde en seconde et, la Cachucha terminée, ils éclatèrent. Le public bien élevé, y compris moi, pauvre pécheur, se déchaîna. Chacun criait ce qu'il pouvait : les uns « bravo », les autres « da capo ». D'autres encore gémissaient et trépignaient des pieds et des mains. La première crise passée, je jetai un coup d'œil sur Charles le Grand. Le pauvre homme, tout inondé de sueur, agitait ses pieds et ses mains en criant « da capo » à pleins poumons. Goubert aussi. Je repris mon souffle et me mis à faire comme mon maître. Peu à peu l'ouragan se calma. Rappelée pour la dixième fois, la magicienne apparut sur

la scène, fit quelques gracieuses révérences et disparut. Charles le Grand se leva, essuya son front et dit à Goubert :
« Allons sur la scène, tu vas me présenter.

— Allons », répondit Goubert, enthousiasmé.

Nous passâmes dans les coulisses. Il y avait déjà là tout un essaim d'admirateurs, en majeure partie des crânes chauves, des lunettes et des lorgnettes. Nous nous mêlâmes à la foule et parvînmes non sans peine au centre de cette masse. Quel spectacle, grands dieux, s'offrit à nos yeux ! Cette enchanteresse, qui voletait sur la scène comme un zéphyr, était là, allongée dans un fauteuil Voltaire, la bouche grande ouverte, les narines frémissantes comme celles d'une cavale arabe, le visage zébré de coulées, où la sueur se confondait avec les blancs et les rouges de son fard.

« C'est repoussant », dit Charles le Grand en se dégageant de la foule.

Je le suivis. Le pauvre Goubert était vraiment à plaindre : ayant terminé le compliment d'usage et prononcé le nom de Brüllo, il se retourna et regarda autour de lui pour le chercher. Mais Brüllo avait disparu. Je ne sais comment Goubert se tira de ce mauvais pas.

Il restait encore un acte, mais nous quittâmes le théâtre pour, suivant l'expression de Brüllo, ne pas donner un relent de chou au dessert. J'ignore si, après *La Gitane*, il alla encore voir des ballets. Je sais seulement qu'il n'en parla jamais plus.

Je reviens à mon héros. Après les paroles de Brüllo : « Les fondations sont jetées », l'espoir commença à prendre des formes plus nettes dans mon imagination. Je commençai à réfléchir à la meilleure manière de m'occuper de mon élève. Mes moyens personnels étaient des plus limités. Je pensai à la Galerie des Antiques. Andreï Grigoriévitch, le conservateur, aurait été d'accord, mais les statues y étaient éclairées de telle façon que l'on ne pouvait dessiner. Après mûre réflexion, une pièce de vingt kopecks à

la main, je priai Tarass, notre modèle, notre Antinoüs vivant, de laisser entrer mon élève dans les classes en dehors des heures de cours, dans la salle des plâtres surtout. Il en fut ainsi. En une semaine (il mangeait sur place), il dessina une tête de Lucius Verus, le confident débauché de Marc Aurèle, et la tête du *Génie* de Canova. Je l'installai ensuite dans la classe des figures et lui fis dessiner pour commencer une anatomie sous quatre angles différents. Quand j'en avais le temps, je venais faire un tour dans la classe et je récompensais mon infatigable travailleur d'une livre de pain de gruau ou d'un morceau de saucisson. Habituellement, son menu se composait d'un bout de pain noir et d'eau. Encore fallait-il que Tarass en apportât. Il arrivait que, charmé par le torse du Belvédère, et ne pouvant y résister, je me mettais aussi à dessiner ce merveilleux chef-d'œuvre de la sculpture antique. Il n'est pas étonnant que Michel-Ange aveugle se soit extasié rien qu'en passant les mains sur le torse de l'Hercule au repos. Et il est étrange qu'un certain M. Guersévanov qui, dans ses notes de voyage, apprécie avec un goût si sûr le *Jugement dernier*, cette œuvre pédantesque de Michel-Ange, les fresques du divin Raphaël et bien d'autres peintures et sculptures célèbres, ne voie dans le torse du Belvédère qu'un morceau de marbre et rien de plus. C'est étrange!

Après l'anatomie, il me dessina un Germanicus et un Faune dansant. Et, un beau matin, je le présentai à Charles le Grand. Son enthousiasme fut indicible lorsque Brüllow, plein d'indulgence et de gentillesse, lui fit compliment de ses dessins.

De ma vie je n'ai vu personne de plus joyeux et de plus heureux que lui durant ces quelques jours.

« Est-ce vrai qu'il est toujours aussi bon et aussi aimable? me demanda-t-il à plusieurs reprises.

— Toujours, répondis-je.

— Et cette chambre rouge, c'est celle qu'il préfère?

— C'est sa préférée, répondis-je.

— Tout est rouge! La chambre est rouge. Le canapé est rouge. Les rideaux sont rouges. La robe de chambre est rouge et le dessin est rouge. Tout est rouge! Le reverrai-je un jour encore d'aussi près? »

Après cette question il fondit en larmes. Naturellement je n'essayai même pas de le consoler. Quelle marque de sympathie et quelle consolation pourraient être plus douces que ces larmes de bonheur, larmes paradisiaques et divines? « Tout est rouge », répétait-il en pleurant.

Cette chambre rouge en grande partie tapissée d'armes orientales précieuses, où le soleil ne pénétrait qu'à travers des rideaux rouges transparents, m'avait étonné un instant, tout habitué que je fusse à ce décor. Quant à lui, ce souvenir resta gravé dans sa mémoire jusqu'à sa mort. Après de longues et terribles épreuves, il oublia tout : et l'art, et la vie spirituelle, et l'amour qui l'avait empoisonné, et moi, son sincère ami. Il oublia tout, tout. Mais ses dernières paroles furent pour la chambre rouge et pour Carl Pavlovitch.

Je rencontrai Carl Pavlovitch dans la rue le lendemain de cette visite. Il me demanda le nom et l'adresse du maître de mon ami. Je les lui donnai. Il héla un fiacre et partit en me disant :

« Passez donc chez moi ce soir. »

« C'est le plus grand cochon qu'il puisse y avoir dans des pantoufles de Torjok. »

C'est par ces mots que Carl Pavlovitch m'accueillit le soir, quand je me rendis chez lui.

« Qu'y a-t-il? lui demandai-je, devinant ce dont il s'agissait.

— Il faut que vous alliez demain chez cet amphibie afin qu'il vous fixe un prix pour votre élève. »

Charles le Grand était de mauvaise humeur. Longuement, il arpenta la pièce, puis cracha par terre en disant :

« Vandalisme... Allons en haut », ajouta-t-il.

Nous montâmes en silence à l'étage supérieur, où se

trouvaient sa chambre à coucher et sa bibliothèque qui lui servait de salle à manger.

Il ordonna d'apporter une lampe et me pria de lire quelque chose à haute voix, tandis que lui-même se mettait au travail pour finir une sépia : *Odalisque endormie*, destinée, je crois, à l'album de Vladislavlev. Mais nos paisibles occupations ne durèrent pas longtemps. Sans doute la pensée du cochon en pantoufles de Torjok le poursuivait-elle toujours. « Sortons », dit-il en rangeant son dessin. Nous sortîmes dans la rue et nous nous promenâmes longuement sur le quai. Ensuite nous débouchâmes sur la Grande Perspective.

« Dites, est-il chez vous en ce moment? demanda-t-il.

— Non, il ne couche pas chez moi, répondis-je.

— Alors, allons dîner. »

Et nous entrâmes chez Delly.

J'ai vu bien des gentilshommes campagnards russes au cours de ma vie : des riches, de moins riches, des petits propriétaires. J'en ai même vu qui passaient le plus clair de leur temps en France ou en Angleterre et parlaient avec enthousiasme de la prospérité des fermiers et des paysans de là-bas tout en volant leur dernière bique à leurs propres paysans. J'ai vu beaucoup d'originaux en tout genre. Mais de ma vie je n'ai vu un original russe qui, chez lui, accueillît mal Brüllow.

Ma curiosité était très excitée. Longtemps je ne pus dormir, me demandant qui pouvait bien être ce cochon en pantoufles de Torjok. Néanmoins ma curiosité se refroidit le lendemain quand je commençai à mettre mon habit. La raison prit le dessus. Cette raison me disait que ce cochon n'était pas une rareté assez intéressante pour qu'on lui sacrifiât son amour-propre. Pourtant cette affaire méritait des sacrifices plus grands encore. Mais une question se posait : Et si, à l'exemple de mon grand maître, je ne pouvais supporter cette épreuve? Qu'advierait-il alors?

Après quelques instants de réflexion, j'enlevai mon

habit, mis mon costume de tous les jours et allai chez le vieux Vénetsianov. Il avait beaucoup d'expérience dans ce genre d'affaires. Sans doute eut-il à affronter plus d'une fois de pareils originaux. Il s'en tira toujours avec honneur.

Je trouvai Vénetsianov déjà au travail. Il faisait une copie à l'encre de Chine de son propre tableau *Mère apprenant la prière à son enfant*. Ce dessin devait faire partie de l'album de Vladislavlev, *L'Aurore*.

Je lui expliquai la raison d'une visite aussi indue et lui communiquai l'adresse de l'amphibie. Le vieillard laissa son travail, s'habilla et nous sortîmes. Il prit un fiacre tandis que je rentrais à la maison, où je trouvai mon élève heureux et content. Mais son bonheur et sa joie semblaient avoir une ombre. Il ressemblait à un homme qui voudrait partager un grand secret avec un ami, tout en redoutant que ce secret cessât d'en être un. Avant même d'enlever mon paletot et de mettre ma blouse, je remarquai que mon ami avait quelque chose d'anormal.

« Eh bien, qu'y a-t-il de neuf? lui demandai-je. Qu'as-tu fait hier soir? Comment va ton patron? »

— Le patron va bien, répondit-il, hésitant. J'ai lu *André le Savoyard* jusqu'à ce que l'on se couche, puis j'ai allumé la bougie de stéarine que vous m'avez donnée et j'ai dessiné.

— Qu'as-tu dessiné? lui demandai-je. As-tu copié une estampe ou as-tu fait quelque chose comme ça?

— J'ai travaillé comme ça, dit-il en rougissant. Il y a quelque temps, j'ai lu les œuvres d'Oziérov¹. J'ai beaucoup aimé *Cédipe à Athènes*. Alors j'ai essayé de composer...

— C'est bien. Et tu l'as apportée, cette composition? Montre-la-moi. »

1. Oziérov, poète dramatique né à Tver en 1769, mort en 1816; débuta par des vers français, par des imitations de Racine, et écrivit ensuite, en russe, des odes, des fables et des tragédies, dont *Cédipe à Athènes* en 1804. Il traduisit les lettres d'Héloïse.

Il tira de sa poche un petit rouleau de papier. Les mains tremblantes, il le déplia et me le tendit en disant :

« Je n'ai pas encore eu le temps de le repasser à la plume. »

C'était sa première œuvre, et il avait tant de peine à me la montrer! Sa modestie ou plutôt sa timidité me plut. C'était un signe certain de talent. Sa composition elle-même me plut aussi par sa simplicité : Œdipe, Antigone et au loin Polynice. Rien que trois figures. Il est rare de trouver un tel laconisme dans les premiers essais : les débuts sont toujours compliqués. Une jeune imagination n'arrive jamais à se concentrer sur une seule parole chargée de sens, sur une seule note, sur un seul trait. Elle a besoin d'espace, elle plane et, souvent, elle s'empêtre dans son vol, tombe et se brise sur le laconisme invincible.

Je le complimentai sur le choix de la scène et lui recommandai de lire non seulement des poésies, mais aussi des livres d'histoire et surtout de copier avec beaucoup d'application de bonnes estampes, telles que celles de Raphaël, de Volpato, de Poussin, ou d'Audran.

« Ton maître en a, alors dessine-les quand tu en as le temps. Quant aux livres, je te les procurerai. »

Je lui remis immédiatement quelques volumes de l'*Histoire de la Grèce antique* de Gillis¹.

« Mon maître, dit-il en prenant les livres, a un carton plein d'estampes, en plus de celles qui sont accrochées aux murs, mais il ne me permet pas de les dessiner. Il a peur que je ne les abîme. Ah oui, continua-t-il en souriant, je lui ai dit que vous m'aviez emmené chez Carl Pavlovitch et que vous lui aviez montré mes dessins et que... » il hésita... « et qu'il... à vrai dire, je n'y crois pas encore moi-même... »

1. John Gillis, écrivain écossais; son *Histoire de la Grèce antique* a paru en français en 1786.

— Comment, repris-je, il ne croit pas que Brüllow ait fait des compliments sur tes dessins?

— Il ne croit même pas que j'aie pu voir Carl Pavlovitch et il m'a traité d'imbécile quand j'ai essayé de l'en persuader. »

Il voulut encore dire quelque chose, mais Vénetsianov entra dans la pièce, enleva son chapeau et me dit en riant :

« Rien d'extraordinaire : c'est un propriétaire comme tous les autres propriétaires. Il est vrai qu'il m'a fait faire antichambre toute une heure. Mais que peut-on y faire? C'est une coutume. Or, qui dit coutume, dit loi. Il m'a reçu dans son cabinet. Je dois avouer que son cabinet ne m'a pas plu. Tout y est riche, c'est vrai, précieux, magnifique. Mais tout y est magnifique à la mode japonaise. J'ai commencé par parler de l'enseignement en général et de la philanthropie en particulier. Il m'a écouté longtemps en silence avec beaucoup d'attention, puis il m'interrompit : « Mais enfin, dites-moi purement et simplement ce que vous attendez de moi, vous et votre Brüllow. Il m'a rebattu les oreilles, hier, celui-là! C'est un vrai Iroquois! » Et il se mit à rire bruyamment. J'en fus d'abord gêné. Puis je me repris et lui expliquai calmement l'affaire. « Voilà ce qu'il fallait dire, et non parler de philanthropie! Qu'est-ce que la philanthropie vient faire ici? C'est une affaire d'argent, voilà tout, ajouta-t-il d'un air satisfait. Donc, vous voulez savoir mon dernier prix? C'est bien cela, si je vous ai bien compris? — Exactement, répondis-je. — Eh bien, voilà mon dernier prix : 2 500 roubles. Etes-vous d'accord? — Je suis d'accord, dis-je. — C'est un homme de métier, continua-t-il, il est indispensable à la maison... » Il voulut dire encore quelque chose, mais je m'inclinai et sortis. Et me voici devant vous, ajouta le vieillard en souriant.

— Je vous remercie de tout mon cœur.

— C'est vous que je dois remercier de tout cœur, répondit-il en me serrant la main. Vous m'avez fourni l'occasion

de faire quelque chose en faveur de notre art et de voir enfin un original. Un original qui traite notre Charles le Grand d'Iroquois! »

Et le vieillard rit de bon cœur.

« Voyez-vous, ajouta-t-il, j'ai apporté ma contribution. Le reste dépend de vous. En cas d'échec, j'en appellerai au Club Anglais. Au revoir, à bientôt!

— Allons ensemble chez Carl Pavlovitch, lui proposai-je.

— Non, je n'irai pas et je ne vous conseille pas d'y aller. N'oubliez pas le dicton : Un hôte intempestif est pire que les Tatares. Surtout pour un peintre, et le matin par-dessus le marché. Alors, c'est pire qu'une horde de Tatares.

— Vous me faites rougir pour ce matin, dis-je.

— Pas du tout, vous avez agi en bon chrétien. Nous avons fixé des heures pour le travail et pour le repos. Mais pour faire une bonne action, il n'y a pas d'heure. Encore une fois, je vous remercie infiniment de votre visite. Au revoir. Nous dînons à la maison aujourd'hui, venez donc. Et si vous voyez Belvéderski, amenez-le », ajouta-t-il en partant.

Il avait donné ce surnom à Apollon Nicolaiévitch Mokritski, l'élève de Brüllow, qui admirait passionnément Schiller.

Je quittai Vénetsianov dans la rue et allai chez Carl Pavlovitch pour lui faire part des résultats de ma propre diplomatie. Hélas, même Lucien était absent! Heureusement, Lipine sortit de la cuisine et me dit qu'ils étaient allés tous deux au Portique. Je m'y rendis, c'était fermé. (Nous appelions Portique le bâtiment qui se trouve devant l'actuel Jardin de l'Académie, où Brüllow, le baron Klodt, Sauerweide¹ et Bassine avaient leur atelier.) Je traversai la cour de la Fonderie et sortis dans la rue. En passant devant la boutique de Doviccielli, je vis par la fenêtre la chevelure bouclée et le profil de Charles le Grand. M'ayant aperçu, il sortit dans la rue.

1. 1782-1844. — Peintre et professeur.

« Eh bien! dit-il.

— Où dînez-vous aujourd'hui? demandai-je.

— Je n'en sais rien, et pourquoi?

— Allons dîner chez Vénetsianov, dis-je. Il va nous raconter des histoires sur votre amphibie. Jamais, sans doute, vous n'en avez entendu de pareilles, et jamais, croyez-moi, vous n'en entendrez plus.

— Alors, allons-y », répondit-il, et nous allâmes chez Vénetsianov.

Au cours du dîner, le vieillard raconta l'histoire de sa visite du matin, et quand il en arriva à l'Iroquois, nous fûmes pris d'une crise de fou rire et le dîner se termina sur un rire énorme, presque hystérique.

La Société pour l'Encouragement des Arts louait un grand appartement dans la Septième Ligne, entre la Grande et la Moyenne Perspective, qui servait de foyer à cinq pensionnaires. En plus des pièces qu'ils habitaient, il y avait des salles de travail ornées de statues antiques représentant la Vénus de Médicis, Apollon, Germanicus et un groupe de gladiateurs. C'est dans ce havre que je voulais installer mon élève, au lieu de le laisser travailler dans la salle des plâtres, sous le patronage de Tarass, notre modèle. En plus des statues déjà nommées, il y avait également un squelette qu'il lui fallait absolument étudier, car, s'il dessinait de mémoire la statue anatomique de Fischer, il n'avait aucune idée du squelette.

C'est avec cette bonne intention que j'allai, le lendemain du dîner chez Vénetsianov, faire une visite à V. I. Grigorovitch, alors secrétaire de la société, afin de lui demander d'accorder à mon élève l'autorisation de fréquenter les salles de travail des pensionnaires.

Le serviable Vassili Ivanovitch me donna un petit mot en guise d'introduction auprès du peintre Golovnia, qui vivait avec les pensionnaires et faisait office de doyen.

Je ne devrais pas m'arrêter à ce pitoyable phénomène que fut le peintre Golovnia. Mais, étant donné sa rareté,

surtout parmi les peintres, je vais tout de même en dire quelques mots. -

Le personnage de Pliouchkine¹, qui est dessiné avec tant de relief et de force, pâlit devant cet « anti-peintre » qu'était Golovnia. Pliouchkine, au moins, a eu une jeunesse et, par conséquent, de la joie; peut-être pas une joie complète, une joie faite d'allégresse, mais une joie tout de même. Tandis que ce pauvre être n'a rien eu qui puisse même ressembler à de la joie ou à de la jeunesse.

Il était pensionnaire à la Société pour l'Encouragement des Arts lorsqu'il dut exécuter le programme pour briguer la deuxième médaille d'or au concours de l'Académie de Peinture (sujet : « Adam et Eve pleurant sur le cadavre de leur fils Abel »). Il avait besoin d'un modèle pour faire son tableau. Or c'est non seulement chose très difficile à trouver à Saint-Pétersbourg, mais c'est surtout fort onéreux. Notre homme comprit la situation et s'en alla voir le peintre Kikine, qui était à cette époque président de la Société et protecteur généreux des peintres. Il lui demanda de l'aide, c'est-à-dire de l'argent pour louer un modèle. Puis, ayant reçu un billet de cent roubles, il n'eut rien de plus pressé que de le coudre dans son matelas. Quant à la première des femmes, il la fit d'après le mannequin dont se servent les peintres pour leurs études de draperies.

Celui qui sait ce que représente une médaille d'or pour un jeune peintre comprendra toute l'ignominie de ce jeune grippe-sou. Pliouchkine est un véritable prodige à côté de lui.

C'est donc à ce monstre moral que je présentai et mon mot d'introduction et mon enfant trouvé qui était, lui, une merveille morale.

La première fois, je sortis moi-même le squelette de son armoire et, l'ayant installé dans la position d'un buveur invétéré, j'en marquai d'un trait léger les contours

1. L'Harpagon russe dans *Les Ames mortes* de Gogol.

et proposai à mon élève d'en dessiner les détails. Deux jours plus tard, je pus comparer son dessin avec les lithographies anatomiques de Bassine. Je trouvai que les détails étaient plus nets et plus justes. Mais peut-être regardai-je mon élève à travers des verres qui le faisaient paraître plus grand... Quoi qu'il en soit, son dessin me plut.

Il continua à dessiner le squelette dans toutes les positions. Sous la protection de Tarass, il dessina la statue de Marsyas¹ pendu par Apollon.

Tout allait son train. L'hiver passait, le printemps approchait. Mon élève commença à maigrir et à pâlir. Il devenait de plus en plus pensif.

« Qu'as-tu? Tu n'es pas souffrant? lui demandais-je.

— Non, je me sens bien, répondait-il tristement.

— Pourquoi pleures-tu alors?

— Je ne pleure pas, ce n'est rien. »

Mais, malgré cette affirmation, les larmes coulaient à torrents de ses beaux yeux expressifs.

Je n'arrivais pas à découvrir la cause de ces larmes et je commençais même à soupçonner le petit dieu ailé d'avoir percé son cœur innocent. Mais, par un matin presque printanier, il me déclara qu'il lui était impossible de venir me voir tous les jours. A partir de lundi, les travaux reprenaient et il devait à nouveau peindre des clôtures.

Je le consolai comme je pus, mais je ne lui dis rien des projets de Carl Pavlovitch, d'autant plus que je ne savais pas exactement sur quoi reposaient nos espoirs.

Le dimanche, j'allai voir son patron pour lui demander s'il y avait moyen de remplacer mon élève par un peintre ordinaire.

« Et pourquoi pas? Oui, c'est possible, répondit-il. Tant que les travaux ne sont pas commencés. Mais, à ce moment-là, alors, excusez-moi... il est dessinateur chez moi! Or, vous savez vous-même ce que c'est qu'un dessinateur

1. Appelé par erreur Midas dans le texte.

dans notre métier... Qu'en pensez-vous, continua-t-il, pourra-t-il se trouver un remplaçant?

— Je vous en fournirai un.

— Vous? me demanda-t-il d'un air étonné. Mais pour quel honneur et pour quel profit travaillez-vous donc?

— Oh, comme ça, j'agis pour mon plaisir personnel.

— Beau plaisir que celui de jeter de l'argent par les fenêtres! On voit que vous en avez autant que vous en voulez. »

Puis, souriant d'un air satisfait, il ajouta :

« Combien prenez-vous, par exemple, pour un portrait?

— Tout dépend du portrait et du client, répondis-je, devinant sa pensée. Vous, par exemple, je ne vous prendrais pas plus de cent roubles.

— Ah non, mon cher, prenez cent roubles à qui vous voudrez, mais pas à moi! Si vous m'en demandez une dizaine, passe encore.

— Alors, faisons autrement, dis-je en lui tendant la main. Laissez-moi votre dessinateur pour deux mois, et votre portrait sera fait.

— Deux mois, répéta-t-il en réfléchissant, non, c'est trop, je ne peux pas. Pour un mois, d'accord.

— Bien, va pour un mois, j'accepte. Alors, frappons-nous dans les mains en bons maquignons.

— Quand commençons-nous? me demanda-t-il.

— Demain, si vous voulez, dis-je en mettant mon chapeau.

— Eh, un instant, nous n'avons pas trinqué! Où allez-vous?

— Non, merci, on fera cela quand tout sera fini. Au revoir.

— Au revoir. »

Qu'est-ce donc qu'un mois de liberté, qui passe si vite, en regard de longues et dures années de servage! Il n'y a qu'un seul bon grain dans toute une mesure de pavots. Je ne pouvais m'empêcher de l'admirer au cours de tout ce mois de bonheur. Son visage expressif d'adolescent était

illuminé d'une joie si radieuse, d'un bonheur si complet que, Dieu me pardonne, je l'enviai. Ses vêtements pauvres mais nets et propres me paraissaient à la dernière mode; même son manteau en drap de Frise me semblait fait en bayette, dans la meilleure bayette de Riga. Lorsque nous prenions nos repas chez M^{me} Jurgens, personne ne nous regardait de travers. Je n'étais donc pas seul à voir en lui cet heureux changement.

Par une de ces belles journées, nous allions tous deux chez M^{me} Jurgens, quand, sur la Grande Perspective, nous rencontrâmes Carl Pavlovitch.

— Où allez-vous? nous demanda-t-il.

— Chez M^{me} Jurgens, répondis-je.

— Je vais avec vous, j'ai envie de manger quelque chose. »

Et nous tournâmes tous trois dans la Troisième Ligne.

Charles le Grand aimait se rendre de temps en temps à l'établissement de la volubile M^{me} Jurgens. Non qu'il se plût en la compagnie de la serviable dame, ou d'Olympiade, sa bonne, qui servit de modèle à feu Pétrovski pour son Agar, mais, en véritable artiste, il aimait notre société disparate. Il pouvait voir ici le modeste employé du Sénat, dans son unique uniforme qui n'était pas précisément de première fraîcheur, l'étudiant de l'Université, pâle et famélique, qui savourait les mets de M^{me} Jurgens et les payait avec l'argent qu'il avait reçu d'un camarade riche et débauché pour avoir copié à sa place les cours de Fischer. Il pouvait voir ici bien des choses qu'il n'était possible de voir ni chez Dumet, ni au Saint-Georges.

Chaque fois qu'il venait, l'attentive M^{me} Jurgens lui proposait toujours une table dressée dans une pièce à part et des plats spécialement faits en hâte pour lui. En vrai socialiste, il déclinait toujours cette faveur. Cette fois, pourtant, il ne refusa pas et ordonna qu'on servît dans un cabinet particulier. Il envoya Olympiade chercher une bouteille de Jackson chez Fox.

M^{me} Jurgens se sentait pousser des ailes. Elle se mit à courir à droite et à gauche. Se souvenant qu'il fallait changer de bonnet lorsqu'il y avait un hôte si cher, elle ôta le sien et faillit, par la même occasion, enlever sa perruque neuve.

Car, pour elle, c'était vraiment un hôte très cher. Depuis le jour où pour la première fois il était venu dans son établissement, le nombre de ses clients n'avait cessé d'augmenter. Et quels clients! Pas du tout-venant, peintres, étudiants ou fonctionnaires du Sénat à vingt kopecks le repas, mais des gens auxquels il fallait des bouteilles de médoc ou un bifteck.

C'était tout naturel : si on paie un quart de rouble pour voir la dame d'Amsterdam, pourquoi ne pas payer trente kopecks pour voir de près Brüllow? M^{me} Jurgens comprenait cela très bien et en tirait tout le parti possible.

A table, mon élève garda le silence. Silencieusement il but un verre de Jackson. Silencieusement il serra la main de Carl Pavlovitch et rentra à la maison, toujours silencieusement. C'est là seulement que, sans se déshabiller, il s'abattit et pleura tout le reste de la journée, puis toute la nuit.

Il lui restait encore une semaine entière de liberté. Mais, le lendemain du dîner que je viens de décrire, il fit un rouleau de ses dessins et sortit sans souffler mot. Pensant qu'il allait, selon son habitude, à la Septième Ligne, je ne lui posai pas de questions. L'heure du dîner passa, il n'était pas rentré. La nuit vint, il n'était toujours pas là. Le lendemain, je courus chez son patron, il n'y était pas. J'eus peur. Je ne savais plus que penser. Le troisième jour, vers le soir, il arriva chez moi, encore plus pâle et plus dépeigné que d'habitude.

« Où étais-tu? Qu'as-tu? Tu n'es pas malade, dis? demandai-je.

— Je ne suis pas bien », répondit-il d'une voix à peine distincte.

J'envoyai le concierge chercher Jadovtsev, le médecin de l'arrondissement. En attendant, je le fis déshabiller et le mis au lit. Il m'obéissait, doux comme un enfant.

Après lui avoir pris le pouls, Jadovtsev me conseilla de l'envoyer à l'hôpital : « Parce qu'il est dangereux de soigner une fièvre chaude dans les conditions où vous vous trouvez », me dit-il. Je suivis son conseil, et, le soir même, j'amenai mon élève malade à l'hôpital Sainte-Marie-Madeleine, près du pont Toutchkov. Grâce à l'influence de Jadovtsev, mon malade fut admis sans les formalités d'usage. Le lendemain, je mis son patron au courant de ce qui venait d'arriver : on avait ainsi respecté les formes dans leurs moindres détails.

Je rendais visite à mon élève tous les jours et même plusieurs fois par jour. J'étais de plus en plus triste chaque fois que je sortais de l'hôpital. J'étais tellement habitué à lui, il m'était si proche que, sans lui, je ne savais que faire. Il m'arrivait d'aller du côté de Pétersbourg¹, de tourner vers le Parc Pétrovski (que l'on traçait alors), puis de me diriger vers la villa de Sobolevski et de m'en retourner à l'hôpital. Sa crise durait toujours. Je demandais à la garde :

« Reprend-il connaissance ?

— Non, monsieur.

— Délire-t-il ?

— Il ne dit que rouge, rouge.

— Rien d'autre ?

— Non, monsieur. »

Et de nouveau c'était la rue, le pont Toutchkov, la villa de Sobolevski et le retour à l'hôpital. Huit jours passèrent ainsi ; le neuvième, il revint à lui. Quand je m'approchai de lui, il me regarda si fixement, avec une telle expression et une telle cordialité, que jamais je n'oublierai ce regard. Il voulut me dire quelque chose, mais ne le put ; il voulut

1. Un des quartiers de Saint-Pétersbourg.

me tendre la main, mais ne put que pleurer. Je m'en allai.

Le docteur, que je rencontrai dans le couloir, me dit que tout danger était passé et que la jeunesse avait fait son œuvre.

Réconforté par le bon docteur, je rentrai chez moi et allumai un cigare. Il tirait mal. Je le jetai et sortis sur le boulevard. Quelque chose n'allait pas. Il manquait quelque chose à ma joie. J'allai à l'Académie. Je passai chez Carl Pavlovitch : il était absent. En sortant sur le quai, je le trouvai près du grand Sphinx. Il regardait une barque pleine de joyeux passagers glisser sur la Néva débarrassée de ses glaces, laissant derrière elle un sillage d'argent.

« Vous êtes passé à mon atelier? demanda-t-il sans me dire bonjour.

— Non, répondis-je.

— Allons-y. »

Nous nous dirigeâmes en silence vers son atelier qui se trouvait dans sa maison. Nous y trouvâmes Lipine, qui avait apporté une palette aux couleurs fraîches, s'était installé dans un fauteuil commode et admirait l'esquisse encore humide du portrait de Vassili Andreïévitch Joukovsky. A notre entrée, le pauvre Lipine tout confus bondit du fauteuil comme un écolier pris en faute.

« Rangez la palette, je ne travaillerai pas aujourd'hui », lui dit Carl Pavlovitch en s'installant à sa place.

Il considéra son œuvre en silence pendant toute une demi-heure, puis il me dit :

« Le regard doit être plus doux. Ses vers sont si doux et si tendres, n'est-ce pas? »

Sans me laisser le temps de répondre, il enchaîna :

« Connaissez-vous la destination de ce portrait? »

— Non », répondis-je.

Après une dizaine de minutes de silence, il se leva, prit son chapeau et dit :

« Sortons dans la rue, je vais vous expliquer. »

Dehors, il me déclara :

« J'ai réfléchi. On ne doit pas parler de ces choses avant terme. D'autre part, je suis absolument certain que vous n'êtes pas curieux, ajouta-t-il en riant.

— Si tel est votre désir, que cela reste donc une énigme pour moi! dis-je.

— Seulement jusqu'à la prochaine séance de pose... Et votre protégé, va-t-il mieux?

— Il est revenu à lui.

— Donc, le danger est passé.

— C'est tout au moins ce que dit le médecin.

— Au revoir, dit-il en me tendant la main. Je vais passer chez Hilberg. Je doute fort qu'il se relève, le pauvre », ajouta-t-il tristement, et nous nous séparâmes.

Ce mystérieux portrait m'intéressait au plus haut point. J'en devinais vaguement la destination. Mais, malgré tout mon désir de m'assurer de la justesse de mes suppositions, j'eus assez de courage pour ne même pas y faire allusion auprès de Charles le Grand. Il est vrai qu'un beau matin je rendis visite à Joukovsky, sous prétexte d'admirer les dessins arides de Cornélius et de Peter Hesse; en réalité, c'était pour trouver un moyen de savoir quelque chose de ce mystérieux portrait. Mais je me trompais.

Klenze, le Walhalla, la Pinacothèque et Munich en général nous prirent toute la matinée, de sorte que l'on ne prononça même pas de nom de Düsseldorf. Quant au portrait, il n'existait pas.

L'arrivée du comte M. I. Vielgorski coupa court au panégyrique enthousiaste que l'inoubliable Vassili Andreïévitch faisait de l'art germanique:

« Voici la cause et la raison de vos soucis actuels », me dit Joukovsky en montrant le comte.

Le comte me serra la main avec chaleur. J'avais déjà préparé une question lorsque le valet entra et annonça un personnage important que je ne connaissais pas. Trouvant qu'il était déplacé de mettre mon projet à exécution, je pris congé et sortis le bec dans l'eau comme on dit.

Pendant ce temps, la jeunesse reprenait le dessus. Mon élève, tel le preux du conte, revenait à la vie et ses forces augmentaient à vue d'œil. Une semaine après son accès de fièvre chaude, qui avait duré quinze jours, il se levait et marchait en se tenant à son lit. Mais il était terriblement triste et morne. Passant outre aux recommandations du médecin, je lui demandai un jour :

« Tu reprends des forces, tu es heureux, pourquoi t'ennuies-tu ? »

— Je ne m'ennuie pas, je suis heureux, mais je ne sais pas ce que je veux... J'aurais aimé lire. »

Je demandai au docteur si on pouvait lui donner quelque chose à lire.

« Ne lui donnez rien, surtout rien de sérieux. »

— Mais que faire de lui ? Je ne puis être sa garde-malade, pourtant je n'ai pas d'autre moyen de l'aider. »

Plongé dans ces tristes réflexions, je me souvins tout à coup de *La Perspective* d'Albert Dürer. J'avais étudié moi-même jadis ce traité qu'accompagnaient des commentaires en russe, mais ne pouvant en venir à bout, je l'avais abandonné. Il est curieux que je me sois souvenu du travail confus d'Albert Dürer tout en oubliant le magnifique cours de perspective linéaire de notre professeur Voroviev. J'avais les dessins de ce cours dans mes cartons (pas tous, il est vrai). Je les rassemblai et, après avoir pris conseil du docteur, je les portai à mon élève avec un compas et une équerre. Je lui donnai en même temps sa première leçon de perspective linéaire. Je n'eus à m'occuper ni de la deuxième, ni de la troisième, car il se rétablissait fort rapidement et comprenait très vite toute ces mathématiques, sans savoir les quatre opérations, du reste.

Les leçons de perspective se terminèrent. Je demandai au médecin-chef l'autorisation de le faire sortir de l'hôpital. Mais le docteur m'expliqua que, pour être complètement guéri, il lui fallait rester sous surveillance médi-

cale un bon mois encore. A contrecœur, je me rangeai à son avis.

Durant cette période, je rencontrai souvent Carl Pavlovitch. Je vis deux ou trois fois le portrait de Vassili Andréïévitch Joukovsky après la deuxième séance de pose. Je remarquai qu'il y avait dans la conversation de Carl Pavlovitch des allusions involontaires à un certain secret, mais, je ne sais pourquoi, moi-même je ne le poussais pas à le trahir. J'avais une sorte de crainte et, entre parenthèses, je devinais presque en quoi consistait ce secret.

Le mystère s'éclaircit. Le 22 avril 1838, de bonne heure le matin, je reçus un billet ainsi conçu, écrit de la main de Joukovsky :

Cher N. N.

Venez demain chez Carl Pavlovitch à onze heures et attendez-moi chez lui. Attendez-moi tout le temps qu'il faudra, même si j'arrive tard.

V. Joukovsky.

P.-S. — Amenez-le avec vous.

Je baignai cette bienheureuse missive de mes larmes. N'ayant point confiance dans ma poche, je la serrai dans ma main et courus à l'hôpital. Le concierge, qui avait ordre de me laisser passer à toute heure, protesta cette fois et ne me permit pas d'entrer : « C'est trop tôt, Votre Honneur, tout le monde dort encore ! » Cela me calma un peu. Je desserrai le poing, dépliai la missive et la relus presque syllabe par syllabe. Puis je la pliai soigneusement et la mis dans ma poche. Ensuite, d'un pas tranquille, je rentrai chez moi en remerciant le concierge de m'avoir arrêté.

Il y a longtemps, bien longtemps, alors que j'étais à l'école paroissiale, j'avais lu en cachette du maître la fameuse *Enéide burlesque* de Kotlarevski :

*Tant que tu n'as pas une chose en main,
Ne va pas disant qu'elle t'appartient.*

Ces vers se sont si profondément ancrés dans ma mémoire que, même maintenant, me les répétant, je les applique à cette affaire. C'est à ces deux vers que je pensais en rentrant à la maison. Car, vraiment, étais-je absolument certain que cette bienheureuse missive concernât son affaire? Non, je ne l'étais pas, je le pressentais seulement; or, les pressentiments sont souvent trompeurs. Et s'ils me trompaient cette fois encore? Quel terrible mal aurais-je causé, et à qui? A l'être que j'aimais le plus. Rien que cette idée m'effraya.

Durant ces vingt-quatre heures terriblement longues, j'allai une vingtaine de fois jusqu'à la maison de Carl Pavlovitch. Mais chaque fois, une incompréhensible crainte me faisait revenir sur mes pas. Je ne savais pas moi-même ce que je craignais. A la vingt et unième fois je me décidai à sonner, et Lucien, passant le nez à la fenêtre, me dit : « Le maître n'est pas là. » Ce fut comme si une montagne m'était tombée des épaules. Comme si j'avais fait une action d'éclat. Je respirai plus librement.

Quittant l'Académie, je sortis allégrement dans la Troisième Ligne et me trouvai face à face avec Carl Pavlovitch. Pris absolument au dépourvu, je voulus fuir, mais il m'arrêta d'une question :

« Avez-vous reçu le mot de Joukovsky?

— Oui, répondis-je à peine distinctement.

— Venez donc chez moi demain à onze heures. Au revoir. Oui... Si vous pouvez, amenez-le avec vous », ajouta-t-il en s'éloignant.

Eh bien, plus de doute, pensai-je, et pourtant :

*Tant que tu n'as pas une chose en main,
Ne va pas disant qu'elle t'appartient.*

Quelques minutes plus tard, ce sage aphorisme quitta ma tête fort peu pratique. Je fus pris d'un grand désir de l'amener le lendemain chez Carl Pavlovitch. Et qu'en dirait le docteur? Là était la question. Pour la résoudre, j'allai le trouver à son domicile. Je l'y trouvai et lui exposai la cause d'une visite aussi imprévue. Le docteur me cita quelques cas de démence dus à des joies ou à des douleurs inattendues : « D'autant plus que votre protégé n'est pas encore remis de sa fièvre chaude. » Il n'y avait rien à répondre à de tels arguments. Je le remerciai de ses bons conseils et pris congé. Longtemps j'arpenai les trottoirs sans aucun but. Je pensai aller voir ce bon vieux Vénetsianov : peut-être me dirait-il quelque chose de plus certain? Mais il était minuit passé et il n'était pas célibataire. Il ne fallait donc pas songer à lui rendre visite. « Peut-être vaudrait-il mieux aller sur le pont de la Trinité admirer le lever du soleil! » Mais le pont était loin et je sentais la fatigue. « Peut-être ferais-je mieux de me contenter de m'asseoir tranquillement auprès des grands Sphinx. Là aussi, je verrais la Néva. Elle sera pareille mais pourtant ce ne sera pas la même. » Après réflexion, je me dirigeai vers les Sphinx. Assis sur le banc de granit et adossé au griffon qui n'a plus de bec, j'admirai longtemps cette magnifique Néva aux eaux langoureuses.

A l'aube, le concierge de l'Académie vint puiser de l'eau dans le fleuve et me réveilla tout en bougonnant comme pour me faire la leçon :

« Heureusement qu'il n'y a encore personne à cette heure, car on aurait pu vous prendre pour un fêtard. »

Lui ayant mis dans la main dix kopecks pour le remercier du service rendu, je rentrai chez moi, me couchai et m'endormis du sommeil du juste.

A onze heures précises, je faisais mon entrée chez Carl Pavlovitch. En m'ouvrant la porte, Lucien me dit : « On vous prie d'attendre. » Dans l'atelier, mon regard fut tout de suite attiré par le saint Jean l'Évangéliste de Zampieri

que je connaissais de renommée et grâce à l'estampe de Miller. J'étais perplexe. Peut-être était-ce à cause de ce tableau que Carl Pavlovitch m'avait écrit? Alors, pourquoi cet : « Amenez-le avec vous »? J'avais la lettre sur moi. Je la pris et j'en relus plusieurs fois le post-scriptum, je me calmai un peu et m'approchai du tableau. Mais ce maudit doute ne me laissait pas jouir en paix de cette œuvre d'art éminemment belle.

J'avais beau être obsédé par mon doute, je n'avais pourtant pas remarqué l'entrée de Carl Pavlovitch que suivaient le comte Vielgorski et Joukovsky. Je les saluai et, leur cédant la place, je me mis près du portrait de Joukovsky. Ils admirèrent longtemps l'œuvre de ce pauvre martyr de Zampieri, tandis que je me mourais dans l'attente. Enfin, Joukovsky sortit de sa poche un papier plié selon toutes les règles et me le tendit en disant : « Transmettez ceci à votre élève. »

Je dépliai le papier : c'était l'acte de libération visé par le comte Vielgorski, par Joukovsky et par Brüllow.

Je me signai pieusement et baisai trois fois ces célèbres signatures.

Je remerciai comme je pus ce noble trio de philanthropes, pris congé n'importe comment, sortis et courus directement chez Vénetsianov.

Le bon vieillard m'accueillit en me demandant :

« Quoi de neuf? »

Sans répondre, je sortis le précieux papier de ma poche et le lui tendis.

« Je sais, je sais tout, dit-il en me le rendant.

— Mais moi, je ne sais rien, moi! Pour l'amour de Dieu, expliquez-moi donc comment tout cela s'est fait!

— Dieu soit loué que ce soit fait! D'abord, commençons par dîner, je vous raconterai tout cela ensuite. C'est une longue histoire, et surtout une belle histoire. »

Elevant la voix, il déclama le vers de Joukovsky :

« Enfants, la bouillie d'avoine est sur la table, récitez la prière. »

« On la récite, papa! » s'écria dans le salon une voix féminine, et les filles de Vénetsianov, accompagnées de A. N. Mokritski, entrèrent. Nous nous mîmes à table. Le dîner fut plus gai et plus bruyant que d'habitude. Le vieillard était fort animé et raconta l'histoire du portrait de Joukovsky. Il ne parla guère du rôle qu'il avait joué dans cette noble entreprise. Ce n'est qu'en conclusion qu'il dit : « Et moi je ne fus qu'un simple courtier dans cette grande œuvre. » Or la réalité était différente.

Brüllow fit le portrait de Joukovsky. Celui-ci et le comte Vielgorski le proposèrent à la famille royale pour 2 500 roubles. Cet argent servit à affranchir mon élève. Quant à ce bon vieillard de Vénetsianov, il eut, comme il le dit lui-même, un rôle d'intermédiaire généreux et intelligent.

Que devais-je faire maintenant? Comment lui annoncer cette bonne nouvelle, et quand? Vénetsianov me répéta la même chose que le docteur. J'étais absolument convaincu de la nécessité de prendre des précautions. Mais comment pourrais-je patienter? Peut-être aurait-il fallu cesser mes visites pendant quelques jours? C'était impossible! Il me croirait malade, penserait que je l'avais abandonné, commencerait à s'inquiéter et à souffrir. Après réflexion, armé de toute ma volonté, je me dirigeai vers l'hôpital Sainte-Marie-Madeleine. Je supportai très bien la première séance. Au cours de la deuxième et de la troisième visite, je commençai à le préparer tout doucement. Je demandai au docteur s'il serait possible de le faire sortir bientôt de l'hôpital. Il me conseilla de ne pas me presser. L'impatience me tourmenta de nouveau.

Un beau matin, son ancien patron vint me voir et, sans autre préambule, commença à m'accabler de reproches. Il m'accusa de l'avoir volé de la façon la plus indigne, de lui avoir dérobé le meilleur de ses ouvriers. Par ma faute,

il perdait, au bas mot, plusieurs milliers de roubles. Long-temps je ne pus comprendre de quoi il s'agissait, ni par quel miracle j'étais passé au rang des voleurs. Il me dit enfin que le propriétaire l'avait fait appeler la veille, l'avait mis au courant de l'affaire, et avait exigé la résiliation du contrat. Il ajouta que, le jour même, il était allé à l'hôpital et que le malade ne savait rien du tout.

« Eh bien, voilà ce que c'est que de prendre des précautions! pensai-je. Enfin, que voulez-vous de moi? lui demandai-je.

— Rien du tout, je veux savoir si tout cela est vrai.

— C'est vrai », répondis-je et nous nous quittâmes.

J'étais content que les choses prissent cette tournure. Il était préparé et pourrait supporter la nouvelle avec plus de calme maintenant.

« Est-ce vrai? Est-ce que je peux croire ce que j'ai entendu dire? me demanda-t-il dès qu'il me vit à la porte de la salle.

— Je ne sais pas ce que tu as entendu...

— Mon patron m'a dit hier que... »

Il s'arrêta, semblant craindre de terminer la phrase. Après un court silence, il murmura :

« ... Que j'étais affranchi... que vous... » Et il éclata en sanglots.

« Calme-toi, lui dis-je. Tout cela ressemble à la vérité. »

Mais il n'écoutait rien et continuait à pleurer. Quelques jours plus tard, il sortait de l'hôpital et s'installait chez moi, parfaitement heureux.

Il y a dans la divine et immortelle nature une quantité incommensurable de choses magnifiques. Mais le triomphe et le summum de la beauté immortelle, c'est un visage humain irradié par le bonheur. Je ne sais rien de plus grand et de plus sublime dans la nature. Et c'est justement cela que je pus admirer à satiété une fois dans ma vie.

Quelques jours durant, il fut tellement heureux, tellement beau que je ne pouvais le regarder sans attendris-

sement. Son bonheur infini coulait également dans mon âme.

Ses transports faisaient place à un bonheur doux et souriant. Pendant toutes ces journées, il fit de vains efforts pour travailler, il n'y parvenait pas. Parfois il remettait son dessin dans le carton, prenait son acte de libération, le lisait presque syllabe par syllabe, se signait, déposait un baiser dessus et recommençait à pleurer.

Pour détourner son attention de l'objet de son bonheur, je lui repris l'acte, sous prétexte de le faire légaliser par la Chambre civile; je le menais tous les jours aux Galeries de l'Académie. Lorsque son costume fut prêt, je l'habillai comme seule une nourrice peut le faire, et nous allâmes à la Régence du Gouvernement. Après avoir fait légaliser ce précieux document, je l'emmenai à la Galerie Stroganov et lui montrai un Vélasquez.

Le lendemain, vers dix heures du matin, je l'habillai de nouveau et nous nous rendîmes chez Carl Pavlovitch. Tel un père confiant son fils bien-aimé à un maître, je remis mon élève aux mains de notre immortel Carl Pavlovitch.

A dater de ce jour, il commença à fréquenter les classes de l'Académie et devint pensionnaire de la Société pour l'Encouragement des Arts.

Depuis longtemps déjà, j'avais l'intention de quitter notre Palmyre du Nord pour m'enfuir dans un coin de province calme et hospitalier. Cette année-là, le coin dont je rêvais se trouva libre, dans une université de province et je ne manquai pas de sauter sur l'occasion. Si, dans le temps, alors que je fréquentais la classe des plâtres, et que je rêvais de cette capitale mondiale que surmonte la coupole de l'immortel Buonarroti, quelqu'un m'avait proposé un poste de professeur de dessin dans une université de province, j'aurais sûrement jeté mon crayon en m'exclamant : « Est-ce donc pour cela qu'il faut étudier l'art divin ? » Mais maintenant que mon imagination s'est tem-

pérée de raison et que j'envisage l'avenir, non pas à travers un prisme irisé, mais simplement tel qu'il est, alors, malgré moi, le dicton me vient à l'esprit : « Plutôt que de me promettre la grue qui vole dans le ciel, donne-moi une simple mésange. »

Je devais rejoindre mon poste au cours de l'hiver, déjà. Mais certaines petites affaires personnelles et surtout celles de mon élève, qui était maintenant celui de Brüllow, sa maladie, sa longue convalescence, et enfin l'état de mes finances, m'avaient retenu dans la capitale. Lorsque toutes ces affaires eurent trouvé une heureuse issue, j'installai mon élève bien-aimé sous l'aile protectrice de Charles le Grand et, dans les premiers jours du mois de mai, je quittai la capitale pour longtemps.

Me séparant de mon protégé, je lui laissai mon appartement, mon chevalet, mon pauvre mobilier ainsi que tous les plâtres que je ne pouvais emporter avec moi. Je lui conseillai d'inviter un compagnon jusqu'à l'hiver prochain. Sternberg, alors en Petite-Russie, arriverait à ce moment-là. Je m'étais entendu avec lui pour le rencontrer chez un ami commun dans l'arrondissement de Prilouki. J'avais l'intention de demander à notre Willy de s'installer avec mon élève dans mon appartement. C'est ce qu'il fit, pour ma plus grande joie. Je conseillai aussi à mon protégé d'aller souvent chez Carl Pavlovitch, mais en faisant attention de ne pas l'importuner par des visites trop fréquentes; de ne pas manquer les cours, de lire le plus possible. Je lui demandai aussi de m'écrire souvent et de le faire comme s'il écrivait à un père.

Et, l'ayant placé sous la protection de notre Mère éternelle, je le quittai. Hélas! ce fut pour toujours.

Ses premières lettres furent monotones. Elles ressemblaient à un journal d'écolier détaillé et ennuyeux. Elles ne présentaient de l'intérêt que pour moi seul. Les suivantes furent meilleures. Elles commençaient à avoir un certain tour, elles étaient correctes du point de vue gram-

matical, et parfois même substantielles, la neuvième par exemple :

« Ce matin, après neuf heures, nous avons mis sur son rouleau le Christ en Croix et, avec l'aide des modèles, nous l'avons livré à l'église luthérienne de Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Carl Pavlovitch m'avait chargé d'accompagner le tableau jusqu'à l'église. Il y arriva lui-même un quart d'heure après nous. Il nous le fit dérouler et tendre sur son cadre et il surveilla personnellement sa mise en place. Comme la toile n'était pas encore vernie, de loin on ne voyait rien d'autre qu'une tache sombre et mate. Après le déjeuner, je revins avec Mikhaïlov et nous la couvrîmes de vernis. Carl Pavlovitch arriva bientôt également. D'abord, il s'installa en avant, sur le premier banc. Quelques instant plus tard il alla s'asseoir sur le tout dernier. Nous vîmes l'y rejoindre et nous nous assîmes également. Il resta longtemps silencieux. Quelquefois seulement, il murmurait : « Vandales!... Dire qu'il n'y a pas un seul rayon de soleil sur l'autel... Qu'ont-ils besoin de ces tableaux!... Voilà, dit-il en se tournant vers nous et en montrant l'arc qui partageait l'église en deux. Si l'on faisait une crucifixion de la dimension de cet arc, ça, ce serait un tableau digne de l'homme-Dieu! »

« Oh! si je pouvais vous transmettre le centième, que dis-je, le millième de ce que je l'ai entendu dire alors! Mais vous savez vous-même comment il parle. Coucher ses paroles sur le papier est impossible, elles se figent. Il a composé sur place ce tableau colossal dans tous ses détails même les plus infimes. Il l'a peint et l'a mis en place. Et quel tableau! La crucifixion de Poussin est une véritable image d'Epinal à côté. Quant à Martin¹, il ne faut même pas en parler!

« Longtemps encore, il improvisa et je l'écoutais avec

1. Martin (1789-1854), peintre romantique anglais.

ferveur. Puis il mit son chapeau et sortit. Nous le suivîmes, Mikhaïlov et moi. En passant devant les statues de saint Pierre et de saint Paul, il jeta : « Des poupées habillées de chiffons mouillés ! Et dire que c'est d'après Thorvaldsen ! » Devant le magasin de Daciaro, il se mêla à la foule des badauds et s'arrêta devant la vitrine encombrée de lithographies françaises. « Mon Dieu, pensai-je en le regardant, dire que c'est ce même génie qui, il y a un instant encore, planait si haut et qui, maintenant, admire ces beautés mignardes de Grévidon. Incompréhensible. Et pourtant vrai. »

« Pour la première fois aujourd'hui j'ai manqué mon cours. Carl Pavlovitch m'a empêché d'y aller et m'a installé avec Mikhaïlov à jouer aux dames à deux contre lui. Nous avons gagné l'enjeu : sa calèche pour trois heures. Nous sommes donc partis nous promener dans les îles tandis qu'il restait chez lui à nous attendre pour le dîner.

« P.-S. — Je ne sais si dans ma dernière lettre je vous ai écrit qu'après l'examen trimestriel de septembre, je suis passé avec le numéro 1 dans la classe des académies grâce à mon *Guerrier*.

« Si je ne vous avais pas eu, mon inoubliable maître, je n'aurais pas été admis dans cette classe, même dans un an. J'ai commencé à fréquenter les cours d'anatomie du professeur Bouyalski. Il nous fait le squelette en ce moment. Et, grâce à vous, je connais le squelette par cœur. Vous êtes partout, partout, mon unique et inoubliable bienfaiteur. Adieu.

« De tout mon être,

« Votre dévoué N. N. »

J'ai l'intention de finir cette histoire en me servant de ses propres lettres. Ce sera d'autant plus intéressant qu'il

y décrit souvent les occupations et presque la vie quotidienne de Carl Pavlovitch dont il fut en même temps et l'élève favori et le compagnon. En temps voulu, je ferai paraître toutes ses lettres pour le futur biographe de Brüllow. Pour l'instant, je ne vais reproduire que celles qui concernent directement ses études, son épanouissement dans le domaine de l'art, le cours de sa vie intérieure si vertueuse.

« Octobre passe déjà, et Sternberg n'est toujours pas là. Je ne sais que faire pour l'appartement. Il ne me gêne pas, car je le paie de moitié avec Mikhaïlov. Mais je ne quitte presque pas la maison de Carl Pavlovitch. Je ne rentre chez moi que pour dormir. Et encore, quelquefois je passe la nuit chez lui. Mikhaïlov, lui, ne rentre même pas pour dormir. Dieu seul sait où il est et comment il vit! Je ne le rencontre que chez Carl Pavlovitch, et quelquefois en classe. C'est un homme original qui a très bon cœur. Carl Pavlovitch m'a proposé de venir habiter complètement chez lui. Mais, j'en ai honte et je crains de vous le dire, j'ai l'impression d'être plus libre dans mon appartement. D'un autre côté, j'ai envie de vivre, ne serait-ce que quelques mois, avec Sternberg, car vous m'avez recommandé d'agir de la sorte. Or, vous ne pouvez pas me recommander quelque chose de mauvais.

« Carl Pavlovitch travaille avec beaucoup d'application à sa copie de saint Jean l'Évangéliste du Dominiquin que lui a commandée l'Académie de peinture. Pendant qu'il travaille, je lis. Il a une bibliothèque personnelle assez bien garnie, mais en désordre. Nous avons plusieurs fois commencé à la remettre en ordre. Chaque fois ce fut en vain. Mais peu importe, il y a de quoi lire. Carl Pavlovitch a promis à Smirdine de lui faire un dessin pour ses *Cent Auteurs*. Celui-ci en retour nous prête les livres de sa bibliothèque. J'ai déjà lu tous les romans de Walter Scott, je lis *l'Histoire des Croisades* de Michaud. Je préfère cela

à tous les romans. C'est aussi l'avis de Carl Pavlovitch. J'ai fait une esquisse de « Pierre l'Ermite traversant une petite ville allemande à la tête des premiers croisés ». Je l'ai faite en m'en tenant à la manière et aux costumes de Retsh. Je l'ai montrée à Carl Pavlovitch, qui m'a strictement défendu de prendre les sujets ailleurs que dans la Bible, l'histoire grecque ou l'histoire romaine. « Là, m'a-t-il dit, tout est simplicité et élégance, tandis qu'au Moyen Age tout n'est que monstruosité et immoralité. » Et à part la Bible, je n'ai plus aucun livre à la maison. Pour ce qui est du *Voyage d'Anacharsis*, et de l'*Histoire de la Grèce* de Gillis, je les lis chez Carl Pavlovitch et pour lui. Il les écoute toujours avec le même plaisir.

« Oh! si vous pouviez voir avec quelle attention et avec quel amour il termine sa copie! Je suis plein de vénération pour lui. D'ailleurs il est impossible qu'il en soit autrement. Mais quelle impression d'enchantement et de magie se dégage à la vue d'un original! Est-ce un parti pris, ou bien parce que le temps a estompé d'une façon si charmante ces couleurs, ou bien encore parce que le Dominiquin... Non, c'est une pensée impie. Le Dominiquin n'a jamais pu être plus grand que notre divin Carl Pavlovitch. Tout de même j'ai quelquefois envie que l'on emporte l'original le plus rapidement possible...

« Un soir, pendant le dîner, la conversation tomba sur les copies. Il déclara qu'il ne pensait pas qu'en peinture ou en sculpture une copie pût jamais s'égaliser au modèle, qu'il ne croyait pas en la possibilité de la re-création. En poésie, il n'admettait qu'une seule copie : celle du *Prisonnier de Chillon* de Joukovsky¹. Et, sur-le-champ, il le récita par cœur. Comme il sait déclamer les vers! Vraiment c'est mieux que Brianski et que Karatyguine!

« A propos de Karatyguine, il y a quelques jours, nous sommes allés par hasard au Théâtre Mikhaïlovski. On y

1. D'après Byron.

donnait : *Trente Ans ou la Vie d'un joueur*¹. C'est un drame trop salé, comme il dit. Entre le deuxième et le troisième acte, il alla dans les coulisses et habilla Karatyguine pour son rôle de mendiant. Le public se démena comme s'il était possédé. Voilà ce que c'est qu'un costume pour un bon acteur!

« La Taglioni aussi est arrivée à Saint-Pétersbourg et va commencer bientôt ses envols magiques. Il ne semble pourtant pas l'aimer. Ah, si Sternberg pouvait arriver bientôt! Je l'aime sans l'avoir jamais vu. Carl Pavlovitch est trop colossal pour moi et, malgré sa bonté et ses caresses, il me semble que je suis seul. Mikhaïlov est un bon et noble compagnon, mais rien ne l'enthousiasme, aucune joie ne peut, je crois, le charmer. A moins que je ne le comprenne pas. Adieu, mon inoubliable bienfaiteur! »

« Je suis comblé! Sternberg, que j'ai tant attendu, est enfin arrivé. Et comme ça, à l'improviste, sans que je m'y attende. J'ai eu peur, et pendant un long moment je n'ai pu en croire mes yeux. J'ai cru que c'était une vision. J'étais en train de composer une esquisse « Ezéchiël dans un champ semé d'ossements ». Il était environ deux heures du matin. J'étais tellement plongé dans ma composition que j'en avais même oublié de fermer la porte à clé. La porte, dis-je, s'ouvre et une silhouette humaine en pelisse et en bonnet apparaît. J'ai eu peur d'abord, puis je ne sais comment j'ai prononcé le mot : Sternberg? « Sternberg », répondit la silhouette. Je ne lui laissai pas le temps d'enlever sa pelisse et me mis à l'embrasser. Il me répondit de même. Longuement, nous nous regardâmes en silence. Tout à coup, il se souvint que le cocher attendait dehors et s'en alla le payer, tandis que je me précipitais chez le concierge pour le prier d'aider à monter les affaires. Quand tout fut fait, nous respirâmes plus librement. Comme c'est

1. De Ducange, auteur dramatique français, mort en 1833.

étrange! J'avais l'impression de rencontrer un vieil ami ou, pour mieux dire, de vous voir en personne devant moi. Je l'accablai de questions et il me raconta où et quand il vous avait vu, de quoi il avait parlé avec vous, comment vous vous étiez quittés, et pendant que nous parlions ainsi, la nuit passa. Nous ne nous en aperçûmes que lorsque nous vîmes l'ombre bleue du chandelier.

« — Eh bien, je pense que nous pouvons prendre du thé maintenant, dit-il. — Je crois que oui », répondis-je. Nous allâmes à l'Ancre d'Or.

« Après avoir bu du thé, je lui préparai un lit, et il se coucha. Moi, j'allai faire part de ma joie à Carl Pavlovitch. Mais celui-ci dormait encore. Comme je n'avais rien à faire, j'allai sur le quai. Mais à peine avais-je fait quelques pas que je rencontrai Mikhaïlov qui semblait, lui aussi, ne pas avoir dormi de la nuit. Il était avec un homme en paletot qui portait des lunettes. « Lev Alexandrovitch Elkan », fit Mikhaïlov en me présentant l'homme aux lunettes.

« Je me nommai, nous nous serrâmes la main. J'annonçai ensuite l'arrivée de Sternberg à Mikhaïlov. L'homme aux lunettes en fut heureux comme s'il s'agissait d'un ami qu'il attendait depuis longtemps. « Mais où est-il? demanda Mikhaïlov. — Chez moi, répondis-je. — Il dort? — Il dort. — Alors, allons au Capharnaüm, là-bas sans doute on ne dort pas », proposa Mikhaïlov. L'homme aux lunettes acquiesça d'un signe de tête et ils se mirent en route bras dessus, bras dessous. Je les suivis. En passant devant la maison de Carl Pavlovitch, j'aperçus à la fenêtre la tête de Lucien. J'en conclus que le maître était déjà levé. Je pris congé de Mikhaïlov et de Elkan et montai chez lui. Je le rencontrai dans le couloir. Il tenait une palette fraîche et des pinceaux propres... Je le saluai et m'en retournai : je n'étais pas en état de lire, non seulement à haute voix, mais même pour moi seul. M'étant promené un peu sur les quais, je rentrai. Sternberg dormait encore.

Je m'installai sur une chaise en face de lui et me mis à considérer son visage empreint d'une chasteté tout enfantine. Puis je pris un crayon et me mis à dessiner votre ami et, par conséquent, mon ami endormi. La ressemblance et l'expression étaient assez bonnes pour une esquisse. A peine avais-je fini de dessiner toute la silhouette et les plis de la couverture que Sternberg se réveilla et me surprit en flagrant délit. J'en fus confus; il le remarqua et se mit à rire d'un rire qui partait du cœur.

« — Montrez-moi ce que vous avez fait », me demanda-t-il en se levant. Je lui montrai l'esquisse. Il se mit à rire de nouveau et porta mon dessin aux nues. « Un jour je vous rendrai la pareille », dit-il en riant. Puis, sautant à bas de son lit, il se leva, défit ses bagages et s'habilla. Il tira de sa valise un gros carton qui était sous le linge. « Il y a là tout ce que j'ai fait, l'été dernier, en Petite-Russie, me dit-il en me le tendant, à part quelques aquarelles et quelques petites peintures à l'huile. Regardez si vous en avez le temps. Quant à moi, je dois faire quelques courses. Au revoir. » Il me serra la main. « Je ne sais pas ce qu'on joue aujourd'hui. Le théâtre m'a manqué terriblement. Si on y allait ce soir? — Avec grand plaisir, répondis-je, seulement venez me chercher dans la salle des moulages. — Bien, j'irai vous prendre », répondit-il en fermant la porte.

« Si Lucien n'était pas venu me chercher de la part de Carl Pavlovitch, je n'aurais sans doute pas pensé au dîner. J'étais même contrarié de laisser le carton de Sternberg pour le rosbif de Lucien. A table, je parlai de la joie que m'avaient donnée ces dessins et Carl Pavlovitch exprima le désir de les voir. Je lui répondis que nous étions convenus d'aller au théâtre. Brüllow proposa de nous accompagner si l'on donnait quelque chose de bien. Par bonheur, le Théâtre Alexandre affichait ce jour-là *La Maison enchantée*. A la fin du cours, Carl Pavlovitch passa

dans ma classe pour nous prendre tous les deux, Sternberg et moi. Nous nous installâmes dans sa calèche et nous allâmes voir Louis XI. C'est ainsi que se termina notre première journée.

« Le lendemain matin, Sternberg prit son gros carton et nous allâmes chez Carl Pavlovitch. Celui-ci fut enthousiasmé par votre patrie, monotone et variée, comme il dit, ainsi que par ses habitants pensifs, si véridiquement et si magnifiquement transposés sur la toile par Sternberg.

« Quelle quantité de dessins, et comme tout est beau! Sur un petit bout de papier d'emballage gris il y a une ligne tracée horizontalement. Au premier plan, un moulin à vent et une paire de bœufs près d'une charrette chargée de sacs. Ce n'est même pas un dessin; c'est une allusion. Mais quel charme! On ne peut en détacher les yeux. Ou bien encore : un grand saule touffu au bord d'une rivière et, tout près, une chaumière blanche qui s'y reflète, une petite vieille et des canards qui barbotent dans la rivière. Voilà tout le tableau. Mais quel tableau! Quelle plénitude! Quelle vie!

« Et de ces tableaux ou plutôt de ces esquisses toutes frémissantes de vie, le carton de Sternberg est plein! Merveilleux, incomparable Sternberg! ce n'est pas pour rien que Carl Pavlovitch l'a embrassé.

« Involontairement, j'évoquai les frères Tchernetsov. Ils rentraient d'un voyage sur les bords de la Volga lorsqu'ils vinrent montrer leurs dessins à Carl Pavlovitch. C'était une énorme pile de papier Wattmann qu'ils avaient couvert de petits traits de plume avec une méticulosité tout allemande. Carl Pavlovitch avait regardé quelques dessins et refermé le carton en disant, naturellement pas aux frères Tchernetsov : « Je n'ai pas l'espoir de voir ici, non seulement notre mère la Volga, mais même une bonne et simple flaque d'eau. » Alors que dans une seule esquisse de Sternberg, il voit toute la Petite-Russie. Votre patrie et les figures tristes de ses habitants lui ont tellement plu

qu'au cours du dîner, il s'est bâti toute une petite propriété au bord du Dniepr, près de Kiev, avec toutes ses dépendances et le décor le plus charmant. Il n'y avait qu'une chose qu'il craignait et dont il ne pouvait se défaire : c'était les propriétaires, ou, comme il les appelait, les féodaux férus de chiens.

« C'est un véritable enfant, il en a tout le charme.

« Aujourd'hui encore, nous avons terminé notre journée au théâtre. On donnait *Les Brigands* de Schiller. On n'entend presque plus d'opéras. Rarement *Robert* ou bien *Fenella* paraissent à l'affiche. Le ballet, ou plutôt la Taglioni, a tout fait passer à l'arrière-plan. Adieu, mon inoubliable bienfaiteur. »

« Voilà près d'un mois que nous vivons ensemble, l'incomparable Sternberg et moi. Et, mon Dieu, nous vivons comme on souhaiterait que vivent deux frères. Comme il est doux et bon ! Un vrai peintre ! Tout lui sourit, comme lui-même sourit à tout. C'est un caractère heureux et digne d'envie. Carl Pavlovitch l'aime beaucoup. D'ailleurs, le connaissant, peut-on ne pas l'aimer !

« Voilà comment nous passons nos jours et nos nuits. A neuf heures du matin, je vais en classe suivre mon cours de peinture (je fais déjà des études à l'huile et, au dernier examen, j'ai eu le numéro 3). Sternberg reste à la maison et fait, d'après ses esquisses, soit des aquarelles, soit de petits tableaux à l'huile. A onze heures, ou bien je passe chez Carl Pavlovitch, ou bien je rentre à la maison et nous déjeunons avec Sternberg de ce que le bon Dieu nous envoie. Puis, je retourne de nouveau en classe et j'y reste jusqu'à trois heures. Nous allons alors dîner chez M^{me} Jurgens. Parfois Carl Pavlovitch nous accompagne, car je le trouve presque chaque jour vers cette heure-là chez Sternberg. Souvent même il refuse un somptueux dîner aristocratique pour manger notre misérable soupe démocratique ! Vraiment c'est un homme qui sort de l'ordinaire !

Puis, je vais encore en classe. Vers sept heures, Sternberg vient me chercher, et nous allons soit au théâtre, soit à la maison après avoir fait une courte promenade le long des quais. Là, je lis quelque chose à haute voix, tandis qu'il travaille, ou bien c'est lui qui lit, et moi qui travaille. Il n'y a pas longtemps, nous avons lu *Woodstock*, de Walter Scott. La scène où Charles II Stuart, qui se cache sous un faux nom dans le château du vieux baronnet Lee, révèle à la fille de son hôte, Julie Lee, qu'il est le roi d'Angleterre et lui propose d'occuper à sa cour la charge honorifique de concubine, m'a vivement intéressé. C'est vraiment une façon toute royale de remercier de l'hospitalité qu'on a reçue! J'ai fait une esquisse à ce sujet et je l'ai montrée à Carl Pavlovitch. Il a loué mon choix et m'a recommandé d'étudier Paul Delaroche.

« Il y a quelque temps, Sternberg m'a présenté à la famille Schmidt. Schmidt est un de ses parents éloignés. C'est un excellent homme, quant à sa famille, c'est une vraie bénédiction divine. Souvent nous passons nos soirées du dimanche chez eux et nous y dînons. Quelle merveilleuse famille! Je sors toujours de chez eux avec l'impression d'être plus pur et meilleur. Je ne sais comment remercier Sternberg de m'avoir introduit dans cette maison.

« Il m'a également présenté à la famille de l'aristocrate petit-russien chez lequel vous vous êtes rencontrés l'été dernier, en Petite-Russie. Je vais rarement chez eux, et si j'y vais, c'est surtout pour Sternberg. Je n'aime ni le ton condescendant, ni les infâmes flatteries des hôtes grossiers que cet amphitryon nourrit de plantureux dîners et abreuve de prunelle de Petite-Russie. Longtemps je ne pus comprendre comment Sternberg pouvait supporter de pareilles scènes. Enfin tout devint clair pour moi le jour où il revint de chez les Tarnovski complètement bouleversé et de fort méchante humeur. Longtemps, il arpenta la pièce, après quoi il se coucha; puis il se releva, puis il se recoucha de nouveau. Il répéta deux ou trois fois ce

manège et enfin, il s'endormit. Dans son sommeil je l'entendis prononcer le nom d'une des nièces de Tarnovski. A ce moment, je commençai à deviner de quoi il s'agissait. Le lendemain, mon Willy s'en retourna chez les Tarnovski et en revint tout en larmes. Je fis semblant de ne rien remarquer. Il s'abattit sur le canapé et se mit à sangloter comme un enfant. Une bonne heure passa ainsi. Puis il se leva, vint vers moi, m'embrassa, sourit tristement, s'assit près de moi et me raconta toute l'histoire de son amour. L'histoire était des plus ordinaires. Il était tombé amoureux de l'aînée des nièces de Tarnovski, qui, tout en répondant à son amour, avait préféré se marier avec un certain docteur Bourtsev dont le crâne était chauve. Comme vous le voyez, l'histoire était des plus habituelles. Après cette confession, il se calma un peu et je le mis au lit.

« Je ne le revis presque pas ni le lendemain, ni le jour suivant. Il partait de bonne heure et rentrait tard. Où passait-il ses journées? Dieu seul le sait. Je tentais de lui parler, il me répondait à peine. Je lui proposai d'aller chez les Schmidt, il refusa d'un signe de tête. Le dimanche matin, je lui offris d'aller voir les serres du Jardin Botanique. Il accepta, quoique avec peine. Les serres eurent un effet bienfaisant sur lui. Il devint plus gai et commença à rêver de voyages dans les pays féeriques où ces étranges végétaux poussent comme le chiendent chez nous.

« En sortant des serres, je lui proposai d'aller dîner au Restaurant Allemand de l'île Krestovski. Il accepta de bonne grâce. Après le dîner, nous écoutâmes les chansons tyroliennes et regardâmes les gens faire de la luge. Ensuite, nous allâmes directement chez les Schmidt. Mais ils passaient la soirée chez l'inspecteur de l'Université Fitztum. Nous y allâmes également. On nous accueillit par une avalanche de questions et d'exclamations : où avions-nous disparu? Chez les Fitztum, nous écoutâmes le quintette de Beethoven et une sonate de Mozart dont le célèbre

Behm exécuta le solo¹. Nous rentrâmes à la maison vers une heure du matin. Le pauvre Willy redevint pensif. Je ne le consolai pas; d'ailleurs, comment l'aurais-je pu?

« Le lendemain, Carl Pavlovitch me demanda d'aller au magasin de Smirdine. J'y pris, entre autres livres, deux numéros de *La Bibliothèque de lecture* où il y avait *Nicholas Nickleby*, le roman de Dickens. Je voulais organiser une soirée littéraire chez les Schmidt et y inviter Sternberg. Aussitôt décidé, aussitôt fait. Le jour même, après les classes, nous allâmes chez les Schmidt, nos livres sous le bras. Mon idée fut accueillie avec joie. La lecture commença après le thé. La première soirée je lus moi-même. La deuxième ce fut Sternberg, puis moi, puis lui, et nous continuâmes ainsi jusqu'à la fin du roman. Cela eut une bonne influence sur lui. Après *Nicholas Nickleby*, nous lûmes de la même façon le *Château de Kenilworth*, puis *La Jolie Fille de Perth* et plusieurs autres romans de Walter Scott. Souvent nous restions tard après minuit et nous ne nous aperçûmes pas que les fêtes de Noël approchaient. Sternberg s'est presque complètement remis; en tout cas, il est moins triste et il travaille. Dieu veuille que cela passe! Adieu, mon cher père. Je ne promets pas de vous écrire bientôt, car c'est Noël et, grâce à Sternberg, je me suis fait d'autres relations encore que les Schmidt, relations qu'il faut entretenir. Pour les fêtes, je me suis fait faire un nouveau costume et un pardessus en tissu anglais, exactement comme ceux de Sternberg. Ce n'est pas pour rien que les Schmidt nous appellent Castor et Pollux. Et pour le printemps, nous commanderons des manteaux en drap léger. J'ai de l'argent maintenant. J'ai commencé des portraits à l'aquarelle; d'abord à titre amical, puis pour de l'argent. Seulement, je ne les montre pas à Carl Pavlovitch, j'ai peur de lui. Je travaille beaucoup plus dans la manière de Sokolov. Gaou ne me plaît

1. Violoniste (1785-1876).

pas : il est trop mièvre. Je pense travailler aussi le français, cela m'est absolument nécessaire. Une veuve d'un certain âge m'a proposé ses services en échange de leçons de dessin que je donnerais à son fils. Service pour service en somme. Cela ne me sourit guère, d'abord parce que c'est loin (rue Ertéliév), ensuite parce qu'il faut passer deux heures avec un bambin gâté, ce qui n'est pas un petit travail. Je préfère passer ces deux heures à faire des portraits à l'aquarelle et payer le professeur en argent comptant. Je pense que vous aussi, vous direz que c'est mieux ainsi. Carl Pavlovitch possède un Gibbon¹ en français que je ne puis regarder d'un œil indifférent. Je ne sais si vous avez vu son esquisse, ou plutôt son petit tableau *Genséric visite Rome*. Il est dans son atelier maintenant. C'est merveilleux, comme tout ce que fait son pinceau. Si vous ne l'avez pas vu, je vous en ferai un petit dessin et je vous l'enverrai. Et aussi *la Fontaine de Bakhtchisarai*. Je crois qu'il l'a commencé lorsque vous étiez là.

« Ah oui ! j'ai failli oublier ! Un événement extraordinaire se prépare : Carl Pavlovitch se marie. La cérémonie aura lieu après les fêtes. Sa fiancée est une certaine demoiselle Timme, fille d'un citoyen d'honneur de Riga. Je ne l'ai pas vue, mais on assure qu'elle est d'une beauté étonnante. Je rencontre quelquefois son frère en classe. C'est un jeune homme fort beau qui travaille chez Sauerweide. Je vous écrirai après la cérémonie en vous donnant tous les détails, même les plus infimes. En attendant, encore une fois adieu, mon inoubliable bienfaiteur. »

« Voilà deux mois que je ne vous ai pas écrit. Un si long silence est impardonnable. Mais c'est comme si j'avais attendu volontairement qu'un épisode intéressant de la vie de Carl Pavlovitch fût terminé. Dans ma dernière lettre,

1. Historien anglais (1737-1794), auteur de *l'Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*.

je vous avais parlé de son projet. Maintenant je vais vous raconter en détail comment son mariage s'est passé et comment il s'est rompu.

« Le jour de son mariage, Carl Pavlovitch s'est habillé comme il s'habille toujours. Il a pris son chapeau et, en passant par l'atelier, il s'est arrêté devant la copie du Dominiquin qu'il avait déjà terminée. Il la contempla longuement debout et en silence. Puis il s'assit dans un fauteuil. A part lui et moi, il n'y avait personne dans l'atelier. Le silence dura quelques minutes encore. Enfin, se tournant vers moi, il me dit : « Zampieri semble me dire : *Ne te marie pas, tu cours à ta perte!* » Je ne sus que lui répondre. Il mit son chapeau et alla chez sa fiancée. Il resta absent de la maison toute la journée. Il n'y avait absolument aucun préparatif de fête; même Lucien ne fit pas son roshif ce jour-là. En somme, rien ne ressemblait moins à une fête. J'appris en classe que la cérémonie aurait lieu à huit heures du soir, à Sainte-Anne, l'église luthérienne de la rue Kirotnaïa. Après les cours, Sternberg et moi, nous prîmes un fiacre et nous y allâmes. L'église était déjà illuminée. Carl Pavlovitch, accompagné de Sauerweide et du frère de la fiancée, était là. Il nous aperçut, vint vers nous et nous serra la main en disant : « Je me marie. » Juste à ce moment, la fiancée fit son entrée. Il se dirigea vers elle. De ma vie je n'ai vu et ne verrai jamais sans doute de beauté pareille. Durant toute la cérémonie Carl Pavlovitch resta profondément pensif. Il ne jeta même pas un regard sur sa belle fiancée. La cérémonie se termina. Nous félicitâmes les nouveaux mariés et les accompagnâmes jusqu'à leur calèche. En route nous nous arrêtâmes chez Clay, nous y soupâmes et bûmes une bouteille de veuve clicquot à la santé des nouveaux mariés. Tout cela s'est passé le 8 janvier 1839. Pour Carl Pavlovitch, la noce se terminait sur une bouteille de veuve clicquot. Ni ce jour-là, ni les suivants, il n'y eut de festivités.

« Huit jours plus tard, je le rencontrai dans le couloir,

juste en face de l'appartement du comte Tolstoï. Carl Pavlovitch m'invita chez lui et me pria de rester à dîner. En attendant, il dessina quelque chose dans son album et me fit lire *Quentin Durward* à haute voix. A peine avais-je commencé qu'il appela d'une voix assez forte : « Emilie ! » Un instant après, sa femme, beauté éblouissante, entra. Je m'inclinai gauchement. Il lui demanda : « Emilie, où en sommes-nous restés ? Ou plutôt non, assieds-toi et lis. Et vous, écoutez comme elle lit magistralement le russe ! » D'abord elle refusa, puis ouvrit le livre, lut quelques phrases avec un fort accent allemand, éclata de rire, le jeta et s'enfuit. Il la rappela et lui demanda, avec la douceur d'un amant, de se mettre au piano et de chanter la cavatine de la *Norma*¹. Sans aucune gêne, elle s'assit et, après quelques préludes, commença. Sa voix n'était pas forte, ne faisait pas d'effet, mais elle était si douce, si prenante que je l'écoutais et n'en croyais pas mes oreilles : était-ce là le chant d'un être terrestre et mortel ou celui de quelque fée des airs ? Peut-être était-ce l'influence magique de son incomparable beauté, peut-être chantait-elle réellement bien, je ne peux plus vous le dire aujourd'hui, mais je sais qu'il me semble encore maintenant entendre cette voix divine. Carl Pavlovitch, lui aussi, subissait le charme de cette voix. Il avait croisé les mains sur son album et n'entendit même pas Lucien entrer et annoncer : « Le dîner est servi. »

« Après le dîner, Lucien servit des fruits et une bouteille de lacryma-christi. Cinq heures sonnèrent et je les laissai à table pour aller en classe. Alors que je prenais congé, Carl Pavlovitch me serra la main et me pria de venir dîner tous les jours chez eux. Je fus très heureux de cette invitation.

« Après les cours, je les rencontrai sur le quai, je les accompagnai et, comme ils rentraient chez eux, ils m'invit-

1. De Bellini (1831).

tèrent à les suivre. Pendant le thé, Carl Pavlovitch lut *Angelo* de Pouchkine et raconta que le défunt poète l'avait prié de faire le portrait de sa femme et qu'il avait refusé sans cérémonie parce que celle-ci louchait. Il avait proposé de faire le portrait du poète, mais Pouchkine lui rendit la monnaie de sa pièce. Il mourut peu après et nous a laissés sans portrait. (Kiprenski l'a représenté sous les traits d'une espèce de dandy et non pas sous ceux d'un poète.) Après le thé la charmante maîtresse de maison nous apprit à jouer au « halb-zwölf ». Ayant perdu, elle me devait vingt kopecks et à son mari la cavatine de la *Norma*. Elle se mit au piano aussitôt et paya sa dette. Après un si magnifique final, je remerciai cette adorable femme ainsi que le maître de maison et je rentrai chez moi. Minuit était déjà passé depuis longtemps. Sternberg ne dormait pas encore. Il m'attendait. Sans même enlever mon chapeau, je lui racontai mes aventures et il me traita d'heureux mortel. « Tu peux m'envier aussi. Le général-gouverneur de la région d'Orenbourg m'invite à passer l'été chez lui, dans cette ville. Je suis passé aujourd'hui chez Vladimir Ivanovitch Dal ¹. Nous nous sommes entendus au sujet du voyage. Et, la semaine prochaine... adieu! »

« Ce fut pour moi comme un coup de tonnerre. Je ne pus dire un mot. Enfin, revenant à moi, je lui demandai : « Comment as-tu pu combiner tout cela si vite? — Aujourd'hui, répondit-il. Ce matin, vers dix heures, Grigorovitch m'envoie chercher. Je vais chez lui, il me propose ce voyage, j'accepte, je cours chez Dal et l'affaire est conclue. — Que vais-je faire sans toi? Comment vais-je vivre sans toi? lui demandai-je tout en larmes. — Exactement comme moi sans toi. Nous allons étudier, travailler, et nous ne

1. Ecrivain et philologue russe (1801-1872). A publié entre 1861 et 1867 un *Dictionnaire explicatif du grand-russe* qui demeure une œuvre capitale et qui lui vaut d'être considéré par certains comme le « Littré » russe.

remarquerons pas notre séparation. Voilà, ajouta-t-il, demain nous dînons chez Joachim. Il te connaît et m'a demandé de t'amener. Tu es d'accord? — Oui », dis-je et nous nous couchâmes.

« Le lendemain nous dînâmes chez Joachim, le fils du célèbre carrossier Joachim. C'est un Allemand très gai et très cultivé. Après le dîner, il nous montra sa collection d'estampes et, entre autres, plusieurs cahiers de magnifiques lithographies de la Galerie de Dresde qu'il venait de recevoir. Comme nous étions un samedi, la soirée se passa également chez lui. Pendant le thé, la conversation tomba sur l'amour et sur les amoureux. Le pauvre Sternberg était sur des charbons ardents. Je tentai de changer de sujet, mais comme par un fait exprès, Joachim y revenait sans cesse. En fin de compte, il nous raconta l'anecdote suivante qui concernait sa vie personnelle.

« — Lorsque j'étais amoureux de mon Adelheid (qui, elle, ne m'aimait pas), je me résolus au suicide. Je décidai de me donner la mort par asphyxie. Je préparai tout ce qu'il fallait : j'écrivis à quelques amis, à elle entre autres, dit-il en montrant sa femme, je pris une bouteille de rhum, donnai l'ordre d'apporter un réchaud, du charbon de bois, un allume-feu et une chandelle. Lorsque tout fut prêt, je fermai la porte à clé, remplis mon verre de rhum et le bus, je vis comme en rêve le *Festin de Balthazar* de Martin. Je doublai la dose et je ne vis plus rien. Avertis de ma fin précoce, mes amis arrivèrent sur les lieux. Ils défoncèrent la porte et me trouvèrent... ivre mort. J'avais oublié d'allumer le charbon. Sans cela je serais immanquablement mort. Après cet incident, elle me fut plus favorable, et enfin se décida à m'épouser. »

« Il conclut son récit par un bon verre de punch. Joachim me plaisait beaucoup par ses manières et je décidai de le fréquenter le plus souvent possible.

« Nous passâmes le dimanche chez les Schmidt et rentrâmes vers les onze heures. Nous étions déjà en train de

nous déshabiller, quand Sternberg, voulant un mouchoir, mit la main à sa poche et en tira une affiche.

« — J'ai oublié, il y a un bal masqué aujourd'hui au Grand Théâtre, dit-il en dépliant l'affiche. Si on y allait? — Eh bien, allons-y! Je pense qu'il est encore trop tôt pour dormir. » Nous mîmes un habit à la place de notre redingote et, faisant un crochet par le pont de la Police et le magasin de travestis où nous prîmes des costumes de capucins et des loups noirs, nous arrivâmes au bal. La salle illuminée se remplissait rapidement d'un public masqué. La musique tonnait. Dans le bruit général, on entendait les glapissements des petits capucins. Bientôt il fit terriblement chaud; le masque m'ennuya, je l'enlevai. Peut-être cela parut-il étrange aux autres, mais cela ne nous importait guère.

« Nous allâmes au foyer qui se trouvait à l'étage supérieur pour nous reposer de la chaleur et de la densité de la foule. Pas un seul masque ne nous poursuivit, même pour rire. Dans l'escalier seulement nous rencontrâmes Elkan, l'homme aux lunettes que nous avons vu une fois avec Mikhaïlov. Il nous reconnut, Sternberg et moi, et il nous serra dans ses bras en riant à gorge déployée. A ce moment, un enseigne de vaisseau vint à lui. Il nous le présenta : « Sacha Obolenski, un ami véritable. » Lorsque nous sommes montés, il était déjà près de trois heures du matin. Dans l'une des salles, il y avait un buffet, et de voir les gens mâcher réveilla mon appétit. Je le dis discrètement à Sternberg, qui exprima tout haut son accord. Mais Elkan et Obolenski se récrièrent et proposèrent d'aller souper comme il faut, chez Clay. « Car, ajouta Elkan, on ne nous donnera rien à manger ici et on nous prendra dix fois trop cher. » Nous acceptâmes à l'unanimité et nous nous rendîmes chez l'irremplaçable Clay. Le jeune enseigne de vaisseau me plut par ses manières hardies. Jusque-là je n'avais rencontré que mes modestes camarades. C'était la première fois que je voyais un jeune homme du monde,

qui ne faisait que calembours et jeux de mots et connaissait une quantité infinie de couplets et de chansons. C'était vraiment un charmant garçon. Nous restâmes chez Clay jusqu'au matin, et comme notre jeune enseigne était tant soit peu gai, nous le ramenâmes à la maison. Elkan, lui, nous avait quittés au restaurant.

« Voilà comment je vis maintenant. Je cours les bals masqués, je soupe au restaurant, je dépense de l'argent à tort et à travers. Y a-t-il longtemps, y a-t-il longtemps que s'est levé sur la Néva cet inoubliable matin où vous m'avez vu pour la première fois au Jardin d'Été, devant la statue de Saturne. Inoubliable matin! Inoubliable bienfaiteur! Par quoi et comment pourrais-je vous remercier comme vous le méritez, moi qui n'ai rien d'autre que de pures larmes de prière?

« A neuf heures, j'allai en classe comme d'habitude, tandis que Sternberg restait à la maison avec notre compagnon qui dormait encore. A onze heures, je passai chez Carl Pavlovitch où je reçus de la plus charmante des maîtresses de maison la plus charmante des mercuriales. Nous jouâmes jusqu'à deux heures au halb-zwölf. Emilie Carlovna voulait que je reste chez eux. J'allais accepter lorsque Carl Pavlovitch me fit remarquer que ce n'était pas bien de manquer les cours. J'en rougis jusqu'aux oreilles et m'en allai.

« Je passais ainsi toutes mes journées chez eux, sauf le samedi et le dimanche. Le samedi était consacré à Joachim et le dimanche aux Schmidt et à Fitztum. Vous remarquerez sans doute que tous mes amis sont allemands. Mais quels bons Allemands! J'en suis quasiment amoureux, de ces Allemands!

« Toute la semaine, Sternberg s'occupa des préparatifs de son voyage et sans doute aura-t-il encore oublié quelque chose, car c'est dans sa nature. Le samedi nous allâmes chez Joachim et nous y trouvâmes son professeur, le vieux Kolmann, aquarelliste célèbre.

« Après le dîner, Kolmann obligea son élève à nous montrer ses études d'arbres; l'élève en question y consentit, mais de mauvaise grâce. Ces études au crayon noir et au crayon blanc étaient faites sur du papier d'emballage gris, mais elles étaient si nettes et si parfaites que je ne pouvais me lasser de les admirer. Joachim avait obtenu la deuxième médaille pour l'une d'elles. Le bon Kolmann portait aux nues ce dessin, le triomphe de son élève, et jurait ses grands dieux qu'il était incapable d'en faire autant.

« Comme il ne restait plus à Sternberg que deux jours avant son départ, Joachim lui demanda comment il avait l'intention de les passer. Sternberg n'en avait aucune idée, aussi Joachim proposa-t-il le plan suivant : le lendemain, c'est-à-dire dimanche, nous irions visiter les Galeries Stroganov et Youssouпов, et lundi nous nous rendrions à l'Ermitage. Ce plan fut adopté. Le lendemain, nous passâmes donc prendre Joachim et nous partîmes pour la Galerie Youssouпов. On alla prévenir le prince que des peintres venaient solliciter la permission d'admirer les tableaux de sa galerie. Le maître de maison, plein de prévenance, nous fit répondre que c'était dimanche, que le temps était magnifique et qu'en conséquence il nous conseillait d'admirer les beautés de la nature plutôt que celles de l'art... Pour ne pas nous exposer à pareille mésaventure chez Stroganov, nous allâmes à l'Ermitage où nous passâmes trois heures pleines de délices, en vrais amateurs de l'art. Nous dînâmes chez Joachim et terminâmes la soirée au théâtre.

« Le lundi, Sternberg reçut un mot de Dal lui disant de se tenir prêt à partir de trois heures. Sternberg alla dire adieu à ses amis tandis que je faisais sa valise. Vers les trois heures, nous étions déjà chez Dal et à quatre heures, nous nous embrassions, Sternberg et moi, à la Barrière du Milieu. Je rentrai presque en larmes à Saint-Pétersbourg. Je serais bien passé chez Joachim, mais j'avais besoin de

solitude. Je n'avais pas envie non plus de rentrer car j'avais peur du vide qui allait m'assaillir chez moi. Je laissai donc le fiacre à la barrière et je partis à pied. Contrairement à mon attente, le parcours ne me fatigua pas. Je me promenai longtemps encore sur les quais, en face de l'Académie. Il y avait de la lumière aux fenêtres de Carl Pavlovitch. Bientôt tout s'éteignit et il sortit sur le quai en compagnie de sa femme. Pour ne pas les rencontrer, je rentrai chez moi et, sans allumer, je me déshabillai et me couchai.

« Je ne suis presque plus jamais à la maison maintenant. Sans Sternberg l'appartement est vide et triste. Mikhaïlov est revenu loger chez moi. Comme avant, il n'est jamais là non plus. Il a fait la connaissance, lui aussi, de l'enseigne de vaisseau Obolenski, chez Elkan sans doute. L'enseigne vient souvent chez nous la nuit, et si Mikhaïlov est absent, il dort dans son lit. Ce jeune homme commence à moins me plaire. Peut-être est-il réellement ennuyeux ou bien semble-t-il tel parce que je ne suis plus le même moi non plus. Je fréquente toujours les cours avec régularité, mais je travaille sans entrain. Carl Pavlovitch l'a remarqué, j'en suis fâché et ne sais comment me corriger. Emilie Carlovna est toujours aussi aimable avec moi et joue toujours au halb-zwölf. Peu après le départ de Sternberg, Carl Pavlovitch m'a demandé de préparer du papier et des crayons : il voulait dessiner la tête de sa femme en douze attitudes différentes pour le tableau qu'il destine à la ballade de Joukovsky : *Les Douze Vierges endormies*. Papier et crayons sont là mais ne servent toujours pas.

« Cela s'est passé à la fin de février. Comme d'habitude, je dînais chez eux. En ce jour funeste, elle me sembla particulièrement charmante. Elle me régala de vin à table et fut très aimable. Sur le coup de cinq heures, j'allais oublier mes cours, mais elle m'y fit penser d'elle-même. Je dus me résigner et me lever de table. Je partis sans prendre congé, en promettant de revenir et de gagner ma partie de halb-zwölf après les cours.

« Lorsque je retournai chez eux comme convenu, Lucien m'ouvrit la porte en me disant que son maître lui avait ordonné de ne recevoir personne. Fort étonné de ce changement, je rentrai chez moi. Contrairement à l'habitude, j'y trouvai Mikhaïlov et le hardi enseigne de vaisseau. La soirée se passa en gai bavardage. Vers minuit, ils partirent souper et je me couchai.

« Le lendemain matin, après les cours, je passai chez Carl Pavlovitch. J'entrai dans son atelier où il m'accueillit gaiement par ces paroles : « Vous pouvez me féliciter, je suis célibataire ! » D'abord je ne compris pas ; il me répéta la nouvelle. Je n'en croyais pas mes oreilles. Il ajouta alors d'un ton qui n'était plus gai du tout : « Après le dîner, ma femme est allée chez Mme Sauerweide, et elle n'est pas rentrée. » Il ordonna ensuite à Lucien de prier Lipine d'apporter sa palette et ses pinceaux. Une minute plus tard, tout était prêt. Un portrait inachevé du comte Moussine-Pouchkine était posé sur le chevalet¹. Il se mit à travailler, mais il avait beau s'efforcer de paraître impassible, son travail le trahissait. A la fin, il jeta palette et pinceaux et grommela comme pour lui-même : « Est-ce que cela m'inquiète à ce point ? Je ne puis travailler. » Là-dessus, il monta chez lui. Vers deux heures, je partis au cours sans être encore bien sûr de ce qui était arrivé. A trois heures, je sortis de classe ne sachant que faire : aller chez lui ou le laisser tranquille. Lucien me rencontra dans le couloir et dissipa mon indécision en disant : « Mon maître vous prie à dîner. » A vrai dire, je fus seul à manger. Carl Pavlovitch ne prit rien. Alléguant un violent mal de tête, il ne se mit même pas à table et passa son temps à fumer des cigares. Le lendemain, il se mit au lit et y resta quinze jours. Je ne le quittai pas durant tout ce temps. Par moments il avait la fièvre et délirait, mais pas

1. Le comte Moussine-Pouchkine (1741-1817) est l'archéologue qui publia, en 1800, le fameux *Dit d'Igor*.

une seule fois il ne prononça le nom de sa femme. Enfin, il a commencé à se rétablir et un soir il a invité son frère Alexandre à qui il a demandé le nom d'un bon avocat pour s'occuper des formalités du divorce. Maintenant il sort de nouveau et il a commandé à Doviccielli une grande toile. Il compte faire une « Assomption de la sainte Vierge », qu'il destine à la cathédrale de Kazan. En attendant la toile et l'été, il a commencé deux portraits, l'un en pied du prince Alexandre Nicolaïévitch Galitzine ¹, l'autre de Fédor Ivanovitch Prianichnikov. Ce vieillard doit être représenté assis, vêtu d'un frac gris et ceint de l'Ordre de Saint-André.

« Je ne vous parle pas de tous les bruits qui courent sur Carl Pavlovitch dans la ville et à l'Académie même. Ces bruits sont des plus invraisemblables et des plus révoltants. Ce serait même pécher que de les répéter. A l'Académie on dit que l'auteur de toutes ces insanités est Sauerweide. J'ai quelques raisons d'être de cet avis. Il faut laisser tout cela se décanter et je vous ferai part de mes soupçons ensuite. En attendant que les matériaux se rassemblent et prennent forme, adieu, mon inoubliable bienfaiteur. »

« P.-S. — J'ai reçu une lettre de Sternberg datée de Moscou. Le bon Willy ne vous oublie pas non plus. Il vous salue et vous prie, si d'aventure vous rencontrez en Petite-Russie Mme Bourtseva, la nièce de Tarnovski, de bien vouloir lui transmettre l'expression de son plus profond respect. Pauvre Willy! Il y pense toujours! »

Je ne donne pas la lettre suivante. A part d'infâmes ragots et la plus abjecte calomnie sur Carl Pavlovitch, elle ne contenait rien. Or de telles choses n'ont pas leur place quand on parle du plus noble des hommes. Son mariage malheureux se termina par un arrangement à l'amiable qui

1. Ministre d'Alexandre et de Nicolas I^{er}.

lui revint à treize mille roubles. Voilà tout l'intérêt de cette lettre.

« L'été court et gris de Saint-Pétersbourg est passé comme un songe. Maintenant c'est l'automne humide et pourri. A notre Académie il y a une brillante exposition. Pourquoi ne viendriez-vous pas y jeter un coup d'œil? Je pourrais vous voir par la même occasion. En peinture, à part le morceau de concours de Péterski : *L'Annonciation aux bergers*, il n'y a rien de bien remarquable dans les travaux des élèves. Mais chez les sculpteurs, c'est autre chose! Il y a Ramazanov et Stavasser. Surtout Stavasser. Il a fait une statue toute ronde d'un jeune pêcheur. Quelle œuvre! C'est une pure merveille, surtout par l'expression : le visage du pêcheur qui retient son souffle et suit attentivement le mouvement du flotteur est vivant! Il me souvient que Carl Pavlovitch entra par hasard dans le cabinet de Stavasser, alors que la statue était encore en argile; et, tout en admirant l'œuvre, il lui conseilla de faire rentrer un peu la lèvre inférieure du pêcheur. Stavasser a suivi le conseil : et toute l'expression en a été modifiée. Il était prêt à se mettre à genoux devant le grand Brüllow pour cela.

« Je vous dirai en ce qui concerne la peinture en général que pour voir l'unique tableau de Carl Pavlovitch on viendrait du fin fond de la Chine s'il le fallait et non pas seulement de Petite-Russie. C'est un véritable titan! Il a esquissé et parachevé son tableau en une seule séance et, maintenant, il régale un public ardent de cette œuvre prodigieuse. Sa gloire est immense et son génie est sans limites.

« Que dois-je vous dire de moi? J'ai reçu la première médaille d'argent pour une étude d'après nature. J'ai fait aussi un petit tableau à l'huile : *Orphelin partageant avec son chien l'aumône qu'il a reçue*. Et c'est tout. Durant l'été, j'ai travaillé constamment dans les classes et, tôt le matin, je partais au cimetière de Smolensk avec Joachim pour dessiner des feuilles de bardane et des arbres. J'aime

de plus en plus Joachim. Nous nous rencontrons presque tous les jours. Il fréquente les classes du soir et s'entend très bien avec Carl Pavlovitch. Tous deux se rendent de fréquentes visites. Quelquefois, nous nous permettons de faire des promenades aux îles Pétrovski et Krestovski pour y dessiner un sapin noir ou un bouleau blanc. Deux ou trois fois, nous sommes allés à pied à Pargolovo. Là, je l'ai présenté aux Schmidt qui y passent l'été. Joachim en a été très heureux. Et qui ne serait content de connaître la famille Schmidt?

« Je vais aussi vous raconter une histoire fort drôle qui m'est arrivée il n'y a pas longtemps. Un fonctionnaire et sa famille viennent d'emménager au même étage que moi. Cette famille se compose de la femme, de deux enfants et d'une nièce qui est une belle jeune fille d'une quinzaine d'années. Vous vous demandez comment j'ai pu apprendre tous ces détails? Eh bien, je vais vous le raconter.

« Vous vous souvenez sans doute fort bien de votre ancien logement. Dans la minuscule entrée, il y a une porte qui donne directement dans le couloir. Un jour, j'ouvre cette porte et imaginez mon étonnement, j'ai devant moi une belle jeune fille toute confuse qui rougit jusqu'aux oreilles. Je ne savais que dire. Après un silence d'une minute, je m'inclinai. Elle se sauva et disparut par la porte voisine en cachant son visage dans ses mains. Je ne comprenais pas ce que cela pouvait bien vouloir dire. Après maintes suppositions et maintes hypothèses, j'allai en classe. J'ai mal travaillé ce jour-là : la mystérieuse jeune fille ne me laissait pas en paix. Je la rencontrai de nouveau dans l'escalier le lendemain. Elle rougit comme la veille et, comme la veille, je restai interdit. Un instant après, elle se prit à rire, mais d'un rire si enfantin et de si bon cœur que je ne pus m'empêcher de l'imiter. On entendit des pas dans l'escalier; cela arrêta nos rires. Elle mit un doigt sur ses lèvres et se sauva. Je montai doucement et rentrai chez moi encore plus intrigué que la veille. Durant plu-

sieurs jours, elle ne me laissa pas en paix. A tout moment, je sortais dans le couloir espérant y trouver mon amie inconnue. Mais si elle apparaissait, elle se cachait si vite que je n'avais pas le temps non seulement de la saluer convenablement, mais même de lui faire un signe de tête. La semaine entière se passa ainsi. Je commençais déjà à l'oublier, mais écoutez ce qui est arrivé ensuite. Dimanche, vers dix heures du matin, Joachim entre chez moi et amène, devinez qui : ma mystérieuse beauté tout empourprée. « Je viens de surprendre un voleur », me dit-il en riant. En regardant l'espiègle et énigmatique jeune fille, je me sentis confus au moins autant que le voleur en question. Joachim le remarqua et sourit malicieusement en lâchant la main de la gamine. Elle ne se sauva pas, comme on pouvait s'y attendre, mais resta, arrangea son fichu et sa natte, regarda autour d'elle, puis s'exclama : « Et moi qui pensais que vous étiez assis en face de la porte et que vous dessiniez, et voilà que vous êtes là-bas dans l'autre pièce! — Et s'il avait été en face de la porte, que serait-il arrivé? demanda Joachim. — Eh bien, j'aurais regardé par le trou de la serrure comment Monsieur dessine. — Pourquoi donc regarder par le trou de la serrure? Je suis certain que mon ami est assez poli pour permettre que l'on reste dans la pièce pendant qu'il travaille. » J'approuvai d'un signe de tête et proposai un siège à ma visiteuse. Mais elle ne fit aucune attention à mes politesses et se tourna vers le chevalet où se trouvait le portrait de Mme Solova que j'avais commencé peu de temps auparavant. A peine eut-elle exprimé son enthousiasme à la vue de cette beauté que l'on entendit dans le couloir une voix aigre qui criait : « Pacha! Où donc a-t-elle disparu? » Ma visiteuse sursauta, pâlit : « Ma tante », chuchota-t-elle et elle se rua vers la porte. Là, elle s'arrêta un instant, mit un doigt sur ses lèvres et disparut.

« Après avoir ri de cette aventure originale, nous allâmes, Joachim et moi, chez Carl Pavlovitch.

« En soi, cette histoire est insignifiante, mais elle me tracasse et ne quitte pas mon esprit. J'y pense tout le temps. Joachim me plaisante parfois à cause de mon air rêveur. J'en suis même un peu irrité : pourquoi était-il là quand c'est arrivé ?

« J'ai reçu une lettre de Sternberg aujourd'hui. Il se prépare à je ne sais quelle expédition à Khiva et écrit que, contrairement à ce qu'il avait dit auparavant, il ne faut pas l'attendre à Saint-Pétersbourg pour les fêtes. Je m'ennuie sans lui. Personne ne peut le remplacer. Mikhaïlov est parti pour Cronstadt chez son enseigne de vaisseau et voilà déjà plus de deux mois que je ne l'ai pas vu. C'est un excellent peintre et un homme des plus honnêtes, mais ce qu'il est bohème ! Pour combler son absence et sur la recommandation de Fitztum, j'ai invité l'étudiant Demsky. C'est un jeune Polonais pauvre, modeste et très bien élevé. Il passe toutes ses journées dans les salles de cours et le soir il fait du français avec moi et lit Gibbon. Deux fois par semaine, je suis les cours de physique du professeur X... à la Société libre d'Economie. Une fois par semaine, je vais avec Demsky écouter les cours de zoologie du professeur Koutorga. Comme vous le voyez, je ne perds pas mon temps. Je n'ai pas un instant pour m'ennuyer et pourtant je m'ennuie. Quelque chose me manque, et quoi ? je n'en sais rien moi-même. Carl Pavlovitch ne fait rien actuellement et n'est presque jamais chez lui. Je le vois rarement, et encore est-ce dans la rue. Adieu mon inoubliable bienfaiteur. Je ne vous promets pas d'écrire bientôt. Le temps passe, triste et monotone. Je n'ai rien à écrire et je ne voudrais pas que vous vous endormiez sur mes lettres ennuyeuses comme je le fais maintenant sur cette missive. Encore une fois, adieu ! »

« Je vous ai trompé : je vous avais dit que je ne vous écrirais pas bientôt, mais un mois s'est à peine écoulé et voici que je reprends la plume. Ce sont les événements qui

me pressent. Ce sont eux qui vous ont trompé, ce n'est pas moi. Sternberg est tombé malade au cours de l'expédition de Khiva et Dal, qui est bon et avisé, lui a conseillé de quitter le camp militaire et de rentrer chez lui. Voilà pourquoi il est apparu devant moi d'une façon si inattendue dans la nuit du 16 décembre. Si j'avais été seul dans la pièce, je l'aurais pris pour un fantôme et j'aurais sûrement eu peur. Mais j'étais avec Demsky et nous traduisions l'un des chapitres les plus drôles du *Frère Jacques* de Paul de Kock ¹. C'est pourquoi l'apparition de Sternberg me sembla presque naturelle. Mais ma joie et mon étonnement n'en furent aucunement diminués. Après les premières embrassades et les premières effusions, je lui présentai Demsky, et comme il n'était que dix heures, nous allâmes prendre le thé au Berlin. Naturellement la nuit se passa en questions et en récits. A l'aube, n'en pouvant plus, Sternberg s'assoupit. Quant à moi, qui avais attendu avec impatience le matin, je commençai à faire l'inventaire de son carton qui était tout aussi plein que celui qu'il avait rapporté de Petite-Russie, l'été dernier. Cette fois la nature n'était pas la même, les gens non plus. Tout était aussi beau, et expressif, mais malgré cela tout était différent. Sauf la mélancolie qui, peut-être, n'est que le reflet de l'âme du peintre. Ainsi il y a dans tous les portraits de Van Dyck un trait dominant : l'esprit et la noblesse et cela tient au fait que Van Dyck était lui-même un esprit noble. Je m'explique de la même façon l'expression générale des beaux dessins de Sternberg.

« Oh, si vous saviez comme les jours et les nuits passent vite et joyeusement pour moi maintenant ! Si vite et si joyeusement que je n'ai même pas le temps d'apprendre la toute petite leçon de Demsky qui me menace, à cause

1. Romancier et auteur dramatique français (1794-1871). Il connut une vogue immense tant en France qu'à l'étranger. Dostoïevsky le cite également dans *Les Frères Karamazov*.

de cela, de ne plus travailler du tout avec moi. Que Dieu m'en garde! Je n'en arriverai pas là! Le cercle de nos relations ne s'est ni rétréci, ni augmenté. Ce sont toujours les mêmes gens, mais ils se sont épanouis et sont devenus si gais que je ne puis tenir à la maison. Quoique, à dire vrai, la maison ne manque ni de charme ni de douceur non plus... Je veux parler de la voleuse que Joachim a surprise à ma porte. Quelle charmante et innocente créature! C'est une véritable enfant. La plus belle et la moins perverse des enfants. Tous les jours, elle arrive en coup de vent, saute par-ci, par-là, gazouille un peu, et s'envole comme un petit oiseau. Elle me demande quelquefois de faire son portrait, mais ne peut rester plus de cinq minutes en place. C'est vraiment du vif-argent. Il y a quelque temps j'eus besoin d'une main de femme pour le portrait d'une dame. Je lui demandai de poser. Elle, bonne fille, accepta. Et que pensez-vous qu'il advint? Pas une seconde elle ne put rester tranquille. C'est une véritable enfant. J'avais beau lutter, il n'y avait rien à faire. Je dus donc appeler un modèle. Et savez-vous ce qui est arrivé? A peine avais-je installé le modèle et pris ma palette que ma voisine, espiègle et rieuse, comme toujours, fit irruption dans ma chambre. Mais en apercevant la femme qui posait, elle s'arrêta comme pétrifiée, éclata en sanglots et se jeta sur elle comme une petite tigresse. Je ne savais que faire. Par bonheur, j'avais une mantille de velours violet qui appartenait à la dame dont je faisais le portrait. Je pris cette mantille et la lui jetai sur les épaules. Elle reprit ses esprits, s'approcha de la glace, s'admira un instant, puis, jetant la mantille à terre, cracha dessus et se sauva. Je renvoyai le modèle et la main resta inachevée.

« Trois jours durant, après cet incident, ma voisine ne se montra pas. Si elle me rencontrait dans le couloir, elle se cachait le visage et se sauvait. Le quatrième jour, à peine étais-je rentré de classe et avais-je commencé à préparer ma palette qu'elle entra sage et tranquille. C'est bien

simple, je ne la reconnaissais pas. Sans dite mot, elle releva sa manche jusqu'au coude et s'assit sur une chaise dans la pose de la dame du portrait. Je pris ma palette et mes pinceaux et me mis à dessiner comme si de rien n'était. Une heure plus tard, la main était terminée. Je m'empressai de la remercier pour ce service qu'elle m'avait si gentiment rendu, mais elle ne daigna même pas sourire. Elle se leva, remit sa manche en ordre et quitta la pièce en silence. Je dois avouer que j'en fus mortifié. Je me cassai la tête après cela pour rétablir l'harmonie d'antan. Quelques jours passèrent et l'harmonie sembla revenir. Elle ne se sauvait plus devant moi dans le couloir et souriait même quelquefois. Je commençais à caresser l'espoir de voir ma porte s'ouvrir et mon petit oiseau entrer. Mais la porte restait obstinément fermée et mon petit oiseau caché. Je m'inquiétais, je me demandais quel piège je pourrais dresser à mon petit oiseau perfide. Et c'est au moment où mon trouble et ma distraction commençaient à me peser, non seulement à moi, mais au bon Demsky aussi, que Sternberg arriva des steppes kirghizes comme un ange venu du ciel.

« Maintenant je ne vis que pour Sternberg et par Sternberg. Si bien que si je ne rencontrais pas la voisine de temps en temps dans le couloir, je l'aurais sans doute complètement oubliée. Elle a terriblement envie de venir voir ce qui se passe chez moi, mais pour son malheur, Sternberg est toujours à la maison et, s'il sort, je vais avec lui. Durant les fêtes, elle n'y tint plus; et comme nous n'étions jamais là le soir, elle mit un masque un après-midi et arriva en courant chez moi. Je fis mine de ne pas la remettre. Elle tourna longtemps essayant par tous les moyens de se faire reconnaître. Je tins bon. Enfin, perdant patience, elle s'approcha de moi et me dit presque à haute voix : « Méchant! Voyons, c'est moi. — Quand vous aurez enlevé votre masque, je saurai qui vous êtes », répondis-je à voix basse. Elle hésita un instant, puis enleva son masque et je lui présentai Sternberg.

« A partir de ce jour, tout redevint chez nous comme par le passé. Elle ne fait pas plus de cérémonie avec Sternberg qu'avec moi. Nous lui offrons un tas de douceurs. Nous nous conduisons envers elle comme deux grands frères envers une sœur. « Qui est-elle? » me demanda un jour Sternberg. Je ne sus que répondre à une question aussi simple. Jamais je n'avais eu l'idée de la lui poser. « Sans doute est-elle orpheline, ou la fille de la plus insouciant des mères, continua-t-il. En tout cas, elle est à plaindre. Sait-elle lire seulement? — Cela non plus je ne le sais pas, répondis-je en hésitant. — Il faudrait lui donner quelque chose à lire, comme cela la tête au moins serait occupée. Au fait, demande-lui si elle sait lire. Je lui ferai alors cadeau d'un livre charmant et tout à fait moral : *Le Vicaire de Wakefield*, de Goldsmith. La traduction en est excellente et l'édition aussi. » Un instant plus tard, il ajouta en souriant : « Remarques-tu qu'aujourd'hui je me sens une âme de moralisateur? Par exemple, je pose la question suivante : Par quoi vont se terminer les visites de cette charmante et naïve espiègle? » J'eus un petit frisson. Mais, me reprenant immédiatement, je répondis : « Par rien, je pense. — Que Dieu le veuille! » répondit-il et il se plongea dans ses méditations.

« J'ai toujours admiré sa noble physionomie insouciant comme celle d'un enfant. Maintenant, ce cher visage ne me semblait pas du tout être celui d'un enfant, mais celui d'un être que les épreuves auraient mûri, Je ne sais pourquoi, mais je pensai à Tarnovskaïa. Comme s'il avait deviné ma pensée, il me regarda et soupira profondément. « Garde-la, mon ami, me dit-il, ou garde-toi d'elle. Fais comme tu l'entends, mais rappelle-toi et n'oublie jamais que si la femme est une chose sacrée, intangible, elle a aussi des charmes si puissants qu'aucune force ne peut résister à sa séduction, sauf l'amour sublime, évangélique. Seul, ce sentiment peut la protéger, elle de la honte, et nous des reproches éternels. Arme-t'en donc comme le

chevalier de son armure de fer et va hardiment affronter ton ennemie! » Il resta silencieux un instant, puis ajouta en souriant : « J'ai terriblement vieilli depuis l'année dernière! Sortons dans la rue, on étouffe dans cette pièce... »

« Nous nous promenâmes longtemps dans les rues en silence. Puis nous rentrâmes et nous nous mîmes au lit, toujours en silence.

« Le lendemain matin j'allai en classe. Sternberg resta à la maison. A onze heures, je rentrai et que vis-je? Mon professeur de morale de la veille avait affublé ma voisine d'une toque tatare en castor à fond de velours et à gland d'or ainsi que d'un caraco de soie rouge, également tatare. Coiffé d'un bonnet bachkir pointu, il jouait la Cachucha à la guitare tandis que ma voisine, telle la Taglioni, exécutait un solo magistral.

« Naturellement, je battis des mains, mais eux, sans me prêter aucune attention, continuaient la Cachucha comme si de rien n'était. Enfin, ayant dansé jusqu'à en tomber, elle jeta toque et caraco et se sauva dans le couloir, tandis que le moraliste, posant sa guitare, éclatait d'un rire énorme. J'essayai de me retenir, mais n'y arrivant pas, j'éclatai d'un rire plus énorme encore que le sien. Ayant ri tout notre soûl, nous nous assîmes sur une chaise, l'un en face de l'autre. Nous gardâmes le silence quelques instants. Ce fut lui qui le rompit le premier.

« — C'est la plus séduisante des créatures. J'ai d'abord voulu la dessiner en Tatare mais, à peine déguisée, elle a commencé à danser la Cachucha et, comme tu l'as vu, je n'ai pu y tenir. Au lieu de prendre le crayon et le papier, j'ai attrapé la guitare. Tu sais le reste. Mais voilà ce que tu ne sais pas. Avant de danser la Cachucha, elle m'a raconté son histoire, oh, naturellement, d'une façon laconique. Je doute fort qu'elle en connaisse elle-même tous les détails. Mais, malgré tout, s'il n'y avait pas eu cette maudite toque, elle ne se serait pas arrêtée à la moitié de son récit. Seulement elle l'a aperçue, elle l'a attrapée, s'en

est coiffée, et voilà toute l'histoire oubliée! Peut-être qu'avec toi elle sera plus loquace. Pose-lui sérieusement des questions. Son histoire doit être des plus dramatiques. Son père, dit-elle, est mort l'année dernière à l'hôpital d'Oboukhov... » A ce moment-là, la porte s'ouvrit et Mikhaïlov, disparu depuis longtemps, entra avec le hardi enseigne de vaisseau. Sans préambule il nous proposa d'aller dîner chez Alexandre. Sternberg et moi, nous échangeâmes un regard et, naturellement, nous acceptâmes. Je tentai de résister en parlant de classe. Mais Mikhaïlov se mit à rire de si bon cœur que je pris mon chapeau et mis ma main sur la poignée de la porte. « Et tu veux être un vrai peintre! Mais est-ce dans les classes que se forment les véritables peintres? » demanda triomphalement l'infatigable Mikhaïlov. Nous concédâmes que la taverne était la meilleure école pour un peintre et nous nous dirigeâmes d'un commun accord chez Alexandre.

« Près du pont de la Police, nous rencontrâmes Elkan qui se promenait avec un seigneur moldave et parlait le patois du pays. Nous l'avons emmené avec nous. C'est un curieux phénomène que cet Elkan. Il n'y a pas de langue qu'il ne parle. Il n'y a pas de société qu'il ne fréquente, à commencer par nous autres pour finir par les comtes et les princes.

« Comme le magicien des contes, il est partout et nulle part. On peut le voir sur le quai des Anglais, au bureau de la navigation où il accompagne un ami partant pour l'étranger, à celui des diligences ou même à la Barrière du Milieu où il prend congé d'un Moscovite cordial, aussi bien qu'à une noce, à un baptême, à un enterrement, et tout cela dans une seule et même journée, qu'il termine invariablement en signalant sa présence dans les trois théâtres. C'est un vrai Pinetti. Certains s'en gardent comme d'un espion. Personnellement, je ne vois rien en lui qui puisse le faire ressembler à ce genre de créature. Au fond, c'est un infatigable parleur, un bon garçon, et par-dessus le marché un

mauvais feuilletoniste. On l'appelle encore en plaisantant : le juif errant. Il trouve lui-même que cela lui convient très bien. Avec moi, il ne parle pas autrement qu'en français, ce dont je lui sais gré, car c'est une très bonne pratique.

« Au lieu d'un dîner nous fîmes chez Alexandre un très bon souper et chacun rentra chez soi. Mikhaïlov et l'enseigne de vaisseau passèrent la nuit chez nous, et au matin ils regagnèrent Cronstadt. Les fêtes de Noël passèrent rapidement, donc gaiement. Carl Pavlovitch m'a ordonné de me préparer au concours pour briguer la deuxième médaille d'or. Je ne sais ce que cela va donner. J'ai peu étudié encore, mais avec l'aide de Dieu je vais essayer. Adieu, mon inoubliable bienfaiteur. Je n'ai plus rien à vous raconter. »

« Les jours gras, le Grand Carême et les fêtes de Pâques sont passés et je ne vous ai pas écrit un seul mot. Ne croyez pas, mon inestimable bienfaiteur, que je vous oublie. Que Dieu me garde d'un tel péché! Vous êtes présent dans mon âme reconnaissante comme dans toutes les choses que je fais et dans toutes mes pensées. La cause de mon silence est bien simple : l'uniformité de ma vie. Je n'ai rien à écrire. On ne peut pas dire que cette uniformité soit ennuyeuse ou monotone, au contraire, les jours et les semaines ont passé pour moi sans que je les remarque. Quel bienfait que le travail! Surtout s'il trouve des encouragements. Et Dieu merci, je n'en manque pas. Aux examens, je ne suis jamais descendu au-dessous de la place de troisième. Carl Pavlovitch est toujours content de moi. Peut-il y avoir un encouragement plus agréable et plus important pour un peintre? Je suis infiniment heureux. Au concours, on a accepté mon esquisse sans la moindre retouche. J'ai déjà commencé le morceau de concours. J'en aime le sujet qui convient à mon âme et je m'y suis donné tout entier. C'est une scène de l'*Illiade* : Andromaque pleu-

rant sur le corps d'Hector¹. Ce n'est que maintenant que j'ai compris à quel point il était important d'étudier à fond les antiques en général et surtout la vie et l'art des Grecs. Comme le français m'a aidé en cela! Je ne sais comment remercier le brave Demsky pour ce service.

« Carl Pavlovitch et moi nous avons fêté Pâques d'une façon très originale. Dans la journée déjà, il m'avait fait part de son désir d'aller à la messe de minuit à la cathédrale de Kazan pour voir son tableau éclairé par les cierges et pour y admirer la procession. Pour tromper le temps, il ordonna de servir le thé à dix heures. Je lui en versai ainsi qu'à moi-même. Il alluma un cigare, s'allongea sur le divan et commença à lire à haute voix *La Jolie Fille de Perth*, tandis que j'arpentais la pièce. C'est tout ce que je me rappelle. Puis il me sembla entendre un roulement de tonnerre. J'ouvris les yeux : il faisait clair dans la pièce, la lampe brûlait à peine sur la table. Carl Pavlovitch dormait sur le divan, le livre était par terre, j'étais allongé dans un fauteuil et le canon tonnait. Après avoir éteint la lampe, je sortis tout doucement et rentrai chez moi. Sternberg dormait encore. Je me lavai puis m'habillai et allai dans la rue. Les gens sortaient déjà de l'église Saint-André avec leurs gâteaux de Pâques bénits. C'était un vrai matin de fête. Et savez-vous ce qui m'occupait le plus à ce moment-là? J'en ai honte, mais je dois tout de même vous le dire, car ce serait un péché de vous cacher ne fût-ce qu'une pensée ou un sentiment. A ce moment-là, j'étais comme un véritable enfant. Ce qui m'occupait le plus, c'était mon nouvel imperméable : n'est-ce pas étrange? Et pourtant, si on y réfléchit, il n'y a rien d'étrange à cela. Tout en regardant les pans de mon brillant imperméable, je faisais maintes réflexions. Y avait-il longtemps que je portais une blouse de travail toute tachée et que je ne pouvais même pas rêver d'un beau vêtement? Et maintenant je mettais

1. Le texte porte, par erreur, Patrocle.

cent roubles dans un imperméable! Une vraie métamorphose d'Ovide! Ou bien encore, ayant péniblement gagné cinquante kopecks, j'allais au paradis sans même choisir le spectacle. Et pour ces cinquante kopecks, je riais de si bon cœur et je pleurais si fort que certains ne pourront rire ou pleurer autant durant toute leur vie. Y avait-il longtemps de tout cela? C'était hier, pas plus tard qu'hier et le changement était tel! Maintenant je ne vais pas au théâtre autrement qu'aux fauteuils d'orchestre, bien rarement à une autre place et je ne vois pas n'importe quoi, j'essaie d'aller aux soirées à bénéfice, ou bien encore si je vais voir quelque œuvre ancienne, ce n'est qu'après avoir mûrement choisi. Il est vrai que j'ai perdu ce rire franc et ces larmes sincères, mais je ne les regrette presque pas. En évoquant tout cela, je pense à vous, mon inoubliable bienfaiteur, je pense à ce matin divin où Dieu en personne vous a conduit jusqu'à moi dans le Jardin d'Été pour me sortir de la boue et du néant.

« J'ai fêté Pâques dans la famille des Ouvarov. Ne pensez pas aux comtes. Dieu m'en garde, je ne vole pas si haut encore! C'est une simple famille de commerçants, mais si bonne, si agréable, si harmonieuse que Dieu veuille que toutes les familles du monde soient ainsi! J'y suis reçu comme le plus proche de leurs parents. Carl Pavlovitch leur rend aussi souvent visite.

« Nous avons passé les fêtes très gaiement. Durant toute une semaine, pas une seule fois nous n'avons pris nos repas chez M^{me} Jurgens, nous étions toujours invités chez des amis : Joachim, Schmidt ou Fitztum. Nous passions les soirées soit au théâtre, soit chez les Schmidt. Notre voisine nous rend toujours visite et elle est toujours aussi espiègle. Dommage qu'elle ne puisse me servir de modèle pour mon Andromaque à cause de son trop jeune âge et, si on peut s'exprimer ainsi, de sa trop grande fragilité. Sa tante m'étonne. J'ai l'impression qu'elle ne s'occupe pas du tout de son espiègle nièce. Il arrive que cette gamine fasse la

folle chez nous deux bonnes heures durant et sa tante n'en a cure. Etrange! Sternberg a fini de me raconter son histoire. La jeune fille ne se souvient pas de sa mère. Son père était un pauvre fonctionnaire et, semble-t-il, un ivrogne. Car lorsqu'ils habitaient Kolomna, il rentrait de son travail « très rouge et très méchant », comme elle dit. S'il avait de l'argent, il l'envoyait chercher de la vodka. S'il n'en avait pas, il l'envoyait mendier. Son uniforme était toujours percé aux coudes. Sa tante, qui est actuellement sa protectrice, est la sœur de son père. De temps en temps, elle venait chez eux et demandait qu'on lui confiât Pacha : elle l'aurait élevée. Mais le père ne voulait rien entendre. Pacha ne sait pas s'ils vécurent longtemps ainsi à Kolomna. Elle sait seulement qu'un jour son père n'est pas rentré de son travail. Elle a passé la nuit toute seule dans l'appartement et n'a pas eu peur. Le lendemain non plus, il n'est pas rentré. Le troisième jour, un employé de l'hôpital d'Oboukhov est venu la chercher de la part de son père. Elle s'est mise en route. L'employé lui a raconté en chemin qu'on avait ramassé son père dans la rue, la nuit, et qu'on l'avait amené au poste de police. De là le lendemain on l'avait transféré à l'hôpital. Il avait la fièvre chaude. La nuit précédente, il avait un instant repris conscience, dit son nom et son adresse, et demandé qu'on lui amenât sa fille. Quand elle arriva, le malade ne la reconnut pas et la chassa. Elle se réfugia chez sa tante et y resta.

« Voilà toute sa triste histoire.

« Il y a quelques jours, Sternberg lui a fait cadeau du *Vicaire de Wakefield*. Elle se saisit du livre comme un enfant fait d'un jouet. Comme un enfant, elle joua avec, regarda les images et le jeta sur la table. En partant elle n'y pensa même pas. Sternberg est absolument certain qu'elle ne sait pas lire. Connaissant son triste passé, je suis du même avis. J'ai même l'idée, si vraiment elle ne sait pas lire, de lui apprendre. J'ai fait part de mon projet à Sternberg qui s'est offert à m'aider. Il était tellement cer-

tain de son ignorance que le jour même il a acheté un abécédaire avec des images. Mais notre projet n'alla pas plus loin. Voici pourquoi. Le lendemain, alors que nous voulions nous mettre au travail, Aïvazovski¹ arriva de Crimée. Il s'installa chez nous. Sternberg accueillit avec enthousiasme son ami qui, je ne sais pourquoi, dès le premier abord, me déplut. Malgré ses belles manières, il a quelque chose de peu sympathique, de « pas artiste », quelque chose de trop poli, de froid, de repoussant. Il ne nous montra pas ses dessins. Il dit qu'il les avait laissés chez sa mère à Féodossia et qu'il n'avait rien dessiné en route parce qu'il était pressé de prendre le premier bateau en partance pour l'étranger. Il resta plus d'un mois avec nous. Et, je ne sais pourquoi, notre voisine ne vint pas nous voir une seule fois pendant tout ce temps. Elle avait peur d'Aïvazovski. A cause de cela, j'étais prêt à l'accompagner n'importe quel jour à son bateau, mais, et c'est en cela que réside toute ma douleur, mon cher et inestimable Sternberg devait partir avec lui.

« Quelques jours passèrent encore et nous accompagnâmes notre cher Sternberg à Cronstadt. Nous étions une dizaine d'amis autour de lui tandis que personne n'était venu pour Aïvazovski. C'est bien étrange dans un milieu de peintres. Parmi les gens qui accompagnaient Sternberg, il y avait Mikhaïlov qui nous a vraiment été d'un grand secours! Après un déjeuner amical et très animé chez Stewart, il s'endormit d'un sommeil de plomb. Nous tentâmes en vain de le réveiller, puis nous nous rendîmes avec Sternberg au bateau, non sans avoir emporté deux bouteilles de veuve clicquot. Sur le pont de l'*Hercule*, nous remîmes notre cher ami dans les mains du commandant M. Tyrinov. Après avoir bu le champagne et fait nos adieux, nous ne revînmes que le soir au restaurant. Mikhaïlov était déjà à moitié réveillé. Nous lui dîmes que

1. Aïvazovski (1817-1900), peintre russe célèbre par ses marines.

nous avons accompagné Sternberg : il ne souffla mot. Nous lui racontâmes ce que nous avons fait sur le bateau : il écouta en silence. Mais lorsque nous lui dîmes que nous avions sablé le champagne : « Scélérats, s'écria-t-il, en entendant les mots de veuve clicquot, vous ne m'avez pas réveillé pour accompagner un ami! »

« Je m'ennuie sans mon cher Sternberg. Je m'ennuie tellement que je suis prêt à fuir mon appartement où tout me fait penser à lui. Je suis même prêt à fuir mon espiègle voisine. Je ne vous écris pas plus car je ne suis pas en train et je ne veux pas que vous vous attristiez en lisant mes lettres monotones. J'aime mieux me mettre à travailler mon sujet. Adieu! »

« L'été a très vite passé pour moi, plus vite qu'une minute pour un dandy oisif. Je l'avais à peine remarqué après l'exposition qu'il avait déjà sombré dans l'éternité. Et pourtant, au cours de l'été, Joachim et moi nous sommes allés plusieurs fois dans l'île Krestovski chez le vieux Kolmann. J'ai fait trois études sous sa direction : deux pins et un bouleau. Kolmann est le meilleur des hommes. Les Schmidt sont rentrés de la campagne. C'est même eux qui, par leurs reproches, m'ont rappelé que l'été était passé. Je n'ai pas été une seule fois chez eux. C'est trop loin, car toutes mes journées et toutes mes nuits étaient consacrées au concours. Mais alors, avec quelle sincérité ils m'ont félicité! Oui, mon inoubliable bienfaiteur, ils m'ont félicité de mon succès. Quelle grande chose pour un élève que le concours! C'est une pierre de touche. Et quel bonheur quand elle confirme que l'élève est un vrai peintre et non un faux. J'ai complètement éprouvé ce bonheur. Je ne puis vous dépeindre ce sentiment merveilleux et infiniment doux. C'est la présence durable en une seule personne de tout ce qui est beau et divin dans le monde. En revanche, que d'amertume et de tourments pendant l'attente qui précède cette joie divine! Malgré les assurances de Carl Pavlovitch, je souffrais

comme souffre le condamné à mort avant l'exécution de la sentence. Non, plus encore! Je ne savais pas si j'allais mourir ou rester vivant; et cela, je crois, est encore plus terrible. La sentence n'était pas encore prononcée. En attendant ce terrible verdict, nous allâmes, Mikhaïlov et moi, chez Delly pour faire une partie de billard. Mais mes mains tremblaient et j'étais incapable de marquer un point, tandis que lui jouait comme si de rien n'était. Pourtant, il était, lui aussi, sous le coup de la même sentence. Sa composition était à côté de la mienne. Je ne pouvais supporter une telle indifférence. Je laissai la queue de billard et je rentrai chez moi. Dans le couloir, je fus accueilli par ma voisine qui riait, heureuse : « Eh bien? me demanda-t-elle. — Rien, répondis-je. — Comment, rien? Et moi qui ai fait votre chambre comme pour un jour de fête! Et vous qui revenez si maussade! » Elle voulut aussi prendre une mine attristée, mais ne put y parvenir. Je la remerciai de son attention et la priai d'entrer. Elle entreprit de me consoler, mais d'une façon si naturellement enfantine que je ne pus y tenir et éclatai de rire. « On ne sait encore rien, les examens ne sont pas terminés, lui dis-je. — Alors, pourquoi m'avez-vous trompée, malhonnête? Si j'avais su je n'aurais pas fait la chambre. » Elle fit une moue de ses lèvres roses. « Mais je n'ai pas fait le ménage chez Mikhaïlov. Qu'il traîne dans sa chambre avec son enseigne de vaisseau comme des ours dans leur tanière, que voulez-vous que ça me fasse? » Je la remerciai de la préférence et lui demandai si elle serait contente de voir Mikhaïlov obtenir une médaille et moi non. « Je lui briserais les mains, je lui créverais les yeux et le battrais à mort. — Et si c'était moi? — Alors, j'en mourrais de joie! — A quoi dois-je cette préférence? lui demandai-je. — A ce que... à ce que... à ce que vous m'avez promis de m'apprendre à lire cet hiver... — Et je tiendrai parole. — Alors, allez à l'Académie et voyez ce qu'il en est. Moi, je vous attendrai dans le couloir, me dit-elle. — Et pourquoi

pas ici? demandai-je. — Et si l'enseigne vient, qu'est-ce que je ferai? » « C'est juste », me dis-je et je sortis sans un mot dans le couloir. Elle ferma la porte derrière moi et mit la clé dans sa poche. « Je ne veux pas qu'ils viennent en votre absence et qu'ils abîment quelque chose. » « Où a-t-elle donc pris qu'ils pourraient m'abîmer quelque chose? C'est un simple caprice de petite fille », pensai-je. « Au revoir, fis-je en descendant l'escalier. Souhaitez-moi bonne chance! — De tout mon cœur! » répondit-elle avec enthousiasme et elle disparut. Je sortis dans la rue. J'avais peur de pénétrer dans l'Académie : son portail ressemblait à la gueule béante de quelque monstre affreux. Ayant arpenté le trottoir jusqu'à en avoir chaud, je me signai et franchis en courant ce terrible portail. A l'étage, je vis mes camarades impatients passer comme des ombres attendant la barque de Caron. Je me mêlai à la foule. Les professeurs avaient déjà quitté l'hémicycle et se trouvaient dans la salle de conférences. La minute terrible approchait. Andreï Ivanovitch, l'inspecteur, sortit de la salle ronde. Je fus la première personne à le rencontrer, et, en passant près de moi, il me chuchota : « Félicitations! » De ma vie je n'ai entendu et je n'entendrai parole aussi douce et aussi harmonieuse que celle-là. Je me précipitai à toutes jambes à la maison et, dans mon enthousiasme, embrassai ma voisine. Heureusement que personne ne me vit, car cela se passa dans l'escalier. Quoiqu'il n'y ait là rien de répréhensible, je suis malgré tout heureux que personne ne m'ait vu.

« Voilà comment s'est passé ou presque cet examen qui me bouleversait l'âme. Et tout ce que je vous ai écrit n'est que le pâle reflet de la réalité vivante, l'ombre à peine perceptible d'un événement que rien ne peut exprimer : ni la plume, ni le pinceau, ni même la parole.

« L'examen ne fut pas favorable à Mikhaïlov. Que Dieu me garde d'un tel malheur, j'en serais devenu fou, tandis que lui, il est passé à la maison comme si de rien n'était. Il a mis un vêtement chaud, puis il est parti pour Cron-

stadt chez son enseigne de vaisseau. Je ne comprends pas du tout sa sympathie pour cet homme à qui je ne trouve absolument rien d'attirant; mais il en est entiché. Je dois reconnaître qu'au début il m'avait plu également; mais cela n'a pas duré longtemps. Et Demsky, mon pauvre professeur! Voilà un homme vraiment sympathique! Le malheureux souffre d'une maladie incurable : une phtisie au dernier degré. Il marche encore, mais avec bien de la peine. Il y a quelques jours, il est venu à la maison pour me féliciter d'avoir obtenu la médaille. Nous avons passé la soirée ensemble dans la plus douce et la plus amicale des conversations. Il m'a parlé de mon avenir avec une telle conviction, un tel naturel et une telle vivacité que, malgré moi, je l'ai cru. Pauvre Demsky! Il ne soupçonne même pas le mal dont il est atteint. Il se passionne vraiment en pensant à l'avenir, comme seul un jeune homme resplendissant de santé peut le faire. C'est un heureux mortel, si le rêve peut être appelé bonheur. Il dit avoir franchi le cap le plus difficile : celui de la misère. Il n'a plus besoin de passer des nuits entières à recopier des cours à un rouble pièce. Maintenant, il est complètement sorti du dénuement. Il peut se consacrer à sa science bien-aimée. Et s'il ne pense pas dépasser Lelewel¹, son idole, pour l'histoire de notre pays, du moins rêve-t-il de l'égaliser. Il croit que sa future thèse lui permettra de réaliser ses rêves les plus brillants. Pourtant le pauvre homme crache le sang et tente de me le dissimuler. Oh, mon Dieu, que ne donnerais-je pas pour que ses désirs s'accomplissent! Mais, hélas, aucun espoir n'est permis. A peine vivra-t-il jusqu'à la débâcle de la Néva.

« Tandis que Demsky épanchait son cœur, la porte s'ouvrit avec fracas, et le hardi enseigne de vaisseau entra : « Est-ce que Michel est là? demanda-t-il sans même enle-

1. Historien polonais (1785-1861), qui a pris une part importante dans l'insurrection de 1831.

ver son bonnet. — Il est parti hier, il allait chez vous, répondis-je. — Alors tant pis! nous nous sommes croisés en route! Qu'il se promène un peu, cela ne fait rien. A propos, je passe la nuit ici.» Et il entra dans la chambre de Mikhaïlov. Sans rien dire, je lui passai la bougie. Que pouvais-je faire? J'avais proposé à Demsky le lit de Mikhaïlov, espérant que personne ne nous l'enlèverait. Demsky remarqua que je me trouvais dans une situation fautive, sourit, prit son bonnet et me tendit la main. Je pris aussi mon bonnet en silence et je sortis dans la rue avec lui, abandonnant l'enseigne à son sort. Après avoir accompagné mon ami chez lui, je rentrai à contre-cœur et que vis-je? Ma voisine, qui, ne sachant pas que j'étais absent, était entrée dans ma chambre. Le hardi enseigne de vaisseau, à moitié dévêtu, l'avait saisie et voulait fermer la porte à clé. Mon arrivée l'empêcha de mettre son projet à exécution. Ma voisine, échappant à son étreinte, lui cracha au visage et se sauva. « C'est du vrai vif-argent », dit-il en s'essuyant. Cette scène m'offensa, mais je n'en laissai rien paraître. Il se faisait tard, pourtant je le laissai tout seul sans cérémonie aucune et partis à la recherche d'un meilleur compagnon pour finir cette soirée d'automne.

« Les visites que je fis à mes camarades furent malheureuses. Je ne trouvai partout que portes closes. Il était trop tard pour aller chez les Schmidt, Carl Pavlovitch était absent et je ne savais que faire. Ce maudit enseigne me faisait souffrir. Je le haïssais. Je ne sais si c'était de la jalousie ou simplement un sentiment de dégoût pour un individu qui avait insulté à la pudeur sacrée d'une femme. Nous devons traiter la femme, quelle qu'elle soit, si ce n'est avec respect, du moins avec décence, et l'enseigne faisait fi de l'un et de l'autre; ou il était tout simplement ivre, ou il avait une âme de scélérat. Et, malgré moi, c'est la seconde hypothèse que je crois vraie.

« Une lumière apparut dans l'appartement de Carl Pavlovitch. J'entrai chez lui et y passai la nuit. Il remar-

qua tout de même mon état anormal, mais fut assez aimable pour ne pas me poser de questions. Il m'ordonna de me faire un lit dans la même pièce que lui et commença à lire à haute voix le livre de Washington Irving : *Christophe Colomb*. Tout en lisant, il improvisait un tableau montrant les Espagnols ingrats qui débarquent leur grand amiral chargé de chaînes. Tableau triste et plein d'enseignements! Je lui proposai un morceau de papier et un crayon, mais il refusa et continua à lire...

« Un soir également pendant le repas, tout en me racontant son voyage dans l'Hellade antique, il me brossa sur place une magnifique « Soirée d'Athènes ». Ce tableau représentait une rue de la ville éclairée par le soleil couchant. A l'horizon, le Parthénon dont le gros-œuvre est presque terminé, mais les échafaudages ne sont pas encore enlevés. Au premier plan, une paire de buffles traîne la statue en marbre de Phidias : *La Rivière Ilissos*. De part et d'autre, Périclès, Aspasia, et tout ce qu'il y a de célèbre dans Athènes, depuis la fameuse hétéaire jusqu'à Xanthipe, viennent à la rencontre du sculpteur. Et tout cela éclairé des rayons du soleil couchant! Magnifique tableau! Qu'est donc l'*Ecole d'Athènes* en comparaison de cette œuvre frémissante de vie! Et pourtant c'est justement parce que l'*Ecole d'Athènes* existe que Carl Pavlovitch n'a pas fait son tableau. Et combien d'autres se terminent ainsi par une parole inspirée ou par une toute petite esquisse qu'il fait dans son modeste album. Ainsi, par exemple, l'hiver dernier, il a fait quelques croquis minuscules sur un même sujet. Et je ne pouvais rien comprendre. Je devinais seulement que mon grand maître avait un projet grandiose en tête. Je ne me suis d'ailleurs pas trompé dans mes suppositions.

« Cet été, j'avais remarqué que, vêtu de sa blouse de travail grise, il allait tous les jours, avant le lever du soleil, dans son atelier du Portique et n'en sortait que le soir... Seul, Lucien savait ce qui s'y passait, car il y portait de l'eau et les repas. A ce moment-là, je préparais le concours.

Je ne pouvais donc lui proposer de lui faire la lecture, tout en étant certain qu'il aurait accepté avec plaisir, car il aimait cela. Trois semaines passèrent ainsi. Je frémissais d'impatience. Jamais il n'avait fréquenté son atelier avec tant d'assiduité. Il y avait donc quelque chose d'extraordinaire. D'ailleurs, comment ce génie colossal pourrait-il produire quelque chose d'ordinaire?

« Un jour, j'avais laissé partir mon modèle un peu avant le soir et je voulus sortir dans la rue. Je rencontrai Carl Pavlovitch dans le couloir, tout hirsute. Il désirait voir ma composition. Je le fis entrer dans mon cabinet en tremblant. Il me fit quelques remarques sans importance, puis me dit : « Allons maintenant voir ma composition à moi. » Et nous allâmes au Portique.

« Je ne sais si je dois vous raconter ce que j'y ai vu. Je le dois, sans doute, mais comment raconter ce qui est inracontable?

« Ayant ouvert la porte de l'atelier, je vis une grande toile sombre tendue sur son cadre. Elle portait une inscription à la peinture noire : Com. le 17 juillet. Derrière la toile, une boîte à musique jouait « Le chœur des nobles » des *Huguenots*¹. Le cœur battant, je fis le tour de la toile. Je me retournai et le souffle me manqua. J'avais devant les yeux non pas un tableau, mais le siège vivant de Pskov², avec toutes ses horreurs et toute sa grandeur. Voilà donc ce que signifiaient ces minuscules esquisses. Voilà pourquoi l'été dernier il avait fait une promenade à Pskov. Je connaissais son projet, mais je n'imaginai pas qu'il pût se réaliser si vite. Si vite et si merveilleusement. En attendant, je vais vous faire un petit dessin de cette nouvelle merveille et vous la décrirai d'une façon succincte, naturellement.

« Sur la droite, au troisième plan, on voit l'explosion d'une tour; un peu plus près, une brèche dans la muraille

1. De Meyerbeer (1836).

2. Toile inachevée de Brüllow.

et dans cette brèche une mêlée au corps à corps. Et une mêlée telle qu'on a peur de regarder. Il semble que l'on entende des cris et le bruit des épées choquant les armures des Livoniens, des Polonais, des Lituaniens et de Dieu sait qui encore. Sur la gauche, au deuxième plan, se déroule une procession avec bannières et icônes de la Vierge, conduite dans le calme et la dignité par l'évêque lui-même portant le glaive de saint Michel, prince de Pskov. Quel étonnant contraste! Au premier plan, au milieu, un moine tout pâle, croix en main, à cheval sur une monture noire. A la droite du moine, le cheval de Chouïski en train de crever, tandis que Chouïski lui-même court vers la brèche, bras en l'air. A gauche du moine, une pieuse vieille femme bénit un jouvenceau, ou plutôt un enfant, avant le combat contre l'ennemi. Encore plus à gauche, une jeune femme donne à boire à même le seau aux guerriers exténués. Tout à fait dans le coin, on voit un guerrier mourant, à demi nu, que soutient une jeune femme, sans doute sa future veuve. Quels merveilleux épisodes et quelle diversité! Je ne vous en ai pas décrit la moitié. Ma lettre serait sans fin et malgré tout incomplète, même si je voulais énumérer tous les détails de cette perfection de l'art.

« Contentez-vous pour cette fois de cette prosaïque description d'une œuvre éminemment poétique. Je vous en enverrai un jour le croquis et vous verrez mieux à quel point elle est divine.

« De quoi puis-je vous parler encore, mon inoubliable bienfaiteur? Je vous écris si peu et si rarement que j'en ai honte. Vos reproches sur ma paresse à écrire ne sont pas tout à fait justes. Je ne suis pas paresseux, mais inhabile à parler agréablement de ma vie quotidienne. D'autres savent mieux le faire que moi. J'ai lu récemment, pour les lettres surtout, *Clarisse*¹ dans une traduction de

1. *Clarisse Harlowe* (1748), de Richardson. Roman traduit en français par Jules Janin, critique du *Journal des Débats*.

Jules Janin. En fait, je n'ai aimé que la préface du traducteur. Quant aux lettres, elles sont si mièvres et si longues qu'elles vous en tombent des mains. Comment peut-on avoir assez de patience pour en écrire de si longues ! Les lettres de l'étranger m'ont plu encore moins : elles sont d'une grande prétention et de peu d'intérêt. C'est du pédantisme et rien d'autre. Je dois vous avouer que je voudrais apprendre à bien écrire, mais je ne sais pas comment m'y prendre. Apprenez-le-moi. Vos lettres sont si belles que je les apprends par cœur. Et en attendant d'avoir percé votre secret, je vous écrirai ce que me dictera mon cœur. Et puisse ma sincérité remplacer l'art pour l'instant !

« Après avoir passé la nuit chez Carl Pavlovitch, je rentrai chez moi, sans grande envie d'ailleurs, peu après neuf heures du matin. Mikhaïlov était déjà de retour et versait du vin dans le verre de l'enseigne de vaisseau qui était à peine éveillé, tandis que mon insouciant voisine, comme si de rien n'était, regardait de ma chambre en riant à gorge déployée. Pas le moindre amour-propre, pas la moindre modestie. Est-ce de la naïveté simple et naturelle ou bien le résultat de cette éducation de la rue ? Cette question reste sans réponse pour moi. Elle reste sans réponse parce que je lui suis inconsciemment attaché comme à la plus charmante des enfants. Le soir elle répète les syllabes tandis que je dessine quelque chose, souvent sa tête qui est charmante. Savez-vous ce qui est remarquable ? Depuis qu'elle a commencé à étudier elle ne rit plus aux éclats. Et c'est moi qui ai envie de rire quand je regarde son minois d'enfant si sérieux. Ayant du temps cet hiver, je pense faire une étude d'elle, éclairée à la chandelle et dans la pose qu'elle prend quand elle est assise, plongée dans son alphabet, sa touche à la main. Ce sera un tableau charmant, à la Greuze. Je ne sais si je saurai y mettre la couleur, mais au fusain elle rend bien.

« Il y a quelques jours, j'ai fait la connaissance de sa tante, d'une façon assez originale d'ailleurs. Je rentrais de

classe comme d'habitude vers onze heures du matin, quand je rencontraï dans le couloir Pacha qui m'invita de la part de sa tante à prendre le café. Cela m'a étonné. J'ai refusé. Comment aller chez quelqu'un que l'on ne connaît pas et prendre tout de suite quelque chose? Mais elle ne m'a pas laissé dire un mot et elle m'a tiré chez elle par la manche comme un petit veau récalcitrant. Comme un veau, j'ai résisté et j'avais presque réussi à me libérer quand la tante, arrivant à la rescousse et me prenant par l'autre bras, m'a entraîné chez elle, a refermé la porte à clé et m'a prié de faire comme chez moi. « Je vous en prie, pas de cérémonies! m'a-t-elle dit en reprenant son souffle, ne nous en veuillez pas de notre simplicité. Pacha, qu'est-ce que tu as à bayer aux corneilles? Va vite chercher le café! — Tout de suite, ma tante », répondit celle-ci de l'autre pièce. Et, une minute plus tard, elle apportait une cafetière et des tasses sur un plateau. Une vraie Hébé! Quant à sa tante, elle avait un certain air de Zeus. « Il y a longtemps que nous voulions faire votre connaissance, commença mon hospitalière hôtesse, mais, je ne sais pourquoi, l'occasion ne s'est pas présentée. Aujourd'hui, grâce à Dieu, j'ai pu le faire. Excusez-moi de notre simplicité. Voulez-vous une petite tasse de café? Il y a longtemps que l'on ne voit plus notre crémère, et dans la boutique, la fleurette ne vaut rien, mais que faire? Depuis longtemps Pacha insiste pour que je fasse votre connaissance. Mais vous êtes peu liant, vous êtes un véritable ermite et vous ne sortez pas une fois de trop dans le couloir. Prenez encore une petite tasse! Vous avez fait un véritable miracle avec notre Pacha. C'est bien simple : nous ne la reconnaissons plus. Du matin au soir elle a un livre à la main. On ne l'entend plus. Ça fait plaisir à voir. Et hier, imaginez notre étonnement, elle a sorti un livre avec des images, celui que votre ami lui a donné. Elle l'a ouvert et elle s'est mise à lire à haute voix. Peut-être pas absolument couramment, mais enfin on pouvait tout comprendre. Comment

donc s'appelle ce livre? — *Le Vicaire de Wakefield*, répondit Pacha en sortant de derrière un paravent. — Oui, oui, c'est vrai, le Vicaire, comme il a eu du mal, le pauvre! Il a fait de la prison... il a recherché sa fille, une dévergondée, etc. Elle a lu tout le livre d'un bout à l'autre. Nous en avons oublié le sommeil. Qui t'a appris à lire? lui ai-je demandé. Elle m'a répondu que c'était vous. Vraiment vous nous avez rendu un fier service! Mon mari, Cyrille Afanassiévitch, quand il rentre du travail, reste là, devant ses papiers. Et quand le soir tombe, nous nous taisons et la soirée semble un siècle. Et maintenant je ne me suis même pas aperçue comment elle a passé. Vous ne prendriez pas encore une petite tasse de café? »

« Je refusai et voulus partir, mais il ne pouvait en être question. Mon hôtesse, sans cérémonie aucune, me prit par la main et me fit asseoir tout en disant : « Nous ne savons pas comment c'est chez vous, mais chez nous on n'agit pas ainsi : on ne fait pas qu'entrer et sortir. Non, on vous en prie, bavardez un peu avec nous et mangez avec nous, à la fortune du pot. » Je refusai et la conversation et la table, alléguant des maux de ventre et des points de côté que je n'ai heureusement jamais eus! En fait, je devais aller en classe : il allait être une heure. On me laissa partir sur parole jusqu'à sept heures du soir. J'arrivai à l'heure convenue chez mon hospitalière voisine. Le samovar était déjà sur la table et elle m'accueillit un verre de thé à la main. Après le premier verre, elle me présenta à son maître, comme elle dit, un petit vieux tout chauve et à lunettes, qui était dans l'autre pièce, derrière une table chargée d'une pile de papiers. Il se leva, rajusta ses lunettes, me tendit la main et dit : « Je vous en prie, asseyez-vous. » J'obéis. Il enleva ses lunettes, les essuya avec son mouchoir, les remit sur son nez, se rassit en silence et se replongea dans ses papiers. Quelques minutes passèrent ainsi. Je ne savais que faire, et ma situation commençait à devenir ridicule. Heureusement la maîtresse de

maison me tira de là : « Ne le dérangez pas, dit-elle en passant la tête dans notre pièce. Venez chez nous, c'est plus gai. » Sans dire un mot, je laissai ce maître de maison travailleur à ses occupations et je passai dans l'autre pièce où s'affairait mon hôtesse. Pacha, la tranquille, regardait les images du *Vicaire de Wakefield*. « Eh bien, vous avez vu notre maître ! il est toujours comme ça. Il a tellement pris l'habitude de ses papiers qu'il ne peut plus s'en passer. » Je fis un compliment quelconque sur l'assiduité au travail et demandai à Pacha de lire quelques pages du livre, ce qu'elle fit lentement mais correctement et clairement. Elle lut toute une page ; pour récompense, elle eut droit à un verre de thé avec du sucre dedans et à un panégyrique que l'on ne saurait faire tenir en trois pages. Quant à moi, le mentor, en plus de remerciements sans fin, on me proposa du rhum dans mon thé, mais comme le rhum était encore chez Vogt et que Pacha devait courir le chercher, je déclinai et le rhum et le thé au grand dam de mon hospitalière hôtesse.

« Vers les onze heures, nous soupâmes et je rentrai chez moi en promettant de venir les voir tous les jours.

« Je ne puis définir exactement quelle sorte d'impression cette nouvelle fréquentation a produite sur moi. La première impression a, dit-on, beaucoup d'importance. Je suis content d'avoir fait la connaissance de la famille de Pacha pour une seule raison : mes relations avec elle ne me paraissent plus répréhensibles et notre amitié s'en trouve renforcée.

« Je me suis mis à aller chez eux tous les jours et, une semaine plus tard, j'étais reçu comme un vieil ami, ou, pour mieux dire, comme un membre de la famille. Ils m'ont proposé de prendre mes repas chez eux pour le même prix que chez M^{me} Jurgens. J'ai donc fait des infidélités à notre bonne M^{me} Jurgens et je ne m'en repens pas. J'en ai assez de mon insouciante compagnie de célibataires et j'ai accepté avec joie la proposition de ma voi-

sine. Je suis si bien, si tranquille dans cette ambiance familiale, tout cela est tellement conforme à mon caractère, tellement en harmonie avec ma paisible nature! Maintenant j'appelle Pacha ma sœur et je dis ma tante à sa tante. Quant à l'oncle, je ne l'appelle d'aucune façon car je ne le vois qu'à table. A ce qu'il semble, il va à son travail même le dimanche. Je suis tellement bien chez eux que je ne vais plus nulle part, sauf chez Carl Pavlovitch. Je ne sais plus quand j'ai été chez Joachim, pas plus que chez les Schmidt ou chez Fitztum. Je sais que je n'agis pas bien. Mais que voulez-vous, je ne sais pas mentir à de bonnes gens. C'est un défaut de mon éducation purement laïque, et rien de plus. Dimanche prochain je vais leur faire une visite à tous et je passerai la soirée chez les Schmidt. Car autrement je risque de perdre tous mes amis. Mais tout cela n'est rien, tout finira bien par s'arranger. Le malheur est ailleurs. Je n'arrive pas à m'entendre avec Mikhaïlov — ou plutôt pas avec lui, mais avec son cher enseigne. Celui-ci passe presque toutes ses nuits chez nous. Ce ne serait encore rien, mais il amène des gens de toutes sortes, s'enivre avec eux, joue aux cartes des nuits entières. J'aurais voulu ne pas changer d'appartement, mais je crois qu'il faudra m'y résoudre si ces orgies ne cessent pas. Si le printemps pouvait venir, ce diable d'enseigne partirait au moins en croisière!

« J'ai commencé, à l'huile, l'étude de Pacha éclairée par une chandelle. La tête est charmante. Il est malheureux que ce maudit enseigne m'empêche de travailler. J'aurais aimé la finir pour les fêtes et commencer autre chose, mais ce ne sera guère possible. Pour travailler, j'ai même essayé d'aller chez les voisins, mais c'est un peu gênant. J'aime tellement cet éclairage à la chandelle que lorsque j'aurai terminé cette tête, j'ai envie de faire Pacha en « vestale ». Dommage qu'on ne puisse trouver des roses blanches pour la couronne! C'est indispensable, mais j'ai encore le temps.

« Pacha commence à bien lire et à aimer la lecture à

présent. Cela m'est vraiment agréable, mais je suis très ennuyé pour le choix des livres. On dit que ce n'est pas bien de donner des romans à lire aux jeunes filles, mais je ne vois pas pourquoi. Un bon roman aiguise l'imagination et ennoblit le cœur, tandis qu'il y a des livres secs et à prétentions intellectuelles qui non seulement n'apprennent rien, mais peuvent même faire naître de l'aversion pour la lecture. Pour commencer, je lui ai prêté *Robinson Crusoé*; puis je lui proposerai le *Voyage d'Arago*¹ ou celui de Dumont d'Urville; ensuite encore un roman, et enfin Plutarque. Dommage qu'il n'y ait pas de traduction de Vasari : je lui aurais fait connaître toutes les célébrités de notre art. Mon plan est-il bon? Si vous avez des objections, faites-les-moi dans votre prochaine lettre; je vous en remercierai de tout mon cœur. Elle m'occupe maintenant comme quelqu'un de très proche et de très cher. Je suis devant Pacha sachant lire comme un peintre devant son tableau inachevé. Je pense que je commettrais un grand péché si je lui laissais le choix de ses lectures, car elle est incapable de choisir. Il aurait alors mieux valu ne pas lui apprendre à lire.

« Je vous ennuie sans doute avec mes voisines. Mais, suivant le vieux dicton : La langue va où la dent fait mal.

« Et s'il faut dire la vérité, je n'ai plus rien à raconter maintenant. Je ne vais nulle part et je ne fais rien. Je ne sais quel sort me réserve l'été prochain que j'attends non sans trembler, mais peut-il en être autrement? L'été prochain doit me fournir le tremplin de la carrière que j'ai ou, plutôt, que vous avez choisie. Carl Pavlovitch me dit qu'on va annoncer le programme du concours pour la première médaille d'or après les fêtes. Je manque de m'évanouir rien qu'en y pensant, à ce fatal programme. Et si je réussis? J'en deviendrai fou. Est-ce que vraiment vous ne

1. Jacques Arago, frère du physicien, a écrit un *Voyage autour du monde* qui a connu un grand succès.

viendrez pas voir l'exposition triennale? Est-ce que vous ne viendrez pas jeter un coup d'œil sur l'œuvre primée et sur son modeste auteur, qui est votre création propre? Je suis sûr que vous viendrez. Parlez-moi de votre arrivée dans votre prochaine lettre. Ce sera un bon prétexte pour refuser l'appartement à Mikhaïlov. Lui aussi, je crois, en a assez de son enseigne. Heureusement que j'ai un abri chez les voisines, car j'aurais été obligé de fuir mon logement. Écrivez-moi de grâce que vous arrivez. Je pourrais alors en finir avec tout cela.

« Adieu, mon inoubliable bienfaiteur. Dans ma prochaine lettre je vous tiendrai au courant des progrès de mon élève et je vous donnerai les résultats du prochain concours. Adieu.

« P.-S. — Le bon Demsky ne peut même plus sortir de sa chambre. Il ne passera pas le printemps. »

Dès que j'eus reçu cette lettre, je lui écrivis que je viendrais non seulement pour l'exposition, mais peut-être même pour la semaine de Pâques et que j'irais directement chez lui, comme Sternberg. Je fis cela surtout pour qu'il puisse se débarrasser de ce crampon d'enseigne de vaisseau. A vrai dire, je craignais pour son jeune caractère qui n'était pas encore formé. J'avais peur qu'il ne devînt le sosie de ce mauvais sujet d'enseigne. Alors, adieu art, génie, gloire! Adieu à tout ce qui fait le charme de la vie! Tout sombrerait dans ce gouffre sans fond qu'est la bouteille. Les exemples sont malheureusement loin d'être rares, surtout dans notre Russie. Et quelle en est la raison? Est-il possible qu'une compagnie d'ivrognes puisse étouffer tout germe de bonté chez un jeune homme? Ou bien y a-t-il encore quelque chose d'autre qui échappe à notre entendement? La sagesse populaire pourtant en a tiré une conclusion : Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. Gogol, lui, a noté non sans raison que lorsque le Russe était

habile dans un métier, il était obligatoirement ivrogne. Quelle est donc la raison de tout cela? Rien d'autre, je suppose, qu'un défaut de culture générale. Ainsi, par exemple, un scribe de la campagne ou d'ailleurs fait, au milieu des honnêtes paysans illettrés, figure de Socrate à Athènes. Et pourtant c'est l'animal le plus immoral et le plus ivrogne qui soit, précisément parce qu'il connaît son affaire, parce qu'il est le seul qui sache le rudiment parmi une centaine de paysans frustes aux dépens desquels il vit en s'enivrant et en se livrant à la débauche. Et eux, ils s'étonnent seulement de sa paresse et ne s'expliquent pas pourquoi un homme aussi intelligent est un aussi grand ivrogne. Les simples ne se doutent même pas qu'il est seul parmi eux à connaître les secrets de l'écriture ou de quelque autre métier, qu'il n'a pas de rivaux et que ses clients lui seront toujours fidèles, ne pouvant s'adresser à personne d'autre. Alors il travaille tant bien que mal et boit ses gains faciles. C'est, je crois, la seule et unique raison pour laquelle on est ivrogne invétéré chez nous si on est passé maître dans son affaire. D'autre part, on a remarqué dans les nations civilisées que les gens moralement doués, et issus des couches inférieures de la population, étaient toujours et partout des admirateurs et souvent même des adorateurs convaincus de l'aimable et joyeux Bacchus. C'est sans doute la particularité ordinaire des personnes extraordinaires. Je connaissais bien le grand mathématicien Ostrogradski¹ (en général, les mathématiciens sont gens peu sujets aux entraînements) et j'eus plusieurs fois l'occasion de déjeuner avec lui. Aux repas, il ne prenait que de l'eau et jamais rien d'autre. Un jour, je lui demandai : « Dites-moi, ne prenez-vous jamais de vin? — Il y a longtemps de cela, à Kharkov, j'ai bu deux caves entières et ensuite je me suis arrêté. »

Il y en a peu qui finissent ainsi pourtant. Ayant bu deux

1. 1801-1861.

caves, ils commencent la troisième. Très souvent, ils entament la quatrième et, à ce chiffre fatal, ils terminent leur ignoble carrière et souvent même leur triste vie.

Mon peintre appartenait à cette catégorie de gens passionnés, imaginatifs, ardents, et c'est justement cela le grand ennemi d'une vie indépendante et sérieuse. Loin d'être partisan d'une vie régulière, sobre et monotone, et d'une activité quotidienne de bête de somme, je ne suis pourtant pas l'ennemi juré de l'ordre. En général, la voie du juste-milieu est la meilleure dans la vie, mais dans l'art, dans la science, et dans les activités intellectuelles, le moyen terme ne mène à rien d'autre qu'à une tombe anonyme.

J'aurais aimé voir dans mon peintre le plus grand et le plus extraordinaire des artistes, et dans la vie courante l'homme le plus ordinaire. Mais ces deux grandes natures cohabitent rarement sous le même toit.

De tout cœur, j'aurais désiré prévoir et conjurer tout ce qui était nuisible à la jeune imagination de mon élève, mais je ne savais comment faire. Je craignais vraiment l'enseigne, mais je n'avais rien de bon à attendre de la voisine, c'était clair comme le jour. Maintenant encore cela aurait pu se terminer par une séparation et des larmes comme tout premier amour ardent, mais avec cette tante qui lui a tellement plu dès le premier jour, cela finira par le flambeau de l'hyménée et, Dieu veuille que je me trompe, par la débauche et la misère.

Il ne me dit pas directement qu'il est amoureux fou de son élève; d'ailleurs, quel jeune homme avouerait ainsi son cher secret? Sur un mot de sa bien-aimée, il se jetterait dans le feu avant même de lui avoir exprimé son tendre sentiment par des mots. C'est le lot des jeunes gens qui aiment vraiment. Mais y en a-t-il qui aiment autrement?

Pour le détourner un peu de ses voisines, dont je ne dis rien intentionnellement, je lui conseillai d'aller aussi souvent que possible chez les Schmidt, chez Fitztum et chez Joachim, car ils étaient absolument indispensables à son

éducation spirituelle. Je lui dis de voir souvent aussi ce bon vieux Kolmann à cause des conseils qu'il pouvait lui donner en matière de paysage et de se rendre chaque jour, comme s'il allait au temple, chez Carl Pavlovitch pour admirer le flambeau de l'art le plus divin. Pendant ces visites, il devait me copier à l'aquarelle *La Fontaine de Bakhtchisarai*. Pour finir, je lui peignis toute l'importance de son programme, auquel il devait consacrer tout son être, toutes ses nuits et tous ses jours jusqu'à l'examen, c'est-à-dire jusqu'au mois d'octobre. Délai et programme me semblaient suffisants pour calmer, fût-ce un peu, ce premier amour. Je lui dis aussi que si je ne pouvais séjourner dans la capitale tout l'été, j'y reviendrais spécialement pour son concours en automne.

Comme je m'y attendais, ma lettre eut un effet bienfaisant, mais à moitié seulement : il réussit le concours, quant à la voisine, hélas!... Mais pourquoi soulever trop tôt le voile d'un mystérieux destin? Lisons encore une de ses lettres, la dernière.

« Je ne sais si c'est bon gré ou mal gré, mais vous m'avez cruellement trompé, mon inoubliable bienfaiteur. Je vous ai attendu comme l'hôte le plus cher à mon cœur. Et vous... que Dieu soit votre juge... pourquoi avez-vous promis? Que de tracas avec mes compagnons de logement! J'ai eu toutes les peines du monde à les faire partir. Mikhaïlov, il est vrai, a tout de suite accepté. Mais ce remuant enseigne est tout de même resté jusqu'au printemps, jusqu'à la Semaine sainte. Nous nous sommes presque brouillés en nous séparant. Il voulait à toute force rester durant la Semaine sainte et je m'y opposais formellement, car je vous attendais. « L'important personnage que votre parent! Il peut aussi bien aller à l'hôtel! » dit-il en tournant sa ridicule moustache. Cela me mit hors de moi et j'étais prêt à lui dire mille sottises. Heureusement, Mikhaïlov m'a arrêté. Je ne sais ce qui lui plaît dans votre

appartement, sans doute sa gratuité. En hiver, Mikhaïlov passait plusieurs nuits sans rentrer; parfois dans la journée, il venait faire un petit tour ici et s'en allait tout de suite. Mais lui, il ne sortait que pour les repas, pour s'enivrer. Il revenait se vautrer sur le divan, dormant ou fumant la pipe. Ces derniers temps, il avait même apporté sa valise et son linge. Quand je lui eus complètement refusé le logis, il vint plusieurs fois y passer la nuit tout de même. Aucune pudeur, cet homme! Autre chose étrange : avant son départ pour Nicolaïev, il a été muté dans la flotte de la mer Noire et je le rencontrais chaque jour en rentrant de classe, soit dans le couloir, soit dans l'escalier, soit près de la porte d'entrée. Je ne sais chez qui il pouvait aller le soir. Mais ne parlons plus de lui : grâce à Dieu, j'en suis débarrassé.

« Si vous saviez les progrès que mon élève a faits durant l'hiver. C'est un vrai miracle. Ah, si on avait commencé son instruction en temps voulu, elle aurait pu être un savant! Et comme elle est devenue douce et modeste! C'est un plaisir. Son espièglerie et sa naïveté enfantine ont totalement disparu. A vrai dire, je regrette que les études, si ce ne sont que les études, soient responsables de la disparition de cette adorable vivacité enfantine. Je suis heureux d'en avoir conservé ne serait-ce que l'ombre, dans mon tableau. J'ai fait quelque chose de charmant. Non sans mal, j'ai réussi l'éclairage à la chandelle. Prévost m'offre cent roubles comptant. Je les accepte volontiers, mais après l'exposition. A tout prix, je veux montrer au public ma chère élève. Je serais vraiment heureux si vous ne me trompiez pas une seconde fois, si vous veniez à l'exposition qui, cette année, sera très intéressante. De nombreux peintres de chez nous et de l'étranger y enverront leurs œuvres. Il y aura Horace Vernet, Gudin¹ et Steiben. Au nom d'Apollon et de ses neuf merveilleuses sœurs, venez!

1. Théodore Gudin (1802-1880), peintre de marines sous Louis-Philippe. Nicolas I^{er} le fit venir en Russie, où il a travaillé. On peut voir une soixantaine de ses toiles au château de Versailles.

« Jusqu'à présent, mon programme avance avec peine. Je ne sais ce qu'il en sera ensuite. Carl Pavlovitch est content de la composition, je ne puis vous en dire plus. Dès la semaine prochaine, je m'y mets à fond. J'avais l'impression de le fuir. Je ne sais ce que cela veut dire. Mon élève même commence à me gronder à ce sujet. Ah, si je pouvais vous raconter comment cette simple et bonne famille me plaît! Je suis comme leur fils. Au sujet de la tante, il n'y a rien à dire. Elle est toujours aussi bonne et gaie. L'oncle, taciturne et silencieux, abandonne aussi quelquefois ses papiers pour se mettre devant un samovar ronflant avec nous. Il risque même quelques petites plaisanteries inoffensives. Quand j'ai quelques kopecks en trop dans la poche, je me permets parfois de prendre une loge de troisième balcon au Théâtre Alexandrinski pour eux. Alors la joie générale est sans bornes, surtout si le spectacle est un vaudeville. Mon élève et modèle chante ensuite des couplets pendant plusieurs jours, même en dormant, je crois. J'aime ou plutôt j'adore tout ce qui est beau, et dans l'homme même (à commencer par son merveilleux aspect) et, plus encore, dans les œuvres sublimes et élégantes que créent son esprit et ses mains. Je suis en admiration devant les gens qui ont une éducation mondaine. Chez eux, tout, depuis les expressions jusqu'aux mouvements est harmonie, finesse. Il semble que leur pouls batte à l'unisson. L'imbécile et l'intelligent, le flegmatique et le sanguin sont rares parmi eux, si toutefois ils existent. C'est ce qui me plaît infiniment; pas pour longtemps, il est vrai. N'étant pas né et n'ayant pas vécu parmi eux, je ne puis sans doute les égaler par mon éducation de deux sous. Voilà pourquoi malgré tout le charme de leur vie, celle des simples gens comme mes voisins me plaît mieux. Avec eux, je suis absolument tranquille, tandis que là-bas je crains toujours quelque chose. Ces derniers temps, je me sens mal, même chez les Schmidt, je ne sais vraiment pas pourquoi. Je vais chez eux tous les dimanches, mais ne m'y

attarde pas comme avant. Peut-être parce que mon cher et inoubliable Sternberg n'est plus là. Au fait, j'ai reçu une lettre de lui, datée de Rome. En voilà un original! Au lieu de me donner ses impressions sur la Ville éternelle, il me recommande... de lire Dupaty¹ et Piranèse. Vraiment c'est un original. Il dit qu'il a vu une grande assemblée de peintres chez Lepri, et, parmi eux, Ivanov, l'auteur du futur tableau *Jean-Baptiste prêchant dans le désert*. Les peintres russes se moquent un peu de lui, disent qu'il est complètement enlisé dans les marais Pontins et qu'il n'a pourtant pas trouvé cette souche pittoresque à racines apparentes dont il a besoin pour le troisième plan de son tableau. Les Allemands, eux, sont enthousiasmés. Sternberg a aussi rencontré, au café Greco, Gogol qui était outrageusement endimanché et racontait des anecdotes petites-russiennes des plus salées. Mais ce qu'il a vu de plus important dans la Ville éternelle, près de la coupole de Saint-Pierre et de l'immortel Colisée, c'est... la Cachucha : gracieuse, ardente comme elle est dans le peuple et non sombre et guindée comme nous la voyons sur scène. « Imagine-toi, m'écrivit-il, la Taglioni est la copie de la copie de l'original que j'ai vu gratuitement dans les rues de Rome. » Je vous enverrai sa lettre. Vous y lirez des passages intéressants qui vous concernent. Ce pauvre homme pense toujours à la Tarnovskaïa. Vous qui la voyez souvent, dites-moi si elle est heureuse avec son Esculape? Si oui, ne parlez pas de lui. N'altérez pas sa douce quiétude familiale par de vains souvenirs. Sinon, dites que notre ami Sternberg, la créature la plus noble du monde, l'aime toujours aussi sincèrement et tendrement qu'avant. Cela pourrait atténuer sa tristesse. L'homme peut souffrir, subir des épreuves, mais une parole avenante, cordiale, une parole de compassion d'un fidèle et lointain ami fait oublier la

1. Président du Parlement de Bordeaux, auteur des *Lettres sur l'Italie* (1785).

douleur, peut-être pas pour longtemps, mais tout de même, l'homme est parfaitement heureux alors. Et une minute de bonheur complet compense, dit-on, de longues années de dures épreuves.

« Vous sourirez en lisant cela, mon incomparable ami. Vous penserez peut-être que je traverse, moi aussi, une épreuve pour en parler aussi bien. Mais je n'ai aucun chagrin, je vous le jure; c'est seulement un accès de tristesse. Autrement je suis parfaitement heureux. D'ailleurs peut-il en être autrement avec des amis comme vous et mon inoubliable et charmant Willy? Peu de gens ont un sort aussi doux que celui qui m'est échu. Sans vous, la déesse aveugle serait passée devant moi. Vous l'avez arrêtée devant un pauvre gosse abandonné. Oh! mon Dieu, je suis si heureux, si heureux que je pense étouffer et mourir de ce bonheur! J'ai absolument besoin d'un chagrin, fût-il minime, car, voyez-vous, j'obtiens tout ce que je désire et souhaite. Tout le monde m'aime et me cajole, à commencer par notre grand maître, et son affection suffit à mon bonheur. Il vient souvent chez moi, parfois il y dîne. Pouvais-je imaginer que j'aurais une telle chance quand je le vis pour la première fois chez vous? Bien des dignitaires et des gens de cour n'ont pas cet insigne honneur qui m'est fait à moi, pauvre et inconnu. Y a-t-il au monde une personne qui ne m'envierait en ce moment?

« Il passa me voir la semaine dernière en classe, jeta un coup d'œil rapide sur mon étude, fit quelques remarques et me demanda de sortir avec lui dans le couloir. Je pensai qu'il s'agissait d'un secret. Savez-vous ce qui est arrivé? Il m'a demandé d'aller dîner avec lui chez les Ouvarov, dans leur maison de campagne. Je ne voulais pas laisser mon cours et voulus donner des raisons. Mais il déclara que c'était là excuses d'écolier et zèle déplacé; un cours manqué ne changeant rien à l'affaire. « Surtout, ajouta-t-il, je vous ferai en route un cours tel que vous n'en aurez jamais entendu de pareil de votre professeur

d'esthétique. » Que pouvais-je répliquer? Je rangeai palette et pinceaux, me changeai et nous partîmes. Mais en route, il ne parla pas d'esthétique. Au dîner, il n'eut qu'une conversation générale et très gaie. Ce n'est qu'après le repas que le cours commença. Voici comment :

« Dans le salon, le vieil Ouvarov commença à parler, en buvant sa tasse de café, de la fuite du temps et du peu de prix que nous attachons aux heures précieuses qui s'envolent. « Surtout les jeunes, ajouta-t-il en regardant ses fils. — Eh bien, en voici un exemple vivant, reprit Carl Pavlovitch en me montrant. Il a abandonné son cours aujourd'hui pour venir faire le paresseux à la campagne. »

« Ce fut comme si on m'avait ébouillanté. Et il me fit un tel cours sur la fuite dévorante du temps qu'à ce moment-là seulement je compris le sens symbolique du Saturne dévorant ses enfants. Ce cours fut fait avec un tel amour paternel que j'éclatai en sanglots en présence de tous les invités, comme un enfant pris en faute.

« Que me manque-t-il après cela? Vous. Votre seule présence me manque. Oh, verrai-je enfin cette minute pleine d'allégresse et de grandeur où je vous serrerais dans mes bras, mon cher, mon sincère ami? Savez-vous que si vous ne m'aviez pas écrit que vous viendriez durant la semaine de Pâques, je serais allé vous voir moi-même l'hiver dernier? Sans doute, les saints du paradis enviant mon bonheur terrestre n'ont-ils pas permis cette heureuse rencontre. Mais, malgré la plénitude de mon bonheur, je suis quelquefois sujet à des accès de tristesse tels que je ne sais que faire pour y échapper. Durant ces minutes, terriblement longues, seule ma ravissante élève a une influence bienfaisante. Comme je voudrais, à ces moments, lui ouvrir mon âme souffrante et fondre en larmes devant elle. Mais cela pourrait froisser sa pudeur virginale et je préférerais me briser le front contre le mur plutôt que de me per-

mettre d'offenser une femme, quelle qu'elle soit, surtout cette belle et pure adolescente.

« Je vous ai écrit, je crois, en automne, que j'avais l'intention de la faire en vestale : ce tableau sera le pendant de celui où je l'ai représentée en élève appliquée. Mais en hiver, il était difficile de trouver un lis ou une rose blanche, et surtout cet insupportable enseigne me gênait. Maintenant que tous ces obstacles sont écartés, je pense exécuter mon cher projet à temps perdu, d'autant plus que le programme n'est pas très chargé. Il comprend trois figures : Joseph expliquant le songe à ses deux compagnons de captivité, l'échanson et le pannetier. Ce sujet est vieux et rebattu, c'est pourquoi il faut le travailler, c'est-à-dire le composer très sérieusement. Il y a peu de travail mécanique et j'ai plus de trois mois devant moi. Vous me parlez dans votre lettre de l'importance du concours qui sera peut-être le dernier pour moi. Vous me dites d'étudier le sujet à fond ou plutôt de m'en imprégner. Tout cela est fort bien et j'en suis parfaitement convaincu, mais, mon unique ami, je crains de vous le dire, la « vestale » m'occupe beaucoup plus que le programme qui ne forme que le second plan de la vestale. Tous mes efforts pour le remettre au premier plan sont vains. Il échappe et je ne sais pourquoi. Je pense terminer ma vestale que j'ai commencée depuis longtemps, et quand je l'aurai finie, j'aurai les mains libres pour travailler tranquillement à mon programme.

« Le concours ! J'ai des appréhensions à ce sujet. D'où vient ce fatal pressentiment ? Il vaudrait peut-être mieux me présenter seulement l'année prochaine ? Mais perdre un an ! Comment serai-je dédommagé de cette perte ? Par un succès certain ? Et qui se portera garant de ce succès ? Je suis malade, n'est-ce pas ? En vérité, il semble que je sois devenu un peu fou. Je commence à ressembler au « Métaphysicien » de la fable de Chemnitz. Pour l'amour de Dieu, venez ! Rétablissez mon âme défaillante !

« Quel égoïste éhonté je suis ! De quel droit est-ce que j'exige votre visite ? Au nom de quelle idée raisonnable devriez-vous laisser vos occupations, vos obligations et faire plus de mille verstes ¹ pour le seul plaisir de voir un être à moitié idiot ?

« Arrière, pusillanimité indigne ! C'est de l'enfantillage et rien de plus. Grâce à Dieu, je suis admis à briguer la première médaille d'or. Je suis un homme sur sa fin... Non, non, un peintre qui commence une carrière peut-être brillante. J'ai honte vis-à-vis de vous, j'ai honte de moi-même. Si cela ne vous est pas vraiment nécessaire, alors, pour l'amour de Dieu, ne venez pas exprès dans la capitale, tout au moins jusqu'à ce que j'aie fini mon programme et ma chère vestale. Si vous venez alors, c'est-à-dire pour l'exposition, ma joie et mon bonheur n'auront pas de limites.

« J'ai encore un désir, étrange et constant : je voudrais que vous voyiez, ne fût-ce qu'en passant, le modèle de ma vestale, c'est-à-dire mon élève. N'est-ce pas que c'est un désir étrange et ridicule ? J'aurais voulu vous la montrer comme l'œuvre la meilleure et la plus belle de la divine nature. O orgueil ! Comme si j'avais contribué à embellir moralement cette merveilleuse créature en lui apprenant à lire et à écrire le russe ! N'est-ce pas que je suis orgueilleux ? Mais, toute plaisanterie à part, ses connaissances lui ont donné un charme particulier : elle a un léger défaut, une petite imperfection que je n'ai remarquée que récemment : il me semble qu'elle ne lit pas volontiers. Quant à sa tante, depuis longtemps elle a cessé de s'extasier devant Pacha, sa nièce qui sait lire. Après les fêtes, je lui ai donné *Robinson Crusoé*, et, l'auriez-vous cru ? elle a mis tout un mois pour en lire à peine la moitié. Je dois avouer qu'une telle indifférence m'a peiné à tel point que j'ai même commencé à regretter de lui avoir appris à lire. Il va de

1. Une verste : 1 067 mètres.

soi que je ne le lui ai pas dit, je l'ai seulement pensé. Comme si elle avait deviné mon âme, elle a terminé le livre. Le lendemain soir à l'heure du thé, elle a raconté l'œuvre immortelle de Daniel Defoe, avec un tel enthousiasme et une telle profusion de détails, à sa tante indifférente, que j'étais prêt à embrasser mon intelligente élève. Sous ce rapport, je trouve que nous avons beaucoup de traits communs, elle et moi : par moments, je deviens d'une indifférence complète et je suis incapable de faire quoi que ce soit. Mais, heureusement pour moi, ces crises ne durent pas longtemps. Tandis qu'elle... Il y a une chose que je ne comprends pas. Depuis le départ de cet infatigable enseigne, elle est devenue plus modeste, plus pensive et plus indifférente aux livres. Aurait-elle...? Mais je ne puis admettre cette idée. L'enseigne est un être nettement antipathique et cruel; je doute fort qu'il puisse intéresser une femme, même la plus grossière. Non, cette idée est absurde. Elle s'abîme dans ses pensées et devient apathique parce que c'est de son âge, nous assurent les psychologues. Je vous ennuie avec ma belle élève. Je crois que vous allez m'accuser d'avoir un faible pour elle. A vrai dire, cela y ressemble. Elle me plaît extraordinairement, mais elle me plaît comme un être proche, familier, comme la plus douce des sœurs.

« Assez parlé d'elle. Mais, à part elle, il n'y a aucun sujet dont je puisse vous parler actuellement. Je n'ai rien à dire du programme. Il est à peine esquissé. D'ailleurs, même si je l'avais fini, je ne vous en parlerais pas. Je voudrais que vous en entendiez parler par les journaux. Mais ce que je désire par-dessus tout, c'est que vous veniez le voir personnellement. J'en parle avec une telle assurance... comme si tout était déjà fini et qu'il ne restait plus qu'à recevoir la médaille des mains du président et à écouter les clairons de la fanfare. Venez, mon inoubliable ami, si cher à mon cœur! Sans vous, mon triomphe serait incomplet, incomplet parce que vous êtes le seul et unique

artisan de mon bonheur présent et futur. Adieu, mon inoubliable bienfaiteur. Je ne vous promets pas de vous écrire bientôt. Adieu!

« P.-S. — Le pauvre Demsky n'a même pas vu la débâcle de la Néva. Il est mort, mort comme un vrai juste, c'est-à-dire doucement, en silence, comme s'il s'endormait. J'ai souvent eu l'occasion, à l'hôpital Marie-Madeleine, d'observer les derniers instants d'une vie qui s'en va et je n'ai jamais vu un être quitter la vie avec autant de calme et d'indifférence. Quelques heures avant sa fin, j'étais assis près de son lit et je lui lisais à haute voix quelque chose d'amusant. Il écoutait les yeux fermés. Par moments, les commissures de ses lèvres se relevaient d'une façon à peine perceptible, en une sorte de sourire. La lecture ne dura pas longtemps. Il ouvrit les yeux, les tourna vers moi et dit d'une voix à peine audible : « Vous avez bien besoin de perdre un temps si précieux à de telles bêtises! » Il ajouta, après avoir repris son souffle : « Vous feriez mieux de dessiner quelque chose, ne serait-ce que moi. » J'ai toujours sur moi un carnet ou, comme on dit, un album et un crayon. Je commençai à faire son profil, net et sec. Il me jeta encore un regard triste et dit en souriant : « Le modèle est bien tranquille, n'est-ce pas? » Je continuai à dessiner. La porte s'ouvrit doucement, et je vis dans l'entrebâillement le sale visage de sa propriétaire, enveloppé dans un châle douteux. Elle m'aperçut, referma la porte et disparut. Demsky sourit sans ouvrir les yeux et me fit signe d'approcher. Je me penchai sur lui. Il garda longtemps le silence, puis dit en frissonnant et d'une voix à peine perceptible : « Pour l'amour de Dieu, payez-la. Si Dieu le permet, je vous le rendrai. » N'ayant pas d'argent sur moi, je retournai à la maison où je fus retenu par le café de la tante ou par autre chose dont je ne me souviens plus. J'arrivai chez Demsky quand le soleil se couchait déjà. Sa chambre était si vivement éclairée par la lumière

orange du soleil couchant que je dus fermer les yeux un instant. Quand je les rouvris et que je m'approchai du lit, je ne trouvai que le cadavre de Demsky, dans la position même où je l'avais laissé vivant. Les plis de la couverture n'avaient pas changé de place, son sourire n'avait pas bougé d'un millimètre, ses yeux étaient clos comme ceux d'une personne qui dort. Il n'y a que les justes qui puissent mourir ainsi. Et Demsky était du nombre. Je croisai ses bras à moitié froids sur sa poitrine, déposai un baiser sur son front et le couvris. Je m'en fus chez la propriétaire, je lui réglai la dette du défunt et je la priai de s'occuper de l'enterrement qui se ferait à mon compte. Puis j'allai chez le marchand de cercueils. Le troisième jour, je fis venir un prêtre de l'église Saint-Stanislas et je chargeai, avec l'aide du concierge, le modeste cercueil sur une charrette que j'avais louée. Et nous entreprîmes, Demsky et moi, notre long voyage... Derrière le cercueil, il n'y avait que moi, le père Posiada et un enfant de chœur. Pas une seule mendicante ne nous accompagnait. Pourtant, nous en vîmes un grand nombre sur notre chemin. Mais ces pauvres parasites sont comme des chiens affamés : ils sentent d'une lieue s'il y aura des aumônes. Ils n'en prévoyaient pas de notre part, et en cela ils ne se trompaient pas : je hais ces êtres horribles qui exercent leur industrie en spéculant sur le nom du Christ. Après l'enterrement, j'invitai le prêtre à l'appartement du défunt, non pour y faire un repas funèbre, mais pour lui montrer la modeste bibliothèque de Demsky. Elle tenait tout entière dans une caisse pas très grande, faite à la diable, et se composait d'une cinquantaine de volumes traitant surtout de questions de droit et d'histoire, en latin, en grec, en allemand et en français. Le savant ecclésiastique feuilletait avec un visible intérêt les modestes éditions des classiques grecs et latins tandis que je regardais seulement les livres français. Chose étrange, à part le Lelewel, il n'y avait en polonais qu'un tout petit volume de Mickiewicz, dans une édition de

Poznan, très ordinaire, et rien d'autre. Est-ce qu'il n'aimait pas la littérature de son pays natal? C'est impossible. Après l'inventaire de la bibliothèque, je pris pour moi les livres français et proposai les autres au savant prêtre. Mais, en homme consciencieux, il n'accepta pas de prendre sans payer un tel trésor et il proposa de faire poser à son compte une dalle de granit sur la tombe du défunt. De mon côté, j'offris de participer pour moitié à ces dépenses, et nous convînmes sur place des dimensions de la dalle et de l'épithaphe qui y serait gravée. Elle devait être des plus simples : « Léonard Demsky, mort en l'an 18... » En ayant terminé avec tout cela, chacun prit sa part de l'héritage et nous nous séparâmes comme deux bons vieux amis. C'est étrange que feu Demsky ne se soit lié avec qui que ce fût et n'ait admis que moi auprès de lui. Je ne voyais jamais personne chez lui mais quand nous sortions dans la rue, nous rencontrions souvent des gens qu'il connaissait. Il les saluait en ami. Certains même lui serraient la main. Tous étaient d'honnêtes gens. Mais un homme soi-disant honnête ira-t-il rendre visite dans sa sombre mansarde à un pauvre travailleur? C'est bien triste. Pauvres honnêtes gens!

« Adieu encore une fois. Ne m'oubliez pas, mon inoubliable bienfaiteur. »

J'appris plusieurs choses de cette lettre si longue et si variée. D'abord que mon peintre était, comme il sied à un véritable artiste, un homme éminemment noble et doux. Les gens ordinaires ne peuvent pas s'attacher si sincèrement et d'une manière si désintéressée à de pauvres hères aussi abandonnés de tous que le fut feu Demsky. Dans cet attachement désintéressé et magnifique, je ne vois rien de singulier : c'était la conséquence normale de leur sympathie respective pour tout ce qui est grand et beau dans la science et dans l'homme. De par notre nature et les préceptes de notre divin Maître, nous devrions être tous ainsi. Mais hélas, bien peu parmi nous suivent ce pieux

commandement et conservent leur divine nature dans l'amour et la chasteté. Bien peu, en vérité. Voilà pourquoi nous considérons comme extraordinaire quelqu'un qui aime avec désintéressement et qui est vraiment noble. Nous regardons cette personne comme on regarde une comète. Puis, rassasiés de ce spectacle, afin que notre âme de boue et toute pétrie d'égoïsme ne nous saute pas aux yeux, nous commençons à salir cet être pur et à le calomnier, d'une façon discrète d'abord, puis ouvertement, et si même cela reste sans effet, nous le condamnons à la misère et aux souffrances. Et il doit considérer qu'il a de la chance si nous l'enfermons dans un asile d'aliénés, car, en général, nous le pendons comme le plus affreux des criminels. C'est horrible, mais hélas vrai.

Mais je me laisse emporter par des considérations hors de propos...

La seconde chose que j'appris de la lettre décousue de mon cher élève, c'est que, sans s'en apercevoir lui-même, il était tombé amoureux fou de sa jolie et pétulante voisine. C'est dans l'ordre des choses. C'est bien, et même indispensable, surtout pour un peintre, car autrement son cœur se desséchait sur des études académiques. L'amour est un feu vivifiant pour l'âme de l'homme et tout ce qu'il fait sous l'empire de ce sentiment divin est marqué du sceau de la vie et de la poésie. Tout cela est beau, mais, comme dit Libelt¹, ces âmes de feu ont étonnamment peu de discernement en amour. Il arrive souvent qu'un adorateur passionné et enthousiaste de la beauté reçoive en partage une idole si laide moralement qu'elle serait tout juste digne de la fumée de son fourneau, alors que lui, dans sa candeur, brûle de l'encens devant elle. Peu, bien peu de ces âmes ardentes trouvent l'harmonie. De Socrate à Berghem, et encore de nos jours, nous ne voyons dans la vie

1. Libelt (1807-1875), philosophe polonais qui a participé à l'insurrection de 1831.

courante qu'une seule et révoltante incohérence. Malheureusement ces âmes ardentes ne tombent pas amoureuses comme des cavaliers, mais comme les plus misérables des fantassins, c'est-à-dire pour toute la vie. Voilà ce qui est incompréhensible pour moi et ce que je craignais pour mon peintre.

Sans doute va-t-il, lui aussi, suivant l'exemple de tous les génies universels, donner son âme délicate et sensible à quelque Satan en jupon. Encore heureux s'il arrive, comme Socrate et Poussin, à s'en débarrasser par des plaisanteries et à suivre sa propre voie! Autrement, adieu art, science, adieu poésie, adieu tout ce qui fait le charme de la vie, adieu pour toujours! Le vase étant brisé, le saint-chrême se répand et se mélange à la boue. L'éblouissant flambeau de la vie artistique est éteint par les souffles empoisonnés de la vipère familiale. Oh, comme ce serait bien si ces flambeaux de l'humanité pouvaient se passer de la vie et du bonheur familial! Combien d'œuvres grandioses au lieu de sombrer dans le tourbillon de la vie domestique seraient restées sur la terre pour l'édification et le plaisir des humains! Mais hélas! les génies, tout comme nous, ont besoin d'un foyer et d'une famille. C'est sans doute parce que les âmes qui aiment et sentent tout ce qui est sublime dans la nature et dans l'art ont besoin de repos après s'être délectées de la divine harmonie. Et ce doux calmant d'un cœur fatigué ne peut exister ailleurs que dans le cercle des enfants et d'une femme aimante et bonne. Bienheureux, cent fois bienheureux l'homme et l'artiste dont la muse a éclairé de son harmonie la vie si injustement appelée prosaïque. Sa félicité, comme le monde de Dieu, est infinie.

Voilà ce que j'ai remarqué au cours de mes observations sur le bonheur familial. Mes remarques s'adressent à tous, et surtout aux êtres inspirés qui adorent tout ce qui est bon et beau dans la nature. Ce sont eux surtout, les pauvres, qui sont victimes de la beauté, leur idole! On ne peut pas

les accuser parce que la beauté en général et celle de la femme en particulier agit sur eux d'une manière destructrice. Il ne peut en être autrement. Et c'est là, justement, que se trouve la source trouble et empoisonnée de tout ce qui est beau et grand dans la vie.

« Comment? vont s'écrier les jeunes gens furieux. La beauté de la femme a été créée par Dieu pour adoucir notre vie qui est faite de larmes et d'agitations. » Il est vrai que Dieu lui a donné une telle destination mais nous avons trouvé moyen de changer cette destination fixée par le Très-Haut et nous avons fait de la femme une idole sans âme et sans vie. Parce qu'elle a conscience de sa beauté dévastatrice, un seul sentiment a détruit en elle tous les autres qui étaient beaux : l'égoïsme. Dans son enfance déjà, nous lui avons fait sentir qu'elle briserait et embraserait nos cœurs. Il est vrai que nous y avons fait seulement allusion, mais elle a si vite compris et si profondément senti cette force future qu'elle s'est transformée depuis ce jour fatal en coquette naïve et en adoratrice, jusqu'à la tombe, de sa propre beauté. Le miroir est devenu l'unique compagnon de sa misérable vie solitaire. Aucune éducation au monde n'est capable de la changer. Le grain d'amour-propre et d'incurable coquetterie que nous avons laissé tomber par hasard est entré trop profondément dans son être.

Tels sont les résultats de mes observations sur les belles en général, et sur les belles privilégiées en particulier. La belle privilégiée ne peut être autre chose qu'une belle. Elle ne peut être ni une femme douce et aimante, ni une tendre mère, ni même une amante ardente. C'est une belle statue de bois et rien de plus. Il serait ridicule de notre part d'exiger quelque chose d'autre d'une statue.

Voilà pourquoi je conseille d'admirer ces belles statues de loin, mais de ne pas en approcher. Et surtout de ne pas les épouser. Ce conseil s'adresse surtout aux peintres et, en général, aux êtres qui se consacrent à la science

ou à l'art. Si la belle est indispensable au peintre pour son art, il dispose de modèles, de danseuses, et d'autres personnes de métier. Mais, comme le commun des mortels, il n'a besoin, chez lui, que d'une femme bonne et aimante et nullement d'une belle privilégiée. La belle privilégiée n'illumine de ses éblouissants rayons de joie la calme retraite du favori des dieux qu'un instant seulement. Ensuite il ne reste pas plus trace de cette joie éphémère que du passage d'un météore. La belle, en véritable actrice, a besoin d'une foule d'adorateurs. Qu'ils soient vrais ou faux, cela lui est indifférent comme aux idoles antiques, et sans eux elle n'est qu'une admirable statue de marbre, rien de plus.

« Il ne faut pas prendre tout au pied de la lettre », dit notre proverbe. Il y a des exceptions, même parmi les belles. La nature est variée à l'infini. Je crois profondément à ces exceptions, mais j'y crois comme à un phénomène extraordinaire. Voyez si je suis prudent dans ma foi ! Ayant déjà passé plus d'un demi-siècle parmi les gens comme il faut, je n'ai pas encore vu ce phénomène si rare. On ne peut pourtant me compter au nombre des misanthropes ou des détracteurs impitoyables de tout ce qui est beau : j'en suis au contraire un adorateur passionné, aussi bien dans la nature que dans l'art divin.

Voici ce qui m'est arrivé récemment : loin, bien loin de toute société honnête ou civilisée, dans un trou presque inhabité, je dus végéter un temps qui ne fut pas court du tout. Et c'est dans ce trou qu'arriva, nullement par hasard, une belle de la haute société. Du moins elle se dit telle par la suite. Je fais donc sa connaissance (il faut vous dire que je me lie plutôt facilement) et j'observe cette belle. O miracle, pas le moindre rapport avec les belles que j'avais connues auparavant. « Serais-je devenu sauvage dans ce désert ? » pensai-je. Non, c'était une femme admirable sous tous les rapports : intelligente, modeste, qui avait beaucoup lu et sans l'ombre de coquetterie, comme

on dit. J'eus moi-même honte de mes observations et, rejetant tout soupçon, je devins, non pas son adorateur, je n'ai jamais pu apprendre ce métier, mais simplement un ami sincère. Je ne sais pourquoi mais je lui plus aussi, et nous nous liâmes. Je ne me lassais pas d'admirer ma découverte. Quelque chose qui était plus qu'un attachement ordinaire agitait même mon vieux cœur et je faillis jouer le rôle du vieil imbécile de vaudeville. Un hasard me sauva. Un hasard des plus ordinaires. Un beau matin (j'étais reçu chez ces gens comme un des leurs, si bien qu'ils m'invitaient souvent à prendre le thé du matin chez eux), un beau matin donc, je remarquai que ses cheveux étaient tressés en fines nattes sur la nuque. Je fus fâché de ma découverte. Jusque-là j'avais pensé que ses cheveux frisaient naturellement, tandis que... Cette découverte m'empêcha de lui avouer mon amour. Je redevins un simple ami. Presque tous les jours, je parlais avec elle de littérature, de musique et d'art. On ne pouvait tout de même pas parler des derniers cancans avec une femme instruite comme elle! Au cours de ces conversations, je remarquai, et encore ne fut-ce qu'au bout d'un an, qu'elle était assez superficielle et qu'elle parlait du beau dans l'art et dans la littérature avec une certaine indifférence. Cela fit chanceler ma foi. Ensuite, il n'y avait pas un livre en allemand ou en russe qu'elle n'eût lu et pourtant elle ne se souvenait d'aucun. Je lui en demandai la raison. Elle alléguait une maladie féminine qui lui aurait ôté la mémoire lorsqu'elle était encore jeune fille. Candide, je la crus. Seulement je remarquai qu'elle récitait encore par cœur les vers médiocres qu'elle avait appris dans son jeune âge. J'eus honte alors de parler littérature avec elle. Je remarquai qu'il n'y avait pas un seul livre chez eux, sauf l'almanach de l'année. Elle passait les soirées d'hiver, et encore était-ce par bienséance, à jouer aux cartes. Mais, ce que je ne remarquais pas, c'est qu'elle était de très mauvaise humeur quand il n'y avait pas assez de partenaires, et

qu'elle avait immédiatement mal à la tête. Si son mari organisait une partie, elle s'asseyait alors près de la table, et regardait le plus naturellement du monde les cartes des joueurs comme si c'était les siennes. Cette charmante occupation se prolongeait bien au-delà de minuit. Dès que commençait cette scène absurde, je sortais dans la rue. Il est déplaisant de voir une belle jeune femme occupée de façon aussi insipide. J'en fus alors complètement désenchanté. Elle devint pour moi quelque chose comme un corail ou plutôt une véritable belle privilégiée.

Si sa solitude avait encore duré un an ou deux dans ce trou obscur, sans admirateurs assoiffés de sang, c'est-à-dire sans lions et sans onagres¹, je suis certain qu'elle aurait perdu la raison et serait devenue complètement idiote. Elle avait déjà atteint le stade de la semi-idiotie et moi, naïf, je m'étais imaginé avoir découvert l'Eldorado. Or, cet Eldorado n'était qu'une poupée de bois que je ne pus regarder sans dégoût par la suite.

Certains, en lisant ce sévère réquisitoire contre les belles, penseront que je suis un second Buonarroti en ce domaine. En aucun cas. Je suis un adorateur de la beauté féminine comme n'importe lequel de ces léopards¹, peut-être même plus indomptable encore. Mais j'aime faire part de mes convictions dans toute leur crudité, sans égard pour le rang et la situation, d'autant plus que je le fais pour mon ami le peintre et non avec l'intention de publier mon opinion sur les belles. Que Dieu me garde d'une telle sottise! Même ma sœur dans ce cas serait prête à me pendre au premier tremble venu, comme le fut le traître Judas. Mais, soit dit en passant, ma sœur n'est pas une belle : elle n'est donc pas à craindre.

Où donc est la racine de ce mal? Dans l'éducation. Si de

1. Allusion à la nouvelle de Panaïev (1812-1862), *L'Onagre* dont le héros est un homme du monde futile et sot qui fait un mariage brillant.

tendres parents reçoivent en partage une fille jolie, ils commencent à l'abîmer eux-mêmes en la préférant aux autres enfants. Quant à son éducation, voici ce qu'ils en pensent : « A quoi bon faire pâlir pour rien la pauvre enfant sur des livres? Même sans eux, et sans dot, elle fera une brillante carrière. » Et elle en fait réellement une. Les prédictions des parents étant réalisées, que veut-on de plus? Voilà où est la racine du mal. Et la suite (ceci, au fait, je ne l'affirme pas mais le suppose), la suite la voici.

Notre chère race slave, bien qu'on la rattache à la race caucasienne, ne surpasse que de peu, par l'aspect extérieur, les races mongole et finnoise. Une beauté est donc un phénomène tout à fait rare chez nous. Et à peine ce phénomène est-il sorti de ses langes que nous commençons à lui farcir la tête de nos enthousiasmes stupides, de notre égoïsme et d'autres sottises encore. Nous en faisons enfin une poupée de bois à charnières comme celles qui servent aux peintres pour l'étude des draperies. Dans les pays que Dieu a dotés d'une race de belles femmes, la belle femme est une femme comme les autres et, à mon avis, les femmes comme les autres sont les meilleures.

Dans quel dessein ai-je fait un si long discours sur les déchireuses du cœur humain, du mien entre autres? Pour servir de leçon à mon ami, je pense. Mais ce sermon lui sera tout à fait inutile, je crois. Sa vestale aussi, d'après les descriptions qu'il m'en fait dans ses lettres, est incapable d'entrer profondément dans le cœur d'un peintre comme mon ami qui sent et comprend si bien tout ce qui est sublime dans la nature. Ce doit être une espiègle gamine aux yeux vifs, au nez retroussé, du genre soubrette délurée ou cousette, espèce fort peu rare et tout à fait inoffensive, tandis que des gens comme sa très douce tante, s'ils ne sont pas rares, eux non plus, sont terriblement dangereux. Malgré son doux portrait, elle me fait penser à la marieuse de Gogol répondant à un candidat au mariage : « Je vais te marier, mon cher, et avec tant d'adresse que tu ne t'en

apercevras même pas! » Mon ami n'a, bien sûr, rien de commun avec le héros de Gogol, et, sous ce rapport, je ne crains guère. Si la flamme du premier amour est plus chaude, elle est en revanche plus courte. Mais, quand j'y pense, je ne puis ne pas craindre... Ces étonnants mariages, conclus sans qu'on s'en aperçoive, cela arrive si souvent et non seulement à des gens intelligents, mais aussi à des gens prudents! Or, je ne vois pas grande prudence chez mon ami. Ce n'est pas là une vertu d'artiste. A tout hasard, je lui ai écrit. Pas une lettre de mentor, naturellement. (Que Dieu me garde des épîtres édifiantes!) Je lui ai dit, en ami sincère, ce que je redoutais et ce dont il devait se garder. Je lui ai montré sans ambages que la chère tante était le piège le plus important et le plus dangereux. Ma lettre n'eut aucune réponse, sans doute lui a-t-elle déplu. C'est mauvais signe. Mais cet été il était fort occupé par son travail et peut-être a-t-il oublié de me répondre.

L'été passa. Septembre, octobre aussi. Pas un mot. Je lis dans *L'Abeille*¹ le compte rendu de l'exposition, écrit d'une plume alerte, sans doute par Koukolnik. Il porte aux nues la *Vestale* de mon ami, mais ne dit pas un mot du concours. Qu'est-ce que cela signifie? Est-ce un échec? Je lui écrivis une nouvelle lettre pour lui demander la raison de son silence obstiné, sans parler ni du concours, ni de ses études en général, sachant par expérience combien il est pénible de répondre aux « comment va le travail? » des amis quand il va mal. Deux mois plus tard, je reçus une réponse laconique et embarrassée. Il semblait avoir honte ou peur de me dire franchement ce qui le tourmentait. Pourtant quelque chose le tourmentait terriblement. Il faisait allusion à un échec (au concours sans doute) qui avait failli le mener au tombeau, et disait que s'il était encore vivant, c'était

1. *L'Abeille du Nord*, quotidien de Saint-Petersbourg dirigé par Thadée Boulgarine.

grâce à ses bons voisins qui avaient très sincèrement compati à sa douleur. Il ne travaillait presque plus, souffrait physiquement et moralement et ne savait comment cela se terminerait.

Je considérai cela comme exagéré : une nature jeune et sensible fait toujours d'une mouche un éléphant. C'est normal. Je voulais d'autres renseignements. J'étais inquiet. Mais comment les avoir et par qui? Je n'aurais rien de lui. J'écrivis à Mikhaïlov de m'en donner. Son originale réponse ne se fit pas attendre. La voici :

« Ton ami est un imbécile, et quel imbécile! Depuis que le monde est monde, il n'y en a pas eu encore de pareil! Ayant raté son concours, tu ne devineras jamais ce qu'il a fait par désespoir. Il s'est marié! Oui, grands dieux, marié! Et sais-tu avec qui? Avec sa vestale, et enceinte! Il y a de quoi mourir de rire! Une vestale enceinte! Et comme il le dit lui-même, c'est son état qui l'a forcé à se marier avec elle. Mais ne pense pas qu'il soit l'auteur de ce péché. Il n'y a rien eu entre eux. C'est cet animal d'enseigne qui a fait le coup. Elle l'a avoué elle-même. Un bon gars que l'enseigne. Sa blague faite, il a pris le large à Nicolaïev, comme si de rien n'était. Et ton imbécile au grand cœur s'est fait prendre comme un rat. « Où ira-t-elle maintenant? a-t-il dit. Qui en voudra de cette pauvre fille quand sa propre tante la chasse de chez elle? » Et il l'a prise chez lui. Dis-moi, as-tu vu quelquefois un imbécile pareil sur terre? Je suis certain que tu n'en as même jamais entendu parler! A vrai dire, c'est d'une grandeur d'âme sans égale, ou plus exactement d'une bêtise sans égale. Mais tout cela n'est rien encore. Ce qui est comique au plus haut point, c'est qu'il a entrepris de faire le portrait de sa vestale enceinte. Et avec quelle maîtrise! C'est magnifique. Jamais je n'ai rien vu de pareil, d'aussi charmant, d'aussi naïf. Ni dans les tableaux, ni dans la nature. A l'exposition, la foule stationnait tout le temps devant ce tableau. Il a fait

autant de bruit que la fameuse *Jeune Fille au tambourin* de Tyranov ¹, t'en souviens-tu? C'est une œuvre magnifique. Carl Pavlovitch lui-même s'est bien des fois arrêté devant elle. Et cela veut dire quelque chose! C'est je ne sais quel riche seigneur qui l'a achetée et très bien payée. Les copies et les lithographies, faites d'après ce tableau, sont dans toutes les boutiques et à tous les coins de rue. En un mot, le succès est complet. Et lui, l'imbécile, il s'est marié! Je suis passé chez lui il y a quelques jours et j'ai trouvé en lui un changement indéfini mais désagréable. Sans doute la tante l'a-t-elle bien enserré dans ses griffes. Il ne va plus jamais chez Carl Pavlovitch. Il doit avoir honte. Il a commencé à peindre sa femme avec son enfant en « Madone à l'enfant ». S'il finit ce tableau aussi bien qu'il l'a commencé, ce sera encore bien mieux que la *Vestale*. Les expressions de la mère et de l'enfant sont étonnamment bonnes. Comment a-t-il pu ne pas réussir au concours? Je ne comprends pas. Je ne sais si on lui permettra de se présenter l'année prochaine. En tant qu'homme marié, il semble que non. Voilà tout ce que je puis te dire au sujet de ton balourd d'ami. Adieu! Carl Pavlovitch ne se sent pas très bien. Il pense commencer à travailler dans la cathédrale Saint-Isaac au printemps.

« Ton M. »

Une immense tristesse m'envahit à la lecture de cette lettre simple et amicale. Je voyais déjà compromis le brillant avenir de mon ami de prédilection, compromis à l'aube de cette gloire éclatante et il m'était impossible de réparer le mal! En tant qu'homme, il n'avait pas agi avec esprit mais avec infiniment de noblesse. S'il n'avait été qu'un simple peintre de métier, cet événement n'aurait eu

1. Tyranov (1801-1859), élève de Brüllow.

aucune conséquence pour son avenir. Mais pour lui, qui était un vrai peintre ardent, cela pouvait avoir les conséquences les plus funestes. Perdre l'espoir d'être envoyé à l'étranger, aux frais de l'Etat, rien que cela pourrait suffire à annihiler la volonté la plus forte. Et aller à l'étranger par ses propres moyens, il ne pouvait plus en être question. Même si un travail acharné lui procurait de l'argent, sa femme et les enfants mangeraient les pauvres ressources, avant même qu'il ait pu rêver à Rome et à ses merveilles immortelles.

*Italie, heureuse contrée,
Où, dans une ivresse enchantée,
Les jeunes artistes s'envolent
Voir le paradis de leurs songes.*

Ainsi, ce pays béni et enchanteur était fermé à jamais pour mon ami. A moins qu'une occasion extraordinaire ne lui ouvrît la porte de ce paradis réel. Et ces occasions sont rares, très rares même. Nous n'avons plus de ces vrais mécènes qui donnaient aux peintres de l'argent pour leur permettre d'aller étudier à l'étranger. Si un riche quelconque s'offre maintenant ce luxe, ce n'est que par pure vanité d'enfant. Il emmène un peintre quand il part pour l'étranger, lui donne un traitement comme à un laquais et le traite comme tel. Il le force à peindre l'hôtel où il s'arrête, la plage où sa femme se baigne, ou bien d'autres sujets encore tout aussi insipides. Et les badauds de s'extasier : « En voilà un amateur d'art et un connaisseur ! Il a emmené un peintre à l'étranger ! » Pauvre peintre ! Que se passe-t-il dans ton âme si douce quand tu entends ces stupides exclamations ? Je ne t'envie pas, pauvre adorateur du beau dans la nature et dans l'art ! Tu as été, comme on dit, à Rome et tu n'as pas vu le pape. Et quand tu entends dire que tu as séjourné à l'étranger, cela doit te paraître le plus cruel des reproches. Non, mieux vaut y aller avec

une besace que dans le carrosse d'un riche. Ou, encore, renoncer à

Voir le paradis de ses songes

et se terrer dans un petit coin de sa prosaïque patrie, en adorant secrètement le dieu Apollon...

Mon ami a engagé son avenir d'une manière terriblement stupide. Voilà quinze jours déjà que je relis tous les jours la lettre sincère de Mikhaïlov, et néanmoins je n'arrive pas à croire à la réalité de cette impardonnable sottise. A tel point que, par moments, j'ai envie d'aller moi-même à Saint-Pétersbourg pour voir de mes propres yeux cette horrible réalité. Si on était en période de vacances, je n'hésiterais pas un instant. Malheureusement nous sommes en cours d'année scolaire, et mon absence, si elle est possible, ne peut être que de vingt-huit jours. Or, que pourrais-je faire pour mon ami en quatorze jours? Exactement rien. Je ne pourrais voir que ce que je n'aurais pas aimé voir en rêve. M'étant remis de ma première impression et après mûres réflexions, je décidai d'attendre ce que dirait le vieux Saturne et en même temps d'engager une correspondance suivie avec Mikhaïlov. J'avais perdu tout espoir de recevoir des lettres de mon élève et Mikhaïlov me déçut. En comptant sur lui, j'avais totalement perdu de vue que cet homme était l'être le moins capable d'entretenir une correspondance suivie. Et si sa réponse m'était parvenue avec une promptitude à laquelle je ne m'attendais pas, je devais considérer cela comme la huitième merveille du monde. On ne pouvait pas tabler sur une correspondance suivie en se fondant sur une seule lettre. Il n'y avait rien à faire : je m'étais trompé, et qui ne se trompe dans la vie! Dans mon impatience, je lui écrivis plusieurs lettres qui restèrent toutes sans réponse. Cela ne m'arrêta pas. Plus ça allait, plus mes lettres étaient sentimentales. Pour toute réponse : pas un mot. Je perdis enfin patience et lui

envoyai une lettre aussi courte que grossière. Elle eut de l'effet et Mikhaïlov me répondit par la missive suivante :

« Je m'étonne que tu puisses avoir assez de patience, de temps et enfin de papier pour écrire ces lettres cocasses, pour ne pas dire idiotes. Et de qui t'occupes-tu dans tes lettres? D'un imbécile! Vaut-il seulement que l'on pense à lui? C'est vraiment prendre trop de peine que d'écrire à son sujet, surtout des lettres grotesques comme les tiennes. Laisse-le donc tomber : c'est un homme perdu et c'est tout. Pour te consoler je vais encore te dire ceci : il s'est mis, de concert avec sa femme et avec sa « maman », comme il l'appelle, à lamper l'alcool. D'abord, il a répété sa *Vestale*. Il en a fait tellement de copies que personne n'en voulait plus, même au marché aux puces. Puis il a commencé à colorier les lithographies pour les magasins et maintenant je ne sais plus ce qu'il fait, sans doute des portraits à un rouble la tête de pipe. Personne ne le voit plus. Il se terre quelque part dans la Vingtième Ligne. Pour te faire plaisir, je suis allé chez lui la semaine dernière. J'ai eu un mal de chien à dénicher son appartement qui se trouve près du cimetière de Smolensk. Il n'était pas chez lui, sa femme m'a dit qu'il était allé chez un fonctionnaire dont il faisait le portrait. J'ai admiré sa « Madone » inachevée, et, tu sais, j'en suis devenu tout triste : quand on pense que c'est pour cela que cet homme s'est perdu. Je ne l'ai pas attendu et je suis parti sans même dire au revoir à sa femme, tellement elle m'a semblé repoussante.

« Malgré sa maladie, Carl Pavlovitch a commencé son travail à la cathédrale Saint-Isaac. Les médecins lui conseillent de le remettre à l'année prochaine et d'aller passer l'été à l'étranger, mais il ne veut pas quitter ce qu'il a entrepris. Pourquoi ne viens-tu pas à Saint-Pétersbourg, ne serait-ce que pour jeter un coup d'œil sur les merveilles de notre Carl Pavlovitch, notre thaumaturge? Par la même occasion, tu pourrais voir ton imbécile. Toi aussi, je

crois, tu t'es marié, mais tu te caches. Ne m'écris plus, je ne te répondrais pas. Adieu!

« Ton M. »

Mon Dieu, est-il possible qu'une seule et unique chose, ce malheureux mariage, ait pu détruire aussi vite et aussi brusquement ce jeune homme génial? Et il n'y avait pas d'autre cause que ce triste mariage!

J'attendais les vacances avec impatience. Enfin, les examens se terminèrent. Je pris mon congé et je partis pour Saint-Pétersbourg! Je n'y trouvai déjà plus Carl Pavlovitch. Suivant les conseils des médecins, il avait laissé son travail pour aller à Madère. J'eus toutes les peines du monde à découvrir Mikhaïlov. Cet original n'a jamais eu de logis à lui et vivait comme l'oiseau sur la branche. Je le rencontrai dans la rue en compagnie du hardi enseigne qui était passé enseigne de vaisseau de première classe. Je ne sais pour quelle raison celui-ci était de nouveau à Saint-Pétersbourg. Je ne pouvais le regarder. Ayant dit bonjour à Mikhaïlov, je le pris à part et lui demandai l'adresse de mon ami. D'abord Mikhaïlov éclata de rire, puis, se contenant à grand-peine, il se tourna vers l'enseigne : « Sais-tu quelle adresse il me demande? Celle de son favori N. N. » Et il éclata de rire à nouveau. L'enseigne fit chorus, mais cela sonnait faux. Le rire déplacé de Mikhaïlov me mit en fureur. Enfin il se reprit et me dit : « Ton ami habite maintenant un logis bien chaud, à la Septième Ligne. On ne l'a pas admis à concourir, et il n'a rien trouvé de mieux, vois-tu, que de devenir fou; et en route pour le logis bien chaud! Je ne sais même pas s'il est encore en vie! » Sans prendre congé de Mikhaïlov, je sautai dans un fiacre qui me conduisit à l'hôpital de la Compassion. On ne m'admit pas auprès du malade, car il était en pleine crise de démence. Je le vis le lendemain. Et si l'infirmier ne m'avait pas dit que le numéro tant était le peintre N. N., je ne

l'aurais jamais reconnu tant la démence avait altéré ses traits. Naturellement il ne me reconnut pas non plus. Il me prit pour un certain Romain d'un tableau de Pinelli. Il éclata de rire et s'éloigna de la porte grillagée.

Mon Dieu, quel triste spectacle qu'un homme défiguré par la démence! Je ne pus le regarder plus de quelques minutes. Je pris congé de l'infirmier et rentrai en ville. Mais mon malheureux ami ne me laissait en paix nulle part, ni à l'Académie, ni à l'Ermitage, ni au théâtre. En un mot, son image me poursuivait toujours et partout. Seules, des visites quotidiennes à l'hôpital de la Compassion effacèrent peu à peu toute l'horreur de cette première impression. Sa démence s'atténuait de jour en jour. Mais en revanche ses forces déclinaient rapidement et disparaissaient. Enfin, je pus venir librement dans sa chambre car il ne pouvait même plus se lever. Par moments, il semblait revenir à lui, mais ne me reconnaissait toujours pas. Un jour, je vins de très bon matin, car à ce moment-là il était mieux. Je le trouvai tout à fait calme, mais si faible qu'il ne pouvait même pas remuer la main. Il me regarda longuement, longuement comme s'il cherchait à se souvenir de quelque chose. Après un long regard pensif et intelligent, il prononça mon nom d'une voix à peine perceptible et des torrents de larmes jaillirent de ses yeux qui s'animèrent. Les pleurs silencieux se transformèrent bientôt en un sanglot, en un sanglot si déchirant que jamais je n'ai vu (et Dieu veuille que jamais plus je ne voie) quelqu'un en proie à un sanglot si effrayant. Je voulus le laisser mais il m'arrêta d'un signe; je restai. Il me tendit la main, je la pris et m'assis près de lui. Peu à peu ses sanglots cessèrent, et seules de grosses larmes continuèrent à couler de dessous ses paupières fermées. Quelques minutes passèrent encore. Il se calma tout à fait et s'assoupit. Je libérai doucement ma main et sortis de la chambre, plein d'espoir en sa guérison complète. Le lendemain, de bon matin également, j'arrivai à l'hôpital et demandai à son infirmier

que je rencontrai : « Alors, comment va mon malade ? » L'infirmier me répondit : « Votre malade est à la morgue, Votre Honneur. Il s'est endormi hier matin et il ne s'est pas réveillé. »

Je restai encore quelques jours à Saint-Pétersbourg après son enterrement, je ne sais même pas pourquoi. Je rencontrai Mikhaïlov. Il me raconta qu'il avait accompagné la veille l'enseigne qui partait pour Nicolaïev et qu'ils avaient fait la noce ensemble à la Barrière du Milieu, puis il me parla du défunt, de sa veuve et, enfin, de la « Madone » inachevée. Je lui demandai de m'accompagner chez la veuve, ce qu'il accepta volontiers, car il voulait revoir encore une fois la Madone. La veuve ne me comprit pas. Mikhaïlov lui expliqua qu'on lui demandait de montrer le tableau qu'il avait vu lui-même autrefois chez eux. Elle nous fit alors passer dans une autre pièce : nous y vîmes la « Madone » qui servait à masquer les trous d'un vieux paravent. Je lui en proposai dix roubles, ce qu'elle accepta bien volontiers. Je roulai ma précieuse acquisition, et nous laissâmes la veuve consolée par les dix roubles qu'elle avait reçus.

Le lendemain, je pris congé de mes amis et quittai pour toujours, je crois, la Palmyre du Nord. L'inoubliable Carl Pavlovitch, lui, agonisait déjà à Rome.

4 octobre 1856.

Journal

EXTRAITS

12 juin 1857

Le premier événement que je note dans mon journal est le suivant : en rognant ce premier cahier, où j'écrirai le journal en question, j'ai cassé mon canif. A première vue, cet incident paraît avoir peu d'importance et ne pas mériter l'attention que je lui prête en le mentionnant dans mon livre disparate comme une chose extraordinaire. En effet, si ce fait insignifiant était arrivé dans la capitale, ou même dans un chef-lieu de province d'une certaine importance, il n'eût évidemment point figuré dans mes mémoires. Mais il s'est produit dans les steppes kirghizes, au fort de Novopétrovsk, où une bagatelle de ce genre coûte cher à qui sait lire et écrire, à moi par exemple. D'autant plus qu'on ne peut pas s'en procurer, même à un prix considérable. On comprendra donc qu'au fort de Novopétrovsk, la perte d'un canif soit un événement digne d'être rapporté. Mais ne parlons plus ni du fort ni du canif. Bientôt, si Dieu le permet, je serai délivré de cet emprisonnement sans fin et des incidents aussi futiles n'auront plus de place dans mon journal.

13 juin

... Il aurait peut-être mieux valu commencer mon journal lorsque je fus élevé à la dignité de soldat, c'est-à-dire en 1847. Cela ferait maintenant un cahier fort épais et très ennuyeux à lire. Mais en évoquant ces dix dernières années si tristes, mon cœur se réjouit que la riche idée de me munir d'un cahier ne me soit pas venue alors : qu'aurais-je donc bien pu y écrire ?

Il est vrai que, durant ces dix années, j'ai vu tout à fait gratuitement ce qu'il est donné à fort peu de gens de voir, fût-ce en payant. Et comment ai-je vu tout cela ? Comme un détenu qui regarde par la fenêtre grillagée de sa prison le joyeux cortège d'une noce. Mais la simple évocation de ce que j'ai vu et de ce qui s'est passé suffit à me faire frémir. Qu'aurait-ce donc été si j'avais décrit ce décor lugubre et tous ces cabotins inhumains et grossiers avec lesquels j'ai dû jouer ce drame sombre et monotone qui dura dix années ? Mais détournons-nous du passé, ma mémoire cruelle ! Ne troublons pas le cœur de ceux qui nous aiment, en évoquant de mauvais souvenirs, oublions nos sinistres tortionnaires et pardonnons-leur comme Celui qui aima tant l'humanité a pardonné aux bourreaux qui L'ont crucifié. Tournons-nous vers ce qui est clair et paisible comme un soir d'automne en Ukraine et notons tout ce que nous avons vu et entendu et tout ce que notre cœur nous dictera.

De Pétersbourg, j'ai reçu une lettre de Mikhaïl Lazarevsky¹, datée du 2 mai et qui contenait soixante-quinze roubles. Il m'informe ou, plutôt, il me félicite de ma

1. Les frères Lazarevsky, qui occupaient des postes importants dans l'Administration, figurent parmi les amis les plus fidèles de Chevtchenko. Michel Lazarevsky (1818-1867) aida le poète dans toutes ses épreuves et contribua à le faire libérer.

libération. Néanmoins, je n'ai encore rien reçu de l'état-major du corps d'armée et, en attendant de connaître les dispositions qu'on aura prises à mon sujet, je me renseigne sur les services de navigation de la Volga...

...Ce soir est marqué par l'arrivée du bateau d'Astrakhan. Mais, comme cet événement s'est produit assez tard, vers neuf heures du soir, je n'aurai aucune nouvelle avant demain matin. L'hetman Koukharenko¹ n'aura-t-il pas la bonne idée de m'écrire? Il me ferait bien plaisir, ce vieux Cosaque de la mer Noire. Cet être noble est un phénomène extraordinaire. Depuis 1847, sur l'ordre des autorités supérieures, tous mes amis devaient cesser toute relation avec moi. Koukharenko n'était pas au courant de cette mesure et ne savait pas où je me trouvais. Représentant à Moscou son armée lors du couronnement, il fit la connaissance du vieux Chtchepkine² et apprit par lui le lieu de ma détention. Oh, le plus noble des amis! Il m'écrivit une lettre cordiale et sincère. Ne pas avoir oublié un ami après neuf ans de séparation et, de plus, un ami dans le malheur! C'est un fait bien rare chez les humains qui n'aiment généralement qu'eux-mêmes. En même temps que cette missive, il m'envoyait vingt-cinq roubles en argent pour fêter, disait-il, sa promotion à la première classe de l'Ordre de Saint-Stanislas. Cela représente, pour un chef de famille qui n'est pas riche, un grand sacrifice. Vraiment je ne sais pas quand et comment je pourrai lui prouver toute ma gratitude pour ce don généreux.

Ayant reçu ce signe d'amitié inattendu, je me proposais de suivre l'itinéraire suivant : en passant par Kizliar et Stavropol j'irais directement chez Koukharenko à Iékatérinodar. Puis après avoir contemplé tout à mon aise le noble et expressif visage de mon ami, je traverserais la Crimée

1. Koukharenko (1798-1862), écrivain ukrainien, hetman des Cosaques de la mer Noire.

2. Chtchepkine (1788-1863), acteur génial, serf affranchi à qui Chevtchenko a dédié plusieurs poèmes.

et j'irais par Kharkov, Poltava et Kiev à Minsk, puis à Nesvijé et au village de Tchirkovitchi afin d'embrasser mon ami et camarade de détention Bronislav Zalevski¹. Et j'atteindrais enfin Pétersbourg en passant par Wilno. Mais une lettre de M. Lazarevsky datée du 2 mai vint changer ce projet. En la lisant je compris que je devais me précipiter directement, sans m'arrêter nulle part, à l'Académie des Beaux-Arts, afin de baiser les pieds et les mains de la comtesse Nastassia Ivanovna Tolstoï et de son généreux époux, le comte Fédor Pétrovitch². C'est à eux seuls que je dois ma délivrance, c'est à eux que doit aller mon premier salut. Sans même parler de reconnaissance, la simple politesse l'exige. Telle est la raison principale qui me fait préférer à la troïka intrépide une longue et monotone navigation de trente jours sur notre chère mère Volga. Mais ce voyage se fera-t-il? Je n'en suis pas encore sûr. Il pourrait bien arriver que, vêtu de la tunique d'infamie et un havresac sur le dos, étape par étape, je fasse route vers l'état-major du bataillon n° 1 qui se trouve à Ouralsk. On peut s'attendre à tout! C'est pourquoi il ne faut pas laisser trop de liberté à une imagination toujours en mouvement. D'ailleurs, la nuit porte conseil. Nous verrons bien ce que demain sera ou, plutôt, ce que le courrier de Gouriev nous apportera.

14 juin

Dans notre patrie orthodoxe les soldats représentent la classe sociale la plus pauvre, la plus pitoyable. On les a privés de tout ce qui fait la beauté de la vie : de leur

1. Bronislav Zalevski (1820-1880), peintre, frère du poète romantique polonais Bogdan Zalevski, fit la connaissance de Chevtchenko à Orenbourg en 1848.

2. Comte F.P. Tolstoï (1783-1873), peintre, vice-président de l'Académie des Beaux-Arts.

famille, de leur pays natal, de la liberté, en un mot, de tout. Ils sont excusables de noyer parfois leur âme solitaire et orpheline dans une chopine de mauvaise eau-de-vie. Mais les officiers, à qui on a tout accordé, tous les droits et tous les privilèges, en quoi diffèrent-ils des pauvres soldats? (Je parle de ceux de la garnison de Novopétrovsk.) Ils n'en diffèrent en rien, les pauvres, si ce n'est par l'uniforme.

16 juin

Aujourd'hui c'est dimanche. J'ai passé la nuit au jardin potager. Dès le matin je suis rentré au fort. La pluie (fait rare ici) m'a empêché de retourner au potager et je suis resté à déjeuner chez Mostovsky qui est le seul homme de la garnison que j'aime et que j'estime. Ni superficiel ni cancanier, il est précis, ordonné, et dans toute la force du terme, noble. Il parle mal russe mais il connaît mieux la langue russe que les élèves du corps de cadets de Népliouïevsky. En 1830, lors de l'insurrection polonaise et, quand il fut fait prisonnier, on l'incorpora comme simple soldat dans l'armée russe. J'ai appris de lui beaucoup de détails fort intéressants sur la révolution de 1830. Il est remarquable qu'un Polonais parle de ses exploits et de ses échecs sans les enjoliver : le trait est rare chez un militaire, polonais de surcroît. Bref, Mostovsky est un homme avec lequel on peut vivre, malgré son caractère froid et prosaïque.

17 juin

Ce matin, un peu avant quatre heures, je suis allé au potager. Le temps était beau et serein. Seuls les loriots et les hirondelles rompaient, à de rares moments, le silence ensommeillé et suave. Depuis qu'on m'a accordé la permis-

sion de m'isoler, je me suis mis à goûter la solitude. Chère solitude! Il n'y a rien au monde de plus doux et de plus délicieux, surtout lorsqu'on contemple la beauté florissante et riante de notre mère la Nature. Ensorcelé par ses charmes, l'homme s'abîme involontairement en lui-même et « voit Dieu sur la terre » comme dit le poète¹. Même autrefois je n'ai jamais aimé l'activité bruyante ou, plutôt, l'oisiveté bruyante. Mais après dix ans de vie de caserne, la solitude me paraît un vrai paradis. Néanmoins je ne puis encore entreprendre quoi que ce soit. Je n'ai pas la moindre envie de travailler. Assis ou allongé, je reste silencieux des heures entières, sous mon saule préféré et rien ne vient agiter mon imagination. Rien, absolument rien. Tout est comme figé en moi. Depuis le 7 avril, c'est-à-dire depuis que j'ai reçu la lettre de M. Lazarevsky, je languis dans l'attente. En effet l'idée de ma libération et de mon voyage m'absorbe complètement. Merci encore à Koulich² d'avoir eu la bonne idée de m'envoyer des livres, autrement je ne saurais quoi faire. Je lui suis particulièrement reconnaissant de ses *Notes sur la Russie du Sud*. Bientôt je pourrai réciter ce livre par cœur. Il a une telle puissance d'évocation, il m'a rappelé si vivement ma belle et pauvre Ukraine que je m'entretiens avec nos joueurs de lyre et de *kobza* aveugles comme avec des êtres présents. C'est un livre merveilleux et sublime. Un véritable diamant de la littérature historique contemporaine.

18 juin

Aujourd'hui comme hier, je suis allé de très bonne heure au jardin. Je suis resté longuement étendu au pied du saule, j'écoutais le chant du loriot et, finalement, je me

1. Allusion à Lermontov.

2. Koulich (1819-1897), écrivain ukrainien.

suis endormi. J'ai vu en rêve la source de Dzvonkovy qui se trouve près du Saint-Sauveur de Méjigorsk, puis le monastère de Vidoubetz et, enfin, Pétersbourg et ma chère Académie. Depuis peu de temps, je rêve d'objets qui m'étaient familiers et que je n'ai pas vus depuis longtemps. Les reverrai-je bientôt en réalité? Je suis resté toute la journée sous l'impression de ce rêve bienfaisant d'autant plus que nous attendions le courrier de Gouriev, c'est-à-dire d'Orenbourg. Il arriva vers le soir mais n'apporta rien qui me fût adressé ou qui me concernât. De nouveau je me suis laissé abattre. De nouveau je suis angoissé par cette attente sans fin. Est-il possible que, depuis le 16 avril, l'état-major n'ait pris aucune disposition à mon sujet? Quels implacables et insensibles tyrans! Le soir je revins au fort et je reçus de l'adjudant-chef l'ordre de me préparer pour la revue. C'est donc tout ce que me réservait cette longue et bouleversante attente du courrier et de ma libération! On ne saurait dire à quel point c'est pénible! Cette attente interminable me rendra fou...

Avec quel empressement et quelle ardeur on exécute les ordres d'arrestation, mais avec quelle mollesse et quelle indifférence on vous libère! Et pourtant, les ordres sont donnés par le même personnage et les exécuteurs restent les mêmes. A quoi tient cette différence? En juin 1847, on a mis à peine sept jours pour me transférer de Pétersbourg à Orenbourg. Et maintenant, je devrai peut-être attendre sept mois avant qu'un commandant de bataillon quelconque donne l'ordre de me retirer mon équipement militaire et de ne plus pourvoir à ma subsistance. C'est une simple formalité, mais moi je ne puis concevoir une formalité aussi inhumaine.

19 juin

Le bateau est reparti hier pour Gouriev. Il ramènera ici la deuxième compagnie et le commandant du bataillon en personne. En l'honneur de l'arrivée de cet important personnage, la compagnie qui est restée, et dont je fais partie, se prépare pour la revue. A l'occasion de cet événement important, et qui me répugne, on m'ajuste mon équipement. Qu'elle est donc exécrationnelle cette interminable mise au point de mon équipement! Est-il possible que ce ne soit pas la dernière fois qu'on me mène sur la place, comme une bête à la foire? Quelle honte et quelle humiliation! Il est difficile, il est pénible, il est impossible d'étouffer en soi tout sentiment de dignité humaine, de se mettre au garde-à-vous, d'obéir au commandement et de se déplacer comme une machine sans âme. Et c'est là le seul moyen éprouvé de tuer d'un seul coup un millier de ses semblables. Géniale invention qui fait honneur au christianisme et à la civilisation!

Il est bien singulier, par exemple, que même des gens aussi raisonnables que notre médecin Nicolsky aiment à voir bleuir sous l'effort les hommes qui marchent au pas de l'oie. Je ne comprends pas cette jouissance cruelle. Cependant, notre honorable Hippocrate, malgré la chaleur torride ou le froid glacial, reste assis près du portillon durant des heures et regarde avec complaisance ses pareils. Du bourreau tu as la vocation et du médecin tu n'as que le nom! Mon destin perfide s'est affreusement moqué de moi en me livrant à la lie de cette caste très chrétienne. Si j'avais été un monstre, un buveur de sang, on n'eût pu imaginer un châtement plus atroce que celui de ma déportation et de mon incorporation dans le corps des troupes spéciales d'Orenbourg. Voilà bien la cause de mes indicibles souffrances. Et, en plus, on m'a défendu de dessiner,

on a retranché de ma pauvre existence sa part la plus noble. Un tribunal, présidé par Satan lui-même, n'aurait pas pu prononcer une sentence aussi impitoyable. Et les implacables exécuteurs l'ont appliquée avec une précision révoltante.

Auguste, le païen, en exilant Ovide au pays des Gètes barbares ne lui défendit ni d'écrire ni de dessiner. Mais Nicolas, le chrétien, m'a interdit l'un et l'autre. Ces deux souverains sont des bourreaux. Mais l'un est un bourreau chrétien, et, qui plus est, un chrétien du XIX^e siècle qui a vu s'affirmer sur les principes chrétiens un des plus grands empires du monde. La République florentine, cette chrétienne du Moyen Age à demi sauvage et fanatique, sut se comporter envers Dante Alighieri, citoyen rebelle, d'une façon réaliste. Mais Dieu me garde de me comparer à ces grands martyrs, à ces flambeaux de l'humanité : je compare seulement un païen grossier et matérialiste et une chrétienne du Moyen Age à demi éclairée avec un chrétien du XIX^e siècle.

Je ne sais pas au juste pourquoi pendant ces dix années je n'ai été élevé à aucun grade, fût-ce à celui d'adjutant-chef. Dois-je cela à l'antipathie que j'éprouve envers cette caste privilégiée ou à mon entêtement opiniâtre d'Ukrainien ? A l'un et à l'autre semble-t-il.

Le jour inoubliable où je fus condamné, je me suis dit qu'on n'arriverait jamais à faire de moi un soldat. Et, en effet, on n'y est pas arrivé. Je n'ai pas appris la manière réglementaire de manier les armes, même superficiellement. Et cela flatte mon amour-propre.

Et voici une autre raison non moins importante qui a pu empêcher toute promotion. Le satrape sans cœur¹ qui est le confident du tzar a imaginé que j'avais été affranchi et que j'avais fait mes études aux frais de l'empereur et qu'ensuite j'avais témoigné ma reconnaissance en dessinant

1. Il s'agit de Basile Pérovsy (1795-1857).

la caricature de mon bienfaiteur. Alors, il a décidé que l'ingrat devait être châtié. Je ne sais d'où est venue cette fable absurde. Je sais seulement qu'elle m'a coûté fort cher. Il faut croire qu'elle est née le jour du jugement, car la conclusion de la sentence porte : « Interdiction stricte d'écrire et de dessiner. » Il m'a été défendu d'écrire, à cause des poésies séditieuses que j'ai écrites en ukrainien. Mais pourquoi m'a-t-on défendu de dessiner ? Sans doute le juge suprême l'ignore-t-il lui-même. Cependant l'exécuteur éclairé des ordres du tzar interpréta la sentence à sa façon et m'écrasa de sa toute-puissance implacable. Quel cœur dur et corrompu ! Et dire que ce vieillard débauché et pourri a ici la réputation d'être le bienfaiteur magnanime et généreux du pays. Comme ils ont la vue courte ou plutôt comme ils sont lâches, ces ignobles thuriféraires : le satrape dépouille le pays qu'on lui a confié, offre à ses maîtresses dépravées des parures de dix mille roubles tandis qu'ils glorifient sa générosité et ses bienfaits. Ah, les canailles !

20 juin

C'est aujourd'hui que la compagnie arrivera à Gouriev et, vu les grandes crues de l'Oural, elle ira directement à Stréletskaïa Kossa pour s'embarquer. Demain, de très bonne heure, le bateau lèvera l'ancre et, après-demain, la compagnie débarquera au port de Novopétrovsk. Gare à vous, nos officiers ! Un orage, un terrible orage s'annonce. Le commandant du bataillon s'approche, non seulement de vous, dans une nuée sombre, à la manière de Zeus, mais aussi de nous, pauvres êtres sans défense.

Dans l'attente de ce juge terrible et vengeur, les ivrognes qui boivent jusqu'à leur chemise flattent notre Esculape et le supplient de leur trouver des maladies mentales ou physiques imaginaires (mentales de préférence), de leur établir

un certificat en bonne et due forme et de les soustraire ainsi au châtement bien mérité de Jupiter tonnant. Notre sombre Esculape ne se laisse fléchir que par les soldats. Ceux-là que leur ivrognerie a si bien dépouillés qu'ils n'ont plus rien à se mettre sur le dos pour se présenter devant les yeux du père-commandant, Nicolsky les met au lit en leur prescrivant une purge... Une chose encore est étrange. Tout ce malheur insondable, ces humiliations de toutes sortes et ces outrages ont passé comme s'ils ne me concernaient point. Ils n'ont point laissé la moindre trace en moi. « L'expérience, dit-on, est notre meilleur maître. » Mais cette amère expérience est passée près de moi comme un être invisible.

Il me semble que je suis exactement le même qu'il y a dix ans. Aucun trait de mon être intime n'a changé. Est-ce bien? Je crois que oui et du fond de mon âme je remercie le Créateur tout-puissant de n'avoir pas permis à cette terrible expérience de toucher de ses griffes de fer mes convictions et la foi de mon enfance. Certaines choses se sont éclaircies, se sont arrondies, ont pris des proportions et un aspect plus naturels. Mais sans doute cela est-il dû au vol imperturbable du vieux Saturne. Ce n'est pas le fruit de mon amère expérience.

J'ai reçu une lettre de Koukharenko avec un supplément fort substantiel : vingt-cinq roubles sous le même pli. Je l'ai remercié par une première lettre à laquelle j'ai joint mon autoportrait et par une seconde lettre accompagnée d'un supplément encore moins substantiel : le récit fantastique d'un bagnard imaginaire intitulé *La Source d'un Moscovite*¹. Je l'ai composé aussitôt après avoir reçu la lettre de mon ataman. La qualité des vers est restée à peu près la même que celle des anciennes poésies. Peut-être sont-ils devenus moins souples et légèrement plus saccadés. Mais cela n'a pas d'importance; lorsque je redeviendrai

1. Chevtchenko publia cette œuvre en 1861.

libre, mes vers retrouveront un cours plus harmonieux, plus égal, plus simple et aussi plus joyeux. La verrai-je enfin cette fée qui vient vers moi, clopin-clopant, ma liberté?

26 juin

Deux jours déjà ont passé depuis que notre père-commandant est parti, mais jusqu'à présent je n'ai pas pu me débarrasser de l'impression pénible qu'a laissée son bref séjour. Cette odieuse revue militaire a écrasé toutes mes espérances si roses et si radieuses et m'a tellement découragé que, si je n'avais eu entre les mains la lettre de Lazarevsky, j'aurais faibli sous le poids de mon accablement. Mais, grâce à Dieu, j'ai ce document sans prix qui est le canevas sur lequel je peux tracer les arabesques les plus capricieuses et les plus fantasques.

« Ce sont les esprits faibles qui vivent d'espérance », dit le défunt Goethe. Mais ce sage n'a dit la vérité qu'à demi. L'espérance est propre et aux esprits médiocres et aux grands esprits, et même aux esprits matérialistes les plus positifs. C'est notre nourrice et notre amante la plus tendre et la plus constante, fidèle jusqu'au tombeau. Elle leurre l'imagination crédule du tzar tout-puissant et du sage illustre et du pauvre laboureur et d'un miséreux comme moi et elle endort notre esprit incrédule en nous racontant des contes de fées merveilleux auxquels chacun d'entre nous croit volontairement (et non pas inconsciemment). Il est certes un esprit faible celui qui croit que les poires peuvent pousser sur un saule. Mais pourquoi ne croirais-je pas, moi, que je serai, à coup sûr, à Pétersbourg, fût-ce vers l'hiver et que je reverrai les visages qui sont si chers à mon cœur, ma belle Académie, l'Ermitage que je ne connais pas encore, et que j'irai à l'Opéra, au féerique Opéra?

Oh, qu'il est donc doux de croire à ce bel avenir! Je serais un athée froid et indifférent si je ne croyais pas à ce dieu merveilleux, à cette espérance enchanteresse.

Voici comment j'ai l'intention d'organiser mon existence, avec l'aide de mes amis, bien sûr. D'abord je ne dois plus penser à la peinture. Cela reviendrait à croire que les poires peuvent pousser sur les saules. Déjà autrefois je n'étais pas un peintre très fameux, à plus forte raison maintenant. S'il passe dix années sans exercer son métier, le plus grand virtuose peut devenir un vulgaire joueur de balalaïka, un musicien de cabaret. Par conséquent je ne dois plus songer à la peinture. Mais j'aspire à me consacrer sans partage à l'aquatinte. Dans ce dessein, j'estime qu'il me faudra restreindre ma vie matérielle au strict nécessaire et étudier cet art avec persévérance. Entre-temps je ferai des copies à la sépia d'œuvres célèbres. Deux ans d'études me suffiront. Ensuite je retournerai dans mon Ukraine chérie où il fait si bon vivre et je me mettrai à faire des estampes. La première sera *La Caserne* d'après Teniers. C'est de ce tableau que mon inoubliable Maître le grand Carl Brüllow disait qu'on viendrait d'Amérique pour jeter un coup d'œil sur cette merveille. On peut se fier aux jugements du grand Brüllow.

De tous les beaux-arts, c'est actuellement la gravure que je préfère. Et non sans raison. Être un bon graveur, c'est propager dans la société ce qui est instructif et ce qui est beau. C'est être utile aux hommes et agréable à Dieu. La vocation de graveur est la plus belle et la plus noble qui soit. Combien d'œuvres d'art qui ne sont accessibles qu'aux riches se terniraient dans des galeries obscures sans le miraculeux burin du graveur : divine vocation en vérité!

Outre ces copies de chefs-d'œuvre, j'ai l'intention, avec le temps, de faire paraître en aquatinte ma propre création, *La Parabole de l'Enfant prodigue*, adaptée aux mœurs contemporaines de notre classe marchande. J'ai réparti cette

parabole instructive en douze dessins qui sont déjà presque tous faits sur papier. Mais ils requièrent encore un travail long et assidu avant de pouvoir être confiés au cuivre. L'idée générale s'applique assez bien à notre rude classe marchande mais je ne suis pas en mesure de bien l'exprimer. Il faut la rendre avec habileté, avec justesse et fidèlement. Il faut éviter la caricature. Le sarcasme dramatique vaudrait encore mieux que le persiflage. Pour réussir il faut travailler avec application et prendre l'avis de gens compétents. C'est dommage que feu Fédotov¹ n'ait pas eu l'idée de traiter ce thème si riche. Il eût fait une satire finement aiguisée de notre classe marchande ignorante et à demi tatare. Il est nécessaire, je crois, de faire la satire de notre époque et de notre classe moyenne à demi illettrée, mais cette satire doit être intelligente et généreuse. *Le Fiancé* de Fédotov, *Les comptes se règlent en famille* d'Ostrovsky et *Le Réviseur* de Gogol en sont un exemple. Notre jeune société, comme un écolier paresseux, en est encore à épeler les syllabes et, sans la contrainte du maître, elle ne veut pas et ne peut pas aller au-delà du stupide *b, a, ba*. Quant aux défauts, aux vices de notre haute société, mieux vaut n'en point parler. Premièrement, parce que cette société est peu nombreuse, deuxièmement, parce que les maux dont elle est atteinte moralement sont invétérés. Or, les maladies chroniques, quand on les guérit, ce n'est que par des moyens héroïques. La satire est trop douce pour agir. Et enfin notre haute société si restreinte a-t-elle quelque importance au point de vue national? Il semble que non. En revanche, la classe moyenne est une masse énorme et à demi illettrée. Elle représente la moitié de notre peuple. Elle est le cœur même de la nation. C'est donc bien elle qui a besoin, non de la parabole, en images d'Epinal, de l'enfant prodigue, mais d'une satire finement

1. Fédotov (1815-1852), peintre de genre. Chevtchenko fait sans doute allusion ici à sa toile *L'Arrivée du fiancé*.

aiguisée, juste et généreuse. Je me considérerais comme l'homme le plus heureux du monde si je pouvais réussir mon vaurien malgré lui, mon « enfant prodigue » à moi que j'ai conçu avec tant de sincérité.

« *L'événement est récent et cependant on y croit à peine.* » Danilevsky, à qui on peut se fier, m'a dit ici, il y a deux ans, que la représentation de la comédie d'Ostrovsky, *Les comptes se règlent en famille*, aurait été interdite à la demande des marchands de Moscou. Si cela est vrai, la satire a pleinement atteint son but. Mais je ne puis comprendre quelle raison a le Gouvernement de protéger l'ignorance et l'escroquerie. Mesure bien étrange!

27 juin

De la classe marchande, je passe aux militaires. La transition, loin d'être brusque, serait plutôt harmonieuse. Cette caste privilégiée appartient aussi à la classe moyenne. A la seule différence que le marchand est plus poli que l'officier. Il lui dit : « Vous, Votre Excellence! » alors que l'officier dit au marchand : « Eh bien toi, barbu! » Pourtant cela ne les désunit pas, car, par l'éducation, ils sont frères. La différence entre eux se traduit par le fait que l'officier est voltairien et le marchand vieux-croyant. Et, au fond, cela revient au même.

29 juin

« Il est large et fréquenté le chemin par où l'on sort du paradis, mais celui qui nous y ramène est un sentier étroit et parsemé d'épines », m'a dit, lorsque j'étais encore enfant, une vieille femme en train de mourir. Et elle disait la vérité, une vérité dont maintenant seulement je comprends tout le sens.

Le bateau de Gouriev est arrivé aujourd'hui et il ne m'a rien apporté, pas même une lettre. D'ailleurs je n'attends pas de lettres car, depuis longtemps déjà, mes fidèles amis ne me croient plus dans cette abominable niche. Oh, mes amis fidèles et sincères! Si vous saviez ce que font ici de moi, au moment des adieux, ceux qui furent mes bourreaux pendant dix années, vous ne le croiriez pas car, moi-même, j'ai peine à croire ces ignominies. C'est la prolongation de cet affreux cauchemar qui n'en finit pas depuis dix ans. Et que peut signifier ce retard? Je ne lui trouve aucune explication. Mme Eigert m'a écrit le 15 mai d'Orenbourg pour me féliciter de ma libération mais ma liberté se balade dans les cabarets avec le scribouillard de service. C'est certain. En effet, mes tortionnaires en prennent à leur aise : revues, exercices, jeux de cartes, ivrognerie et le secrétariat est laissé aux soins d'un copiste, d'un Pétrov quelconque, dégradé pour escroquerie. C'est ainsi depuis toujours et transgresser le testament sacré de nos pères au profit d'un simple soldat comme Chevtchenko, cela serait contraire à la fois et aux préceptes de nos pères et aux règles du service.

J'ai le cœur angoissé et j'ai encore le courage de plaisanter! Et cela grâce à mon incorrigible espérance. Je ne vais tout de même pas me pendre à cause d'un père-commandant ivrogne et de son digne secrétaire.

1^{er} juillet

Aujourd'hui j'ai envoyé par le courrier du bateau une lettre à M. Lazarevsky. Peut-être est-ce la dernière que j'écris de cette étouffante prison. Dieu le veuille : j'ai beaucoup de torts envers mon fidèle ami. J'aurais dû répondre à sa lettre du 2 mai dès que je l'ai reçue le 3 juin. Mais j'ai attendu vainement tout un mois car j'espérais recevoir d'Orenbourg la bonne nouvelle que je

voulais lui annoncer à lui, le premier, et me voici; malgré tout, obligé de lui écrire que je ne suis toujours pas libre. Jusqu'au 20 juillet, même peut-être jusqu'au mois d'août, je serai soldat comme je l'étais auparavant, à la seule différence que j'ai la permission d'engager quelqu'un à ma place pour monter la garde et de passer mes nuits au jardin potager, ce dont je profite avec reconnaissance. D'ailleurs jusqu'au 20 juillet, j'écarte de moi tout sentiment de révolte. Je jouis chaque matin du privilège d'une parfaite solitude et je peux même prendre un verre de thé, à vrai dire pas fameux, mais c'est quand même du thé. Si je pouvais en plus fumer un bon cigare comme les vingt-cinq que m'a envoyés mon ami Lazarevsky, je me croirais alors à la fête de Peterhof! Mais ce serait trop! Et aujourd'hui c'est vraiment la fête à Peterhof. Une de ces splendides fêtes données par le tzar. Autrefois, il y a longtemps, en 1836 si je ne me trompe, j'étais si enthousiasmé par ce qu'on m'avait raconté de cette féerie que, sans demander la permission à mon maître (j'étais alors en apprentissage chez un peintre en bâtiment, un certain Chiriaïev, homme rude et cruel) et en dédaignant les conséquences possibles d'une absence volontaire (je savais bien qu'on ne me renverrait pas), un morceau de pain noir et cinquante kopecks en poche, vêtu de la blouse de coutil que portent les apprentis, je quittai mon travail pour me rendre à la fête populaire de Peterhof. Oh, je devais être beau à ce moment-là! Cependant, c'est étrange, la magnifique fontaine de Samson et les autres et toute la fête en général ne me donnèrent pas la moitié du plaisir que j'en avais attendu d'après les récits qu'on m'en avait faits. Mon imagination était-elle trop enflammée par tout ce qu'on m'avait raconté ou bien étais-je trop fatigué et avais-je faim? Cette dernière explication est la plus probable. Ajoutez à cela que j'avais aperçu dans la foule mon redoutable patron et son opulente épouse. Ce dernier fait ternit pour moi l'éclat et la splendeur de la fête, et, sans

attendre les illuminations, je suis rentré chez moi nullement étonné de ce que j'avais vu. Cette escapade passa heureusement inaperçue. On me trouva le lendemain endormi au grenier et personne n'a jamais soupçonné mon absence illégale. A vrai dire je la considérais moi-même comme une sorte de rêve.

J'ai assisté une seconde fois à la fête de Peterhof, en 1839, dans des circonstances tout à fait différentes; Pétrovsky, Mikhaïlov¹ et moi nous accompagnions, sur le bateau à vapeur de Berd, notre grand maître Carl Pavlovitch Brüllow dont nous étions les disciples préférés. Je suis passé si rapidement du grenier d'un barbouilleur grossier au somptueux atelier du plus grand peintre de notre siècle que je ne puis encore y croire maintenant et, pourtant, il en fut bien ainsi! D'une mansarde misérable, je fus, moi pauvre petit gamin, transporté sur des ailes dans les salles enchantées de l'Académie des Beaux-Arts. Mais de quoi pourrais-je me vanter? Par quoi ai-je montré que j'avais su profiter des enseignements et de la confiance amicale du plus grand peintre du monde? Par rien, hélas!

Jusqu'à son mariage malheureux et après son heureux divorce, j'ai habité chez lui ou plus exactement dans son atelier. Et que faisais-je? A quoi m'occupais-je donc dans ce sanctuaire?

Aussi bizarre que cela puisse paraître, je passais mon temps à écrire les poésies ukrainiennes qui devaient peser si lourd sur ma pauvre destinée. Devant les œuvres merveilleuses du maître, c'est à mon joueur de *kobza* aveugle et à mes féroces *gaidamak*² que mon cœur rêvait.

1. Chevtchenko se lia d'amitié avec Mikhaïlov et avec Pétrovsky à l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg. Le second reçut pour son tableau *Agar dans le désert* ce qui équivalait à notre Prix de Rome. Il mourut en Italie. (Cf. note sur Brüllow au début du *Peintre*.)

2. Mot turc qui désignait ceux qui participaient aux soulèvements populaires du XVIII^e siècle dans l'Ukraine occidentale, contre les seigneurs polonais.

Comme dans la steppe torride et sauvage du Dniepr, les ombres de nos pauvres hetmans martyrs surgissaient dans la fraîcheur de son atelier, élégant et luxueux. La steppe parsemée de kourgans¹ s'étalait devant moi. Ma belle, ma pauvre Ukraine m'apparaissait dans toute sa beauté pure et mélancolique. Je m'abandonnais à la rêverie et les yeux de mon âme ne pouvaient se détourner de ces charmes enchanteurs. Cela doit être une vocation et rien de plus.

Mais elle est étrange cette vocation toute-puissante. Je savais bien que la peinture serait ma profession, mon pain quotidien. Et au lieu d'apprendre à connaître ses mystères les plus profonds, sous la direction d'un maître tel que l'immortel Brüllow, j'écrivais des vers, pour lesquels je n'ai jamais touché un kopeck de personne et qui m'ont finalement privé de ma liberté. Et, en dépit d'une interdiction absolue et inhumaine, je continue tout de même à rimer en sourdine. Et je songe même à faire imprimer (sous un autre nom, bien entendu) mes enfants chétifs et pleurnicheurs. Oh, qu'elle est donc étrange cette vocation que rien ne peut décourager!

5 juillet

... Que faire durant la longue et monotone navigation sur la Volga qui me mènera d'Astrakhan à Nijni-Novgorod? Cela m'inquiétait. Et, en effet, que deviendrais-je pendant tout un mois sans le moindre livre? Mais la fortune aux yeux bandés, cette fière souveraine des maîtres du monde, cette tzarine des tzars, s'est mise aujourd'hui à mon service.

Après avoir goûté le charme de la fraîcheur matinale au jardin, je me suis rendu vers neuf heures au fort.

1. Tumulus.

J'avais besoin de prendre du pain chez l'intendant et de le donner à sécher pour le voyage. J'entrai dans le bureau de la compagnie, j'aperçus sur la table, à côté de bottes réglementaires, trois livres assez volumineux dont les couvertures grises paraissaient usées. Je lus le titre, et quel titre! *Estetyka, czyli umnictwo piekne przez Karola Libelta*¹. De l'esthétique dans une caserne! « A qui donc appartiennent ces livres? » demandai-je au secrétaire. « Au garde-magasin, le sous-officier Koulikh. » J'allai trouver aussitôt le personnage susnommé. Et lorsque je lui demandai s'il voulait bien me les vendre, il me répondit qu'ils m'appartenaient. Il ajouta que Pchévlotzky, lorsqu'il avait quitté Ouralsk pour rentrer dans sa patrie, lui avait donné ces livres en le priant de me les remettre. Koulikh les avait apportés ici, les avait rangés dans le magasin d'habillement et avait oublié jusqu'à leur existence. Hier seulement ils lui étaient tombés sous les yeux et il était bien heureux, disait-il, que l'occasion de les remettre à leur destinataire se présentât enfin. Pour marquer ce joyeux événement, j'envoyai chercher de la vodka, tandis que je mettais les livres dans ma musette de voyage.

C'était l'œuvre visible et palpable de l'obligeante fortune! De sorte que, grâce à la souveraine aveugle, voici donc pour mon voyage une lecture sur laquelle je ne comptais pas. Lecture, à vrai dire, qui n'est pas tout à fait de mon goût, mais qu'y faire? « Faute de grives, on mange des merles. »

8 juillet

Ce matin, j'ai invité chez moi, au jardin, le sous-officier Koulikh qui m'a rapporté d'Ouralsk l'*Umnictwo piekne*,

1. *L'Esthétique ou la Science du beau* (en polonais dans le texte).

de Libelt. Notre conversation a roulé, bien entendu, sur le bataillon et principalement sur la deuxième compagnie qui, partie il y a deux ans, est revenue ces temps-ci. Maintenant comme alors, j'ai la malchance d'en faire partie. Nous avons passé en revue toute la compagnie depuis son ancien commandant, le lieutenant Obriadine, jusqu'au soldat Skobélev qui, malgré le nom qu'on lui a donné, était mon compatriote. (Il était originaire du gouvernement de Kherson.) Je me souviens de lui surtout à cause des mélodies ukrainiennes qu'il chantait si bien et avec tant de simplicité de sa jeune et douce voix de ténor. Il chantait en particulier, avec beaucoup d'expression, la chanson populaire :

*Une petite rivière
Coule de la cerisaie.*

Lorsque j'écoutais cette chanson pleine de charme, j'oubliais que j'étais dans une caserne. Elle me transportait sur les bords du Dniepr, dans mon cher pays natal. Elle me rendait à la liberté. Je n'oublierai jamais ce pauvre garçon hâlé et à demi nu, qui ravaudait lui-même sa chemise et qui m'emportait par la grâce de son chant dépourvu d'artifices loin, loin de cette étouffante caserne.

Par sa constitution et par ses manières, il n'avait pas une allure bien martiale (et je n'en avais que plus d'estime pour lui), mais, dans la compagnie, il avait la réputation d'être un soldat honnête et intelligent. Son visage avait beau être basané, taillé à coups de serpe et creusé par la petite vérole, il rayonnait de bravoure et de noblesse. Et, indépendamment de ses chansons, je l'aimais parce qu'il était mon compatriote et parce qu'il était honnête. C'était, comme il me l'avoua en secret, un paysan-serf évadé. Lorsqu'il fut pris pour vagabondage, il dit qu'il avait perdu la mémoire, qu'il ne se souvenait ni de son pays d'origine, ni de sa famille. Il fut alors enrôlé comme soldat et reçut le

nom de Skobélev en l'honneur de « l'Invalide russe » Skobélev, ce gai et fameux luron. Et, à propos de notre pauvre Skobélev, Koulikh m'a raconté cette histoire révoltante :

Peu après l'arrivée de la deuxième compagnie à Ouralsk, son commandant, le lieutenant Obriadine, prit le soldat Skobélev comme ordonnance en raison de sa sobriété, de sa loyauté et de ses faibles aptitudes militaires. Or, le soldat Skobélev devint, involontairement, le confident du commandant et le serviteur de sa maîtresse. Mais six mois ne s'étaient pas écoulés que le serviteur, en dépit de sa rusticité, était devenu, toujours involontairement, l'amant de la maîtresse de son chef. Et, un jour, dans un moment d'effusion, la traîtresse perfide lui confia qu'Obriadine avait touché, deux mois plus tôt, dix roubles en argent qui lui étaient adressés à lui, Skobélev, de Moscou par un de ses camarades (de vagabondage sans doute) qui gérait maintenant une boutique. Pour confirmer son récit elle lui montra l'enveloppe qui portait cinq cachets. Le lieutenant Obriadine, lorsqu'il était encore aide de camp et trésorier de bataillon, avait été plusieurs fois déjà non seulement suspecté mais convaincu de détournements semblables. Mais il savait effacer toutes les traces, si bien qu'il passait en général pour un homme honnête. Skobélev, ayant appris le tour que lui avait joué son père-commandant, se présenta chez lui avec l'enveloppe vide et exigea qu'il lui rendît l'argent. Le père-commandant le régala d'une gifle et Skobélev lui donna en retour un soufflet. Si tout cela s'était passé en tête à tête, les choses auraient pu se terminer ainsi, mais, comme la scène avait eu lieu devant des spectateurs nobles, des officiers, le lieutenant Obriadine, tout confus, mit le soldat Skobélev aux arrêts et présenta un rapport au commandant du bataillon sur ce qui s'était passé. Une enquête eut lieu et, le lieutenant Obriadine dut donner sa démission, tandis que le soldat Skobélev était traduit devant le tribunal militaire.

Par décision du tribunal militaire, Skobélev dut passer « par l'allée verte ¹ », comme disent les soldats, pour recevoir deux mille coups de verges et il fut déporté à Omsk, dans un bataillon disciplinaire, pour sept ans. Tout cela est bien triste et, malheureusement, les événements de ce genre ne sont point rares.

Pauvre Skobélev! Tu es né et tu as grandi dans le ser-vage. Tu as voulu goûter de la pleine et entière liberté et ton envol t'a amené à Edikoul (c'est le nom que donnent les soldats à Novopétrovsk). Tu t'es posé, oiseau-chanteur d'Ukraine, dans cette prison qui m'a retenu sept années, comme pour me rappeler, par tes chansons douces et mé-lancoliques, ma chère patrie, ma pauvre patrie. Pauvre et malheureux Skobélev! Tu as rendu honnêtement et noble-ment sa gifle à ce voleur noble, à ce pillard, et pour cet acte juste on t'a fait passer par les verges et porter de lourdes chaînes sur les rives désertes de l'Irtych et de l'Om. Rencontreras-tu dans ta nouvelle captivité quelqu'un qui écoute avec autant d'attention et de gratitude que moi tes chansons suaves et mélancoliques? Trouveras-tu un autre partenaire? Oui, j'en suis sûr et plus d'un. Parmi les captifs, les abandonnés, les forçats qui portent la marque d'infamie, tu rencontreras bien un compatriote qui ver-sera des larmes de reconnaissance sur tes lourdes chaînes en entendant les chants du pays natal, chants aimés et qui réjouissent le cœur. Pauvre et malheureux Skobélev!

10 juillet

Toujours le même vent. Toujours la même nostalgie. La pluie continue à laver la nouvelle lune. Il est rare ici

1. Dostoïevsky raconte ce supplice dans ses *Récits de la maison des morts*. Le condamné passe entre une double haie de soldats armés de verges et tous le frappent.

qu'elle prodigue aussi longtemps ses amabilités. Je suis resté étendu toute la journée sans bouger dans le pavillon du jardin et j'ai écouté la mélodie douce et monotone des gouttes de pluie fines et serrées qui tombaient sur le toit de bois. J'ai essayé plusieurs fois de m'endormir, mais je n'y suis pas arrivé. Les maudites mouches de tout le potager se sont ramassées dans le pavillon et ne m'ont pas laissé en paix. J'ai tenté à plusieurs reprises de bâtir des châteaux en Espagne en pensant à mes futures estampes d'aquatinte, mais je n'y ai pas réussi. *Genséric* et *Le Siège de Pskov* de Brüllow ne m'ont pas particulièrement réussi. Au début, il faut éviter les nus. Il y faut de l'expérience et encore de l'expérience, autrement les nus ravissants de Brüllow deviendraient affreux en gravure. Je ne voudrais pas que mes estampes ressemblent à celles qu'on a faites à Paris d'après le tableau *Les Derniers Jours de Pompéi*. Cette gravure est horrible, faite à coups de hache. L'œuvre géniale du maître est défigurée et profanée.

Dans cet état d'esprit mélancolique, je me suis souvenu de l'*Umnictwo piekne* de Libelt et je me suis mis à le mâcher! c'est dur, aigre et fade. Une vraie « wasser-suppe » allemande! Par exemple, comment un homme qui traite sérieusement du problème de l'Inspiration peut-il avoir la naïveté de croire que Joseph Vernet ait donné l'ordre qu'on l'attache pendant les tempêtes à un mât de hune afin que naisse en lui l'inspiration? C'est avoir de ce sentiment ineffable et divin une conception de moujik. Et c'est à cela que croit un homme qui écrit un ouvrage d'esthétique et traite du Beau idéal dans la nature spirituelle de l'homme! Non, l'esthétique non plus ne me réussit pas aujourd'hui. Libelt écrit en polonais, mais il sent (j'en doute!) et pense en allemand. Ou, tout au moins, il est imprégné de l'idéalisme allemand (en tout cas de l'ancien idéalisme allemand, car l'actuel m'est inconnu). Son œuvre ressemble un peu à la prose de notre Joukovsky. Lui aussi

croit au charme inerte du long et maigre Idéal allemand, comme feu V. A. Joukovsky y croyait.

En 1839, Joukovsky, qui rapportait d'Allemagne un énorme carton rempli d'œuvres de Cornélius¹, de Hesse², et d'autres lumières de l'École de Munich, trouva que les œuvres de Brüllow étaient trop matérielles, qu'elles rabaisaient trop l'art divin et sublime vers notre monde terrestre. Et, un jour, dans l'atelier d'Orlov, il nous invita, Sternberg³ et moi, à venir admirer chez lui les grands maîtres allemands et à nous mettre à leur école. Nous ne manquâmes pas de profiter de l'occasion et, le lendemain même, nous nous présentâmes chez notre germanophile. Oh, mon Dieu! qu'avons-nous vu dans cet énorme carton qu'on déploya devant nous? De longues madones sans vie entourées de maigres chérubins gothiques et d'autres martyrs, vrais martyrs de l'art vivant, de l'art souriant. Nous vîmes des œuvres à la manière de Holbein et de Dürer mais rien qui représentât l'art du XIX^e siècle. Ils ont perdu l'esprit, ces peintres idéalistes allemands, et à quel point! Ils n'ont même pas remarqué que dans l'architecture de Klenze⁴, pour laquelle ils ont créé leurs horribles œuvres gothiques, il n'y a rien qui puisse rappeler l'architecture gothique. Etrange et incompréhensible aveuglement. J'ai caché l'*Umnictwo piekne* de Libelt dans ma musette de

1. Cornélius (1783-1867), fit partie du groupe des Nazaréens et peignit les fresques de la Glyptothèque de Munich.

2. Hesse (1792-1871).

3. Sternberg (1818-1845), peintre russe de talent. Il fit quelques portraits de Chevtchenko qui, à son tour, lui consacra plusieurs poèmes.

4. Klenze (1784-1864), architecte allemand qui vécut quelque temps en Russie où il participa à la construction de l'Ermitage, de Saint-Isaac et d'autres monuments de Saint-Pétersbourg. Il avait fait ses études à l'Académie d'Architecture de Berlin et à l'École polytechnique de Paris. Il fut directeur des bâtiments royaux de Westphalie et de Bavière. On lui doit à Munich la Pinacothèque, la Glyptothèque, l'École royale d'Equitation et le fameux Walhalla qui est inspiré du Panthéon.

voyage et j'ai remis mon corps dans la position horizontale.

Oh, jours dorés, jours inoubliables! Vous êtes passés devant moi comme un songe lumineux et vous avez laissé derrière vous le sillage ineffaçable d'un souvenir enchanteur! Dans ce temps-là, nous étions, Sternberg et moi, des jeunes gens commençant à peine à voler de leurs propres ailes et, en examinant cette collection unique de laideur *idéale*, nous exprimions notre opinion à haute voix avec une telle naïveté que le doux et délicat Vassili Andreïévitch en vint à nous traiter d'élèves détraqués de Carl Pavlovitch et il allait même refermer son carton lorsque le prince Viazemsky fit son apparition dans le cabinet de travail, ce qui empêcha notre hôte de mettre son projet à exécution. Nous continuâmes avec un calme imperturbable à feuilleter le carton et nous fûmes récompensés de notre patience par l'esquisse initiale des *Derniers jours de Pompéi*, tracée d'une plume adroite et légèrement tachée de sépia. Après ce génial croquis (qui fut à peine modifié dans le tableau) venaient quelques dessins grossiers de Brouni¹ qui nous effrayèrent par leur laideur monotone et conventionnelle. Où, à quelle source délétère, M. Brouni a-t-il puisé cette manière affectée? Est-il possible que le seul désir d'être original ait défiguré si affreusement les œuvres de l'infatigable Brouni? Désir pitoyable! Résultat affligeant! Et cet homme rêvait même d'égaliser Charles le Grand! (C'est ainsi que V. A. Joukovsky nommait habituellement Brüllow.)

Un homme de ma connaissance, qui n'est pas peintre et qui, sans être très connaisseur, apprécie l'art, me dit une fois en regardant *L'Intercession de la Vierge* de Brouni à la cathédrale de Kazan², que s'il avait été la mère de cet

1. Peintre russe, fut recteur de l'Académie des Beaux-Arts. *Le Serpent d'airain* dont il est question plus loin est son œuvre la plus connue.

2. A Pétersbourg.

horrible enfant qui traîne au premier plan du tableau, il aurait eu peur, non seulement de le prendre dans ses bras, mais même d'approcher de ce petit crétin. Remarque extraordinairement juste et bien méritée. Et son *Serpent d'airain*? C'est un ramassis d'acteurs et d'actrices laids et infortunés. J'ai eu l'occasion de voir ce tableau en ébauche et il m'a épouventé. L'impression était désagréable mais c'était tout de même une impression, tandis que le tableau achevé n'a éveillé en moi aucun sentiment, même désagréable. Et pourtant cette œuvre avait comme but d'écraser *Les Derniers Jours de Pompéi*. Prétention colossale et vouée à l'échec.

5 août

Je suis arrivé à cinq heures du soir sur une frêle barque de pêcheur dans la ville d'Astrakhan. Tout cela s'est accompli si vite et d'une façon si inattendue que j'ai peine à y croire. Je me souviens comme d'un songe de cette promenade dans le ravin avec Andreï Obérémenko, après laquelle le lendemain (c'était le 31 juillet) Irakli Alexandrovitch consentit tout d'un coup à me délivrer un laissez-passer pour Pétersbourg. Le jour suivant, il a tenu sa parole et, le troisième jour, le 2 août à neuf heures du soir, j'ai quitté le fort de Novopétrovsk. Après une navigation de trois jours sur la mer et sur un des nombreux bras de la Volga, nous sommes arrivés à Astrakhan.

27 août

Nuits à clair de lune, nuits calmes et délicieusement poétiques. La Volga, enveloppée d'une brume transparente, reflète comme un miroir sans fin la beauté pâle de la nuit et la berge ensommeillée garnie de bosquets sombres. Décor

ravissant et apaisant, et, dans cette harmonie muette qui charme nos yeux, ont soudain retenti les sons doux et intimes d'un violon. Trois nuits de suite, mon âme portée par des mélodies captivantes s'est élevée vers le créateur de l'harmonie éternelle, grâce au jeu d'un serf affranchi. Il disait, ce thaumaturge, qu'il était impossible de conserver en bon état un instrument sur un bateau, mais il pouvait tirer même de celui-ci qui était médiocre des sons envoûtants, surtout lorsqu'il jouait des mazurkas de Chopin. Je ne me serais jamais lassé d'écouter ces chansons slaves poignantes. Je te remercie, ô mon Paganini-serf, et je bénis le hasard pour cette heureuse rencontre. De ton pauvre violon s'envolent les lamentations d'un serf outragé, auxquelles se mêlent, en une sombre, lente et profonde plainte, les gémissements de millions de serfs. Quand donc ces cris perçants parviendront-ils à ton oreille de plomb, ô Dieu juste, inexorable et inflexible?

Sous l'influence des mélodies tristes et plaintives de ce pauvre affranchi, notre bateau m'apparaissait dans le calme funèbre de la nuit comme un monstre énorme aux rugissements sourds et dont la gueule grande ouverte s'apprêtait à dévorer les *pomiéchtchiks* inquisiteurs¹. Oh, grand Fulton²! Oh, grand Watt! Votre enfant qui ne grandit pas de jour en jour mais d'heure en heure dévorera bientôt les knouts, les couronnes et les trônes, et dégustera pour la bonne bouche les diplomates et les *pomiéchtchiks*, en s'amusant, comme un écolier qui croque un bonbon. Ce que les Encyclopédistes ont commencé en France, c'est votre formidable et génial enfant qui l'achèvera sur toute la planète. Ma prophétie est une certitude, je prie seule-

1. Les *pomiéchtchiks* n'étaient pas, on le sait, de simples propriétaires fonciers puisque, jusqu'à l'abolition du servage par Alexandre II en 1861, ils possédèrent des serfs.

2. Fulton (1765-1815), mécanicien américain qui conçut le premier l'idée du sous-marin et réalisa industriellement la propulsion des bateaux par la vapeur.

ment le Seigneur de réduire un peu, de mettre un terme à son impitoyable patience. Je le prie de prêter enfin l'oreille aux lamentations déchirantes de ceux qui l'implorent d'un cœur confiant.

29 août

D'heure en heure les rives de la Volga deviennent plus hautes et plus attrayantes; j'ai essayé de faire un croquis mais, hélas, il n'y a pas eu moyen : le pont du bateau vibre et les contours des rives changent vite. Je dois donc renoncer au projet que j'avais formé il y a longtemps, à Novopétrovsk, de dessiner les rives de notre chère Volga. De minuit jusqu'au lever du soleil, le bateau a pris un chargement de bois près de Kamychin. J'ai à peine eu le temps de faire une esquisse rapide du débarcadère avec la rive droite du fleuve.

La charge de bois combustible suffira jusqu'à Saratov, donc, jusque-là, je ne pourrais rien faire. A soixante verstes en amont de Kamychin, sur la rive droite de la Volga, le pilote de notre navire a montré le tertre de Stenka Razine¹.

... Les pêcheurs et les gens du pays croient que Stenka Razine vit encore dans un défilé près de la Volga, non loin du tertre. Ils croient même, m'a dit le pilote, que l'été passé, certains matelots venant de Kazan se sont arrêtés près du tertre, sont allés dans le défilé, ont vu Stenka Razine et lui ont parlé...

D'après le pilote, Stenka Razine n'a jamais été un bri-

1. Stépan Razine : cosaque du Don, prit la tête d'un des plus puissants soulèvements paysans de l'histoire de Russie (1667-1671). Il fut écartelé à Moscou le 16 juin 1671 sous le règne d'Alexis Mikhaïlovitch. Il a inspiré un grand nombre d'œuvres du folklore. Pouchkine le considérait comme « le personnage le plus poétique de l'histoire russe ».

gand, il surveillait la navigation sur un stationnaire et percevait l'octroi qu'il distribuait ensuite aux indigents. Un communiste, en somme!

2 septembre

A sept heures ce matin, nous nous sommes tous retrouvés par hasard dans la cabine du capitaine et, de fil en aiguille, nous en sommes venus à parler de la littérature et de la poésie contemporaines. Après une courte conversation d'ordre général, j'ai proposé à A. A. Sapojnikov de nous lire le *Banquet des chiens* de Barbier¹ traduit par Bénédiktov, ce qu'il fit d'une façon magistrale. Après la traduction, il nous a lu l'original et nous décidâmes à l'unanimité que la traduction était bien supérieure à l'original. Bénédiktov, qui est le chantre des « cheveux bouclés » et d'autres choses semblables, ne traduit pas Barbier, il le recrée. C'est presque incroyable! Nos poètes auraient-ils ressuscité ou se seraient-ils renouvelés depuis la disparition de notre énorme « Frein », comme dit Iskander? Je ne vois pas d'autre cause. A propos du *Banquet des chiens*, notre bon et aimable capitaine Vladimir Vladimirovitch Kichkine a pris dans sa serviette personnelle *Défense d'entrer* du même Bénédiktov et il nous l'a lu, à nous ses auditeurs attentifs, avec sentiment, en admirateur de la poésie nationale renouvelée. Puis il nous lut *Pour le Nouvel An 1857* du même auteur; j'étais étonné, je n'en croyais pas mes oreilles! Notre cher capi-

1. Auguste Barbier (1805-1882), né à Paris, auteur des *Iambes*, poèmes satiriques pleins de violence qui parurent au moment de la Révolution de 1830. Il connut une extraordinaire popularité en Russie : Pouchkine, Lermontov, Pétrochevsky, Dostoïevsky l'admiraient.

2. Alexandre Herzen écrivit souvent sous le pseudonyme d'Iskander (forme turque d'Alexandre). C'est lui qui surnomma Nicolas I^{er} « le Frein ».

taine nous lut encore beaucoup d'œuvres fraîches et vivantes mais toute mon attention était concentrée sur Bénédiktov et j'ai à peine écouté le reste.

Ainsi aujourd'hui nos futiles bavardages se sont transformés en une très belle matinée littéraire tout à fait inattendue. Vers la fin de cette réunion poétique improvisée (qu'on souhaiterait voir se renouveler) A. A. Sapojnikov eut une inspiration et composa un distique aussi gracieux que fraternel...

5 septembre

Les rives de la Volga prennent de plus en plus un aspect sévère et monotone. Les collines de la rive droite sont assez plates et couvertes par des forêts, de chênes le plus souvent. De temps en temps, par-ci par-là, brillent les troncs blancs des bouleaux et les troncs gris mat du tremble. Le feuillage des arbres jaunit à vue d'œil. La température de l'air se rafraîchit.

Il me faut maintenant beaucoup lire car j'ai pris bien du retard en ce qui concerne la littérature contemporaine. Qu'ils sont bien ces *Récits de province*... Je suis en admiration devant Saltykov¹. O Gogol, notre immortel Gogol! Quelle joie c'eût été pour ton âme si noble si tu avais pu voir tes disciples géniaux! O mes amis, mes vrais amis! Ecrivez! Elevez la voix pour défendre le bas peuple qui vit dans la pauvreté, dans la crasse et que l'on piétine. Pour ce manant outragé et sans défense!

6 septembre

A dix heures du matin, le *Prince Pojarsky* a jeté l'ancre près du quai de la ville de Samara. Vue de loin, cette

1. Saltykov Chtchédrine publia l'ouvrage en question en 1856-57.

jeune et riche marchande pleine de morgue n'a rien de pittoresque. Je suis descendu du bateau pour aller la regarder de plus près et pour acheter des chaussures. Dans la rue j'ai rencontré I. Yavlensky et nous sommes allés visiter ensemble la ville qui est lisse, plate et toute fardée de blanc, bref d'une monotonie écœurante. Cette ville incarne bien le règne si difficile à oublier de Nicolas « le Frein ».

... Dans la cabine du capitaine, j'ai aperçu par terre une feuille froissée du journal *L'Invalide russe*¹, une de mes vieilles connaissances. Je l'ai ramassée et, comme je n'avais rien à faire, je me suis mis à lire le feuilleton. Il s'agissait des insurgés chinois et du discours que leur chef, Hong, avait prononcé avant l'attaque de Nankin. Ce discours commençait ainsi : « Dieu est avec nous. Que peuvent contre nous les démons ? Les mandarins sont un bétail d'abattoir, tout juste bon à être sacrifié à notre Père céleste, au Très-Haut, au seul vrai Dieu. » Pourra-t-on bientôt dire publiquement la même chose des boyards russes ?

13 septembre

« La ville de Kazan, c'est un coin de Moscou. »

Ce dicton, je l'ai entendu pour la première fois en 1847, dans une station de poste du gouvernement de Simbirsk, lorsque le gendarme me menait à Orenbourg. Un rustre de la steppe, bien en chair, décrivait à mon convoyeur la splendeur de la ville de Kazan et finit son récit par ce dicton bien trouvé. Ce matin, j'ai aperçu Kazan de loin. Le petit proverbe entendu jadis m'est revenu à la mémoire et je l'ai prononcé involontairement. A peine le bateau avait-il jeté l'ancre que je bondissais sur la rive. Je pris place, en donnant une pièce de vingt kopecks, dans un

1. Journal fondé en 1813.

petit chariot tatar et je me fis conduire en ville. De loin, comme de près, Kazan ressemble à un coin de Moscou; depuis ses églises et les clochers jusqu'aux *sâïkas* et aux *kalatchs*¹, partout, à chaque pas, on aperçoit l'influence de Moscou à la blanche pierre... En me promenant dans les rues de Kazan, j'entendis tout à coup le sourd battement du tambour et je vis une foule dense qui accompagnait au supplice un criminel. Pour ne pas croiser cette odieuse procession, je tournai dans une ruelle et j'aperçus, parmi ceux qui couraient voir cet affreux spectacle, une jeune fille qui portait sur son dos un orgue de Barbarie et un gamin en guenilles qui tenait un tambourin. Je n'étais pas triste mais profondément écoeuré. Je repris pour vingt-cinq kopecks un chariot tatar et je rentrai à bord.

17 octobre

Je ne suis arrivé à rien, hier. Dès le matin, j'avais commencé à faire le portrait de E. A. Pantchenko, le médecin de famille de Sapojnikov. A peine avais-je eu le temps d'en tracer les contours, qu'on nous appela pour déjeuner. Je suis retourné ensuite dans la chambre du capitaine avec la ferme intention de continuer le portrait commencé, lorsque, le temps s'étant découvert, la ville de Tchébokssary surgit de derrière la montagne. Ville minuscule mais très pittoresque. La moitié de ses bâtiments, si ce n'est plus, sont des églises. Et tout est dans le style ancien de Moscou. Pour qui et pour quoi tout cela a-t-il été construit? Pour les Tchouvaches? Non, pour le triomphe de l'Orthodoxie! Le nœud principal de l'ancienne politique intérieure moscovite, c'est l'Orthodoxie. « Le Frein », qui est si difficile à oublier, a voulu dans sa bêtise resserrer

1. Diverges sortes de pain blanc.

ce nœud qui avait tendance à se relâcher, et il tira si fort qu'il ne tient plus maintenant qu'à un fil.

20 septembre

Ce matin, à onze heures, le *Prince Pojarsky* a jeté l'ancre devant Nijni-Novgorod. Les nuages se dissipèrent et le soleil, en guise d'accueil, éclaira la ville et ses environs si beaux.

Cette fois-ci je n'ai pas pris de fiacre. J'ai monté la côte à pied, en passant devant une beauté du XVII^e siècle, l'église Saint-Georges. Je suis passé au lycée pour voir Bobjitsky qui est un ancien étudiant de l'université de Kiev et, ne l'ayant pas trouvé, je suis allé au Kremlin. La nouvelle cathédrale est un bâtiment affreux! un énorme mortier carré avec cinq pilons courts. Est-il possible que ce soit de la main de Constantin Ton? C'est incroyable! Cela doit être plutôt l'œuvre de l'inoubliable « Frein » lui-même! Plus loin, j'ai vu l'hommage de la postérité reconnaissante au citoyen Minine et au prince Pojarsky, hommage de quatre sous et qui fait honte à l'ingrate postérité. Une consolation! cet obélisque minable est déjà fendu.

En sortant du Kremlin, je suis passé de nouveau chez Bobjitzky que je n'ai toujours pas trouvé. Je me suis alors mis à chercher, dans la rue Pokrovskaïa, la maison de Svertchkov où devait loger A. A. Sapojnikov. Je la trouvai mais à peine avais-je eu le temps de féliciter le maître de maison, sa femme et leurs compagnons de leur installation provisoire, qu'arriva Nikolaï Alexandrovitch Brylkin (le directeur général de la Compagnie de Navigation « Mercure »). Il déclara à mon hôte, en le prenant à part, puis à moi, ensuite, qu'il avait reçu l'ordre exprès de signaler au chef de la police mon arrivée dans la ville. Bien que je sois un vieux routier, ce fait inattendu me déconcerta. Après avoir déjeuné tant bien que mal, je suis retourné

au bateau, j'ai remercié mon bon ami le capitaine de ses aimables attentions, j'ai pris mon passeport et l'ai remis en même temps que mes affaires à Brylkine. M'étant un peu calmé, je suis allé pour la troisième fois chez Bobjitzki qui était enfin rentré et m'accueillit à bras ouverts. Vers huit heures du soir, je me suis rendu chez Brylkine. Je me suis entretenu avec lui amicalement pendant deux heures. Je lui ai emprunté *La Voix de la Russie* (éditée à Londres), et je suis allé chez Paul Abramovitch Ovsiannikov qui me loge provisoirement.

21 septembre

Mes nouveaux amis, N. A. Brylkine et P. A. Ovsiannikov, m'ont conseillé de faire semblant d'être malade : je veux éviter d'avoir à aller à Orenbourg où l'on doit me signifier ma libération, surtout si le voyage se fait en convoi.

J'ai jugé que ce n'était pas un péché de se défendre d'une lâcheté par une hypocrisie et je me suis décidé à simuler une maladie. Je suis resté couché en attendant le médecin et le chef de la police et j'ai lu *La Voix de la Russie*, mais, vers une heure de l'après-midi, j'ai jeté le manche après la cognée et je suis allé chez les Sapojnikov. Après le déjeuner, j'ai accompagné mes chers compagnons de voyage jusqu'au bureau des diligences et je leur ai fait mes adieux. Ils sont partis pour Moscou en malle-poste. Quand donc vous reverrai-je, excellentes gens? J'ai demandé à Komarovsky et à Yavlensky d'embrasser de ma part, à Moscou, mon vieil ami, Chtchepkine et j'ai prié Sapojnikov d'embrasser, à Pétersbourg, ma protectrice vénérée, la comtesse N. I. Tolstoï. Adieu, Moscou! Adieu, Pétersbourg! Et le théâtre, et l'Académie et l'Ermitage et l'accueil doux et affectueux de mes compatriotes, de mes amis Lazarevsky et Goulak-Artémovsky! Soyez maudits, commandants de corps d'armée et vous tous qui me torturez impu-

nément! C'est inhumain! c'est ignoble, c'est abominable!

Je suis allé à sept heures du soir chez N. A. Brylkine. J'y ai rencontré Ovsiannikov et Kichkine. Notre conversation franchement amicale a apaisé mon cœur blessé par cette offense inattendue, lâche et odieuse. Sans ces braves gens, je serais maintenant derrière une grille à attendre l'ukase de libération ou bien je me serais jeté dans les bras de la belle Volga. Ceci m'eût moins coûté que cela.

22 septembre

Aujourd'hui comme hier il fait un sale temps. Il y a de la boue. Impossible de sortir. La cathédrale, derrière le mur du Kremlin, montre ses horribles pilons surmontés de navets. On ne voit rien d'autre de mon appartement. Je m'ennuie! j'ai attendu vainement comme hier le médecin et le chef de la police et ensuite je suis allé déjeuner chez N. A. Brylkine. Après le repas, je me suis de nouveau allongé et j'ai lu le *Bogdan Khmielnitsky*¹, de Kostomarov. Beau livre qui dépeint bien ce révolté génial. Livre éducatif et formateur. Durant ces dix dernières années, la littérature historique a fait un grand pas en avant. Elle a mis en lumière des détails qui étaient voilés par la fumée de l'encens brûlé assidûment devant les idoles porphyrogénètes.

30 septembre

En attendant le visiteur non invité, M. le Maître de police, j'ai proposé à mon hôte Pavel Abramovitch Ovsiannikov de poser. Son portrait, qui est assez bien réussi, fut

1. Khmielnitsky (1593-1657), hetman d'Ukraine. Il souleva les Cosaques contre la Pologne en 1648.

terminé vers deux heures, mais M. Lapa ¹ (c'est ainsi qu'il se nomme) n'a pas daigné se présenter.

1^{er} octobre

Le temps est mauvais, sale, brumeux, boueux, si bien que j'ai proposé à M. Grass, le gendre de N. A. Brylkin, de poser. La séance a été interrompue au beau milieu par l'arrivée de M. Lapa et de M. Gartvig. Le premier, un vaillant et aimable colonel de la garde, est Maître de police. Le second, qui n'est pas vaillant mais n'est pas moins aimable, est médecin de la police. Tous les deux sont polonais ou lituaniens et ni l'un ni l'autre ne parlent polonais. Gartvig (je l'en remercie) m'a, sans la moindre formalité, trouvé atteint d'une maladie chronique et l'obligeant M. Lapa a témoigné de la réalité de cette maladie imaginaire et nous nous sommes quittés après avoir échangé les politesses d'usage.

11 octobre

Ce matin, je suis allé dessiner la cathédrale de l'Archange, j'avais froid à pleurer et je n'aurais rien fait si je n'avais aperçu le général Weimarn, commandant du régiment-école de carabiniers et, bien entendu, maître de la caserne auprès de laquelle je m'étais installé pour dessiner. Je lui fis part de ma mésaventure et il me permit très aimablement de m'installer dans la caserne à la fenêtre de mon choix, autorisation dont je profitai avec reconnaissance. Après avoir bien travaillé, je suis allé déjeuner chez N. K. Jacobi. En guise de dessert, il m'a régala d'une brochure d'Iskander : *La Propriété baptisée*, dont la deuxième

1. *Lapa* veut dire : patte.

édition a paru à Londres. Quelle bonne parole, humaine, cordiale et sincère! Que la lumière de la vérité et la force du vrai Dieu soient avec toi, ô notre apôtre, ô notre proscrit solitaire!

12 octobre

J'ai achevé hier le dessin de la cathédrale de l'Archange que j'avais commencé. Cet édifice qui est original, joli et admirablement conservé est le plus ancien de Nijni-Novgorod. Cette cathédrale a été construite à l'époque du grand prince de Nijni-Novgorod, Iouri Vsévolodovitch, en l'année 1227.

16 octobre

Comme je n'avais rien à faire, je suis allé aujourd'hui chez Varentsov. Nous avons parlé, cela va sans dire, de Kostomarov et il m'a dit que (d'après les nouvelles qu'il venait de recevoir) une lettre de Kostomarov, adressée au souverain, circulerait dans les milieux de jeunes à Moscou. Cette lettre, qui est remplie de toutes sortes de vérités, serait plus étendue et plus sensée que celle que Herzen a adressée au même personnage. Elle aurait été écrite de Londres. Si c'est vrai, alors on peut dire que Nicolaï Ivanovitch participe au concile que nos apôtres tiennent à l'étranger. Bénis-le, Seigneur, dans cette grande carrière! En sortant de chez Varentsov, je suis allé chez Golikhovsky, homme aimable et charmant dont j'ai fait récemment la connaissance. Se rendant de Pétersbourg à Iékatérinenbourg, il n'est ici que de passage... Il me dit qu'une revue russe dirigée par Sazonov et intitulée *Posriednik*¹ s'était créée à Paris. Le but de cette revue est de jouer le rôle

1. L'intermédiaire.

d'intermédiaire entre les publications périodiques londonniennes d'Iskander et le gouvernement russe et de démasquer les bassesses de *L'Abeille du Nord* et les vilénies du gouvernement en général. L'intention est excellente. Domage que cela ne se passe pas à Genève ou à Bruxelles. Car à Paris, le « Cartouche couronné¹ » peut très amicalement en finir avec ce nouveau-né de la sainte vérité.

Après avoir déjeuné chez les Popov, je suis allé chez N. K. Jakobi où j'ai fait la connaissance d'un *barine* de Simbirsk, M. Kindiakov, parent du Timachev qui est actuellement chef d'état-major du corps de la gendarmerie. Comme Kindiakov se rend à Pétersbourg, je l'ai prié de demander à son parent si mon exil durerait encore longtemps et si je pouvais espérer recouvrer un jour une pleine et entière liberté. Egalemeut chez Jakobi, je fis la connaissance, non sans une profonde émotion, du décembre-briste Ivan Alexandrovitch Annenkov qui revenait de Sibérie. Ce doux proscrit majestueux, aux cheveux blancs, ne manifeste aucune aigreur contre ses juges cruels, il se moque même avec bonhomie des favoris du « sergent-major couronné » Tchernichov et Lavachov qui présidaient le Tribunal suprême d'alors. Je te vénère, Annenkov : tu es un de nos premiers apôtres, un des premiers appelés.

Nous avons parlé de Nicolaï Tourguénev qui est rentré d'exil, et de son livre. Nous avons parlé de beaucoup de sujets et de beaucoup de gens et nous nous sommes séparés à minuit en nous disant : au revoir!

17 octobre

J'ai reçu aujourd'hui une lettre de Michel Lazarevsky et deux lettres de mon cher et fidèle Zalevski.

1. Allusion à Napoléon III.

Lazarevsky m'écrit qu'il a vu la comtesse Nastassia Ivanovna et qu'ils ont décidé, au cas où on m'interdirait de rentrer dans la capitale, de prier par lettre le comte Fédor Pétrovitch de demander, par le truchement de notre présidente Maria Nicolaïevna, qu'on m'accorde la permission de reprendre mes études à l'Académie des Beaux-Arts dont je fréquenterai les classes avec amour, comme dans le bon vieux temps. Oh, mes bons conseillers, mes loyaux protecteurs! Quant à Zalevski, après le prélude habituel, cordial et sincère, il m'écrit qu'il a reçu tous mes dessins, qu'il a déjà pu en placer quelques-uns en bonnes mains, et qu'il a envoyé les cent cinquante roubles ainsi obtenus à Lazarevsky. Ami infatigable! Puis il me fait encore connaître une de ses compatriotes, une lituanienne qui est récemment rentrée d'Italie avec toute une cargaison d'œuvres d'art. Pour moi, même de loin, les histoires de ce genre ont un grand charme et je remercie de tout cœur mon ami pour cette présentation par correspondance!

Comment faut-il expliquer l'absence de nouvelles de Koukharenko? N'aurait-il pas reçu mon portrait et ma *Source du Moscovite*? Je serais terriblement déçu. Enivré par la lecture de ces chers messages, je suis allé le soir avec Osviannikov chez l'ardente Moldave. Quelle femme terrible et extraordinaire! Et après avoir été complètement magnétisés par elle, nous lui avons souhaité un bon voyage jusqu'à cet Iékatérinenbourg qu'elle déteste et nous nous sommes séparés peut-être pour toujours! Quelle femme merveilleuse! Le sang des anciennes Sabines serait-il donc toujours vivant? Il semble que oui.

23 octobre

A la lueur d'un impressionnant incendie, j'ai rencontré A. K. Schreiders vers les neuf heures du soir. Il me dit que le gouverneur militaire d'ici avait reçu du commandant

de corps d'Orenbourg un papier me concernant. Afin de prendre connaissance de ce document, nous sommes allés chez le directeur des bureaux, Andreï Kirilovitch Kadinsky, qui est le plus gentil des hommes. Ce document me confirme qu'il m'est défendu d'entrer dans les deux capitales et que je me trouve sous la surveillance secrète de la police. Fameuse liberté! un chien enchaîné. Cela ne vaut pas la peine d'un remerciement, Votre Majesté! Que deviendrai-je sans ma chère Académie? Sans mon aquatinte bien-aimée à laquelle j'ai rêvé si chaleureusement et si longuement? Que deviendrai-je? Faut-il de nouveau que je m'adresse à ma vénérée protectrice, Nastassia Ivanovna Tolstoï? Cela devient gênant. Je remets toute décision à demain. Je pense qu'il faut que je demande conseil à mes sincères amis P. A. Ovsianikov et N. A. Brylkin. Ils sont raisonnables et bons. Ils me montreront ce que je dois faire dans cette situation sans issue.

24 octobre

Nous avons décidé aujourd'hui que, prétextant ma maladie imaginaire, je resterais ici un certain temps et que j'écrirais au comte F. P. Tolstoï pour lui demander de m'obtenir l'autorisation de séjourner à Pétersbourg, fût-ce deux ans. En deux ans, j'aurai le temps de faire, avec l'aide de Dieu, mes premiers essais en aquatinte.

3 novembre

C'est aujourd'hui dimanche et, en homme rangé, je me suis habillé avec soin et je suis sorti avec l'intention d'aller voir mes meilleurs amis. Ma première visite a été pour M. Grand. Chez cet Anglais (dont on peut dire qu'il est anglais jusqu'au bout des ongles), j'ai vu pour la première

fois les œuvres de Gogol éditées par mon ami, P. Koulich, qui ne s'est guère distingué. Cette édition est en effet assez grossière, surtout le portrait de l'auteur. Il est si mauvais que je m'étonne que le célèbre Jordan ¹ ait permis qu'on le signe de son nom illustre.

J'ai vu, pour la première fois, également chez Grand, le deuxième volume de *L'Etoile polaire* d'Iskander, édité en 1856. La couverture qui porte les portraits de nos premiers apôtres martyrs m'a si péniblement et si tristement ému que je n'arrive pas à me remettre de cette impression lugubre. Il serait bon de frapper une médaille en commémoration de cet odieux événement. On graverait d'un côté les visages des grands martyrs, avec l'inscription : « Les premiers annonciateurs russes de la liberté », et de l'autre côté, le portrait de l'inoubliable Frein avec l'inscription : « Celui-ci n'a pas été le premier des bourreaux couronnés de la Russie ».

7 novembre

Ces jours-ci, en passant par le Kremlin, j'ai aperçu un grand rassemblement de moujiks, tête nue, devant le palais du gouverneur. Cela m'a paru bien étrange et jusqu'à maintenant je n'ai pu en comprendre la cause. Ovsianikov m'a dit aujourd'hui de quoi il s'agissait.

Ce sont les paysans de Démidov, cette canaille de Démidov que j'ai connu aspirant cuirassier à Gatchina en 1837, et qui ne m'a jamais payé le portrait de sa fiancée. Il est maintenant complètement ruiné. Il vit dans son village et pille ses paysans. Ces doux moujiks, au lieu de le pendre tout simplement, sont venus demander justice au gouverneur mais celui-ci, qui n'est pas un imbécile, les a fait fouetter pour leur apprendre à demander justice

1. Graveur russe, contemporain de Chevchenko.

selon les règles, c'est-à-dire en s'adressant d'abord au commissaire de police de l'arrondissement.

Je suis curieux de savoir comment cela se terminera.

8 novembre

J'ai travaillé avant le déjeuner aux portraits de M. et de M^{me} Jakobi et le soir je suis allé chez Weimarn. Comme c'est aujourd'hui la fête de son régiment, il avait organisé une soirée. En entrant dans la première pièce, je fus tout à fait déconcerté tant il y avait de militaires. Grâce à Dieu, je n'avais pas eu depuis bien longtemps l'occasion de rencontrer ces Messieurs. Le gros mufle de veau de l'un d'entre eux me rappela si vivement le capitaine Kossarev que je faillis me mettre au garde-à-vous en criant : « A vos ordres, Votre Noblesse. » Mon hôte hospitalier me tira de cette pénible situation en m'emmenant dans le salon où j'ai retrouvé, entre autres, Annenkov et nous ne nous sommes pas quittés de la soirée.

11 novembre

Aujourd'hui, c'est un grand jour, un jour heureux, un jour solennel : j'ai reçu de ma chère protectrice, la comtesse N. I. Tolstoï, une lettre affectueuse et amicale. Pourquoi m'accorde-t-elle ce bonheur indicible? Comment la remercierai-je de cette joie inattendue, de cette fête du cœur? Des larmes de joie et une prière seront ton unique récompense, ma noble, ma vénérée protectrice!

Elle me conseille d'écrire au comte Fédor Pétrovitch en le priant d'intervenir en ma faveur pour que je puisse rentrer dans la capitale. C'était ma première idée mais je n'ai pas osé importuner ce vieil homme. Maintenant je suis bien décidé à le faire. Elle me demande aussi de saluer

de sa part, et de la part d'un certain M. Jadovsky, V. I. Dal. Bien que je connaisse ce dernier, je ne l'ai pas encore vu ici; maintenant j'aurai l'air assez ridicule en me présentant chez lui. C'est bien fait pour moi!

12 novembre

Après avoir répondu à ma chère protectrice, je me suis fait beau pour aller chez V. I. Dal. Mais, je ne sais pourquoi, je suis passé devant son logement sans y entrer et je suis allé chez l'officier d'ordonnance du gouverneur militaire d'ici, le prince Vladimir Fédorovitch Galitzine, un jeune homme charmant qui fut blessé à Sébastopol.

13 novembre

J'enverrai demain la lettre que j'ai écrite aujourd'hui au comte F. P. Tolstoï. Je le prie de demander pour moi, à qui de droit, l'autorisation de vivre à Pétersbourg et de fréquenter les classes de l'Académie. Je crois que ma lettre est bien. Ovsianikov dit qu'en cas de besoin je pourrais occuper une place éminente parmi les scribouillards de pétitions. Cette ingénieuse composition littéraire portera-t-elle les fruits que nous en attendons? Aujourd'hui également, j'ai écrit à M. S. Chtchepkine. Je lui demande un rendez-vous n'importe où dans une maison de campagne des environs de Moscou. Comme je serais heureux de voir cet artiste émérite!

15 novembre

Je viens de recevoir une lettre de mon cher Bronislav. Il se lamente parce que son père est tombé malade et il

me recommande une de ses amies, Hélène Skirmond, femme excentrique qui aime les Arts et passe sa vie à rêver. Je ne trouve pas que cela soit très bien mais cela vaut encore mieux que ce que fait M. Varentzova. Elle aussi, c'est une excentrique. Mais au lieu de s'intéresser à la poésie ou aux Beaux-Arts, elle vit pour les chevaux et pour les chiens. Peut-être est-ce aussi une forme de poésie...

16 novembre

J'ai terminé le portrait de mon audacieuse amazone et j'ai commencé celui de son adorable héritier : cet enfant gâté de cinq ans est un futur amateur de chiens. Il sera gentilhomme de la chambre et, d'une façon générale, homme de rien...

17 novembre

Aujourd'hui j'ai rendu visite à V. I. Dal. J'ai bien fait de m'y décider enfin, car il m'a reçu avec sympathie, m'a posé de nombreuses questions sur ses amis et connaissances d'Orenbourg que je n'ai pas vus depuis 1850. Et, lorsque nous nous sommes quittés, il m'a prié de revenir chez lui, en toute simplicité, comme chez un vieil ami. Je ne manquerai pas de profiter d'une offre si aimable, d'autant plus que les gens que je connais à Nijni-Novgorod me paraissent de plus en plus vulgaires.

1^{er} décembre

J'ai reçu une lettre de M. S. Chtchepkine. Il me propose un rendez-vous au village Nikolskoïé (qui appartient à l'un de ses fils) et, au cas où je n'aurais pas assez d'argent pour

faire ce voyage (je peux disposer de cent vingt-cinq roubles), il me promet de venir lui-même à Nijni. Quel plaisir il me ferait à moi et à ses admirateurs de Nijni-Novgorod... Je vais lui écrire de venir et de « défier son âge » sur la pauvre scène d'ici!

2 décembre

Aujourd'hui j'ai rendu visite à Tartarinov, mon virtuose inspiré et j'ai vu chez lui une chose que je n'aurais jamais pensé voir à Nijni. J'ai vu chez lui un vrai, un magnifique Gudin¹. Deux merveilleuses surprises à la fois, c'est un plaisir rare et élevé. Et quels barbares que ces habitants de Nijni : ils connaissent seulement Tartarinov comme fonctionnaire de la compagnie qui construit le chemin de fer et, du tableau de Gudin et de Gudin lui-même, personne n'a jamais entendu parler à l'exception du vieil Oulybachev dont j'ai fait la connaissance aujourd'hui au théâtre. Celui-ci est connu comme biographe et critique de Beethoven. C'est un des spectateurs les plus assidus du théâtre d'ici.

13 décembre

J'ai reçu des lettres de Chtchepkine et de Lazarevsky. Mon vieil ami Chtchepkine m'écrit qu'il viendra chanter Noël chez moi. Bon et sincère ami! Il a l'intention de donner quelques représentations pour le public de Nijni. Quel splendide cadeau pour les fêtes!

Lazarevsky m'écrit, entre autres choses, qu'il a reçu pour moi cent soixante-quinze roubles de Jemtchoujnikov sous réserve de ne pas me dévoiler son nom. Don secret, don

1. Cf. note dans *Le Peintre*, p. 108.

généreux! Comment pourrais-je vous remercier de votre générosité, mes chers compatriotes? Par un chant libre et sincère, par un chant de gratitude et de prière.

Dès aujourd'hui j'entreprends *Le Satrape et le Derviche* et, si Dieu m'aide à mener cette œuvre à bien, je la dédierai à mes généreux et loyaux compatriotes. J'ai l'intention d'écrire *Le Satrape* dans le style épique. Ce style est tout nouveau pour moi. Je ne sais si j'en viendrai à bout.

21 décembre

J'ai reçu aujourd'hui une lettre de M. S. Chtchepkine. Il a quitté Moscou aujourd'hui et après-demain je l'embrasserai, ce vieil ami. Comme je suis heureux de cette franche amitié! Dieu n'accorde une telle joie qu'à bien peu d'entre nous. Et très rares sont ceux qui, ayant atteint soixante-dix ans, ont conservé comme Chtchepkine une telle fraîcheur de cœur. Il est heureux, ce patriarche artiste! J'ai reçu aussi une lettre de ma vénérée protectrice, la comtesse Nastassia Ivanovna Tolstoï. Elle m'écrit que la lettre que j'ai adressée au comte Fédor Pétrovitch durant les fêtes sera transmise à Maria Nicolaïevna et elle me donne l'adresse de N. O. Osipov. Mon Dieu! Reverrai-je donc bientôt mon Académie? Serreraï-je donc bientôt dans mes bras ma vénérée protectrice?

24 décembre

Triomphe des triomphes! Fête des fêtes! Mikhaïl Sé-mionovitch Chtchepkine est arrivé à trois heures du matin!

29 décembre

A minuit, Mikhaïl Sémionovitch Chtchepkine m'a quitté. Ovsianikov, Brylkine, Oleïnikov et moi, nous l'avons accompagné jusqu'à la première station et nous sommes rentrés chez nous à trois heures précises. Six jours, six jours d'une vie pleine et joyeuse, triomphale! Comment te remercier, mon vieil et unique ami? Comment te remercier pour ce bonheur, pour ces douces larmes de joie? Par mon affection? Mais je t'aime déjà depuis bien longtemps. Et qui, te connaissant, ne t'aimerait? Par quoi alors? Je ne puis que prier pour toi car je ne possède rien.

7 janvier

Kroulikévitch, en rentrant de son exil sur les bords du Syr-Daria, a appris par hasard que j'étais à Nijni et il est venu me voir aujourd'hui. Parmi beaucoup de nouvelles de la steppe qui ne présentent aucun intérêt, il m'a raconté ceci qui est répugnant : le fils naturel du satrape corrompu Pérovsky ayant égorgé son ordonnance, on l'a simplement cassé de son grade. Mais sa petite âme vile et mesquine n'a pu supporter même cette punition on ne peut plus clémente. Peu de temps après il mourut; peut-être en s'empoisonnant. Il n'a que ce qu'il mérite! En somme, « la pomme n'est pas tombée loin du pommier ». Tel arbre, tel fruit. La mère de ce petit tigre veule, qui était la femme d'un baron de rien, le baron Zaltz, est la p... du satrape dépravé Pérovsky. Un jour, alors qu'elle s'apprêtait à se rendre à la messe, elle s'emporta contre une de ses femmes de chambre et lui assena sur la tête un coup de fer à repasser. On enterra la femme de chambre et le satrape tout-puissant jugea que l'affaire était close. O Nicolas,

Nicolas! Quels braves hommes de main tu avais! Tel maître, tel valet!

22 janvier

Se rendant de Pétersbourg à Viatka pour son service, Jacob Lazarevsky est venu me faire visite. Il est rentré récemment de Petite-Russie. Il m'a raconté toutes sortes d'horreurs qui se sont passées il n'y a pas longtemps dans mon pays natal, notamment lors de la triste insurrection de Iékatérinoslav en 1856 et il m'a parlé de son voisin et parent N. D. Biélozersky. Ce *pomiéchtchik* philanthrope a dépouillé à tel point ses serfs-paysans qu'ils en ont fait une chanson qui se termine ainsi :

*Une jument grise a notre Bielozer.
Par le malheur, ah! qu'il soit donc frappé!
Un foulard rouge a notre Bielozer.
Que de maisons furent par lui pillées.*

Naïve vengeance, bien naïve!

25 février

Vers sept heures du matin, j'ai reçu une lettre de Lazarevsky. Il m'écrit qu'on m'autorise à aller à Pétersbourg et à y vivre. Quel plus beau cadeau aurais-je pu recevoir pour ma fête? Mes convives sont arrivés vers les trois heures pour dîner : N. Brylkine, Grass, Lapa, Koudlaï, Kadinsky, Freilikh, Klimovsky, Vladimirov, Popov, Tovbitch. Le repas fut bruyant et se déroula dans une atmosphère de gaieté pleine d'esprit car notre compagnie se composait de gens du même bord, de gens simples et, au sens le plus élevé du terme, nobles. Lorsqu'on servit le

champagne, j'ai prononcé un *speech* : j'ai remercié mes invités de l'honneur qu'ils m'avaient fait en venant et j'ai ajouté que je n'en voudrais à personne et que je ne murmurerais pas contre Dieu si, dans l'avenir, je rencontrais toujours des gens aussi bons que ceux qui étaient ici présents et que je garderais d'eux tous un souvenir inoubliable.

1^{er} mars .

Le gouverneur a reçu du ministère de l'Intérieur le papier qui m'autorise à vivre à Pétersbourg, mais toujours sous la surveillance de la police. Cela doit être l'œuvre du vieux Japonais débauché, Adlerberg¹.

2 mars

J'ai reçu une lettre de la comtesse N. I. Tolstoï. Elle m'écrit que son désir le plus cher se réalise enfin et qu'elle m'attend chez elle avec impatience. Excellente créature! Comment te remercier de m'avoir fait tant de bien? Par la prière.

4 mars .

En attendant Ovsiannikov et mon laissez-passer pour Pétersbourg, je me suis mis à recopier *La Sorcière* pour la faire imprimer. J'y ai trouvé des longueurs et beaucoup de choses à reprendre. Ce travail me fera paraître l'attente moins longue.

1. Adlerberg (1794-1884), très lié avec Nicolas I^{er}, puis avec Alexandre II. Il fut ministre de 1859 à 1870.

5 mars

J'ai expédié une lettre à la comtesse N. I. Tolstoï. Je lui ai écrit que je quitterais Nijni-Novgorod le 7 à neuf heures du soir. Mais en sera-t-il bien ainsi? Cela ne dépend pas de moi mais d'Ovsiannikov. C'est idiot! Je continue à travailler sur *La Sorcière*.

6 mars

J'ai trop assidûment travaillé à *La Sorcière*. Si assidûment que je viens de la finir aujourd'hui. Il y avait pas mal de travail et je crois que je m'en suis assez bien tiré. J'ai recopié et j'ai légèrement corrigé *Le Lys* et *L'Ondine*. Comment mes compatriotes accueilleront-ils ma muse captive?

7 mars

De midi à minuit, j'ai fait mes adieux à mes amis de Nijni-Novgorod. J'ai achevé ma tournée en soupant chez M. A. Dorokhva. J'ai prononcé un toast à la santé de ma vénérée protectrice, la comtesse N. I. Tolstoï.

10 mars

J'ai quitté Nijni en traîneau, le 8 mars, à trois heures de l'après-midi, et je suis arrivé en télègue¹, le 9 mars, dans la ville de Vladimir. Au relais de Vladimir, j'ai rencontré

1. Chariot tatar.

A. I. Boutakov, sous le commandement duquel j'ai navigué pendant deux étés (en 1848 et 1849) sur la mer d'Aral. Depuis lors, nous ne nous étions plus revus. Maintenant il va avec sa femme à Orenbourg. Ils iront ensuite sur les bords du Syr-Daria.

11 mars

Dès sept heures du matin, je me suis mis à la recherche de mon vieil ami M. S. Chtchepkine. Je l'ai trouvé chez le vieux Pimène, dans la maison Chtchepotiéva. Je me suis installé chez lui, pour longtemps je crois, car mon œil est enflé et rouge et j'ai des boutons sur le front.

15 mars

Hier j'ai eu la visite de deux médecins et aujourd'hui aucun n'est venu. Grâce à Dieu, je vais mieux. J'espère que je pourrai bientôt me passer d'eux. Mikhaïl Sergueïévitch me soigne comme si j'étais un enfant capricieux. Quel excellent homme! Il a invité, le soir, une dame Grékova qui est ma « demi-compatriote ». Elle est venue avec un cahier de chansons ukrainiennes. Sa voix est puissante, claire et belle mais nos chansons ne lui conviennent pas, surtout nos chansons de femmes. Elle n'en a pas saisi le rythme, la vivacité, le caractère national. T'entendrais-tu donc bientôt, chant familier, chant du pays natal?

Piotr Mikhaïlovitch, le fils de mon illustre ami, m'a fait cadeau de deux photographies de notre apôtre Alexandre Ivanovitch Herzen.

18 mars

J'ai fini de recopier et de « filtrer » mes poésies de 1847. C'est dommage que je ne puisse les lire à personne car, en la matière, Piotr Mikhaïlovitch n'est pas bon juge, il est trop passionné. Quant à Maximovitch, il a une admiration éperdue pour mes vers. Brodiansky également. Il faudra donc attendre Koulich : il lui arrive de me dire la vérité, et même avec rudesse. Mais, en revanche, ne vous avisez pas de la lui dire si vous tenez à rester en bons termes avec lui!

19 mars

Nous sommes sortis, Mikhaïl Sémionovitch et moi, ce matin à dix heures et malgré l'eau et la boue nous avons parcouru à pied au moins le quart de Moscou. Je n'avais pas vu le Kremlin depuis 1845. Le palais, qui ressemble à une caserne, l'a beaucoup enlaidi, mais il reste tout de même original et beau. La cathédrale du Sauveur en général (et la coupole principale en particulier) est laide. Cette œuvre massive est tout à fait ratée. On dirait une grosse marchande coiffée de son *povoïnik* doré, qui se serait arrêtée pour se donner en spectacle au beau milieu de Moscou-la-Blanche...

22 mars

Le plus heureux des jours heureux! J'ai vu aujourd'hui un homme que je n'espérais pas voir pendant mon séjour à Moscou. Cet homme, c'est Sergueï Timofeïévitch Aksakov. Quel beau et noble vieillard! Il est souffrant et ne reçoit personne. Nous étions allés, Mikhaïl Sémionovitch

et moi, saluer sa famille et, lorsqu'il apprit que nous étions là, il nous a fait demander, malgré l'interdiction du médecin, de venir près de lui. Notre entrevue dura quelques minutes. Mais ces quelques minutes m'ont rendu heureux toute la journée et resteront à jamais parmi mes souvenirs les plus lumineux.

25 mars

L'honorable M. A. Maximovitch a organisé en mon honneur un dîner auquel il a invité entre autres ses vieux camarades (vieux par l'âge) Pogodine¹ et Chévyriov². Pogodine n'est pas aussi vieux que je me le figurais. Chévyriov est plus âgé et, malgré son apparence très convenable et ses cheveux blancs, il n'inspire pas le respect; ce petit vieillard doucereux vous donne la nausée! A la fin du repas, l'amphitryon déclama, en mon honneur, des vers de sa composition et, après le dîner, notre charmante hôtesse chanta quelques chansons ukrainiennes. Puis nous nous séparâmes. Chacun partit de son côté. J'allai chez Sergueï Timofeïévitch Aksakov dans l'intention de lui faire mes adieux. Il dormait déjà, je n'eus donc pas le bonheur d'embrasser sa belle tête chenue. Je suis resté jusqu'à neuf heures du soir chez les Aksakov et c'est avec délices que j'ai écouté Nadiejda Sergueïevna chanter les chansons de mon pays. La famille Aksakov a toujours témoigné un vif et profond intérêt pour l'Ukraine, pour ses chansons et pour sa poésie en général. A neuf heures je suis allé, avec Ivan et Constantin Aksakov, chez Kochélev. Là j'ai fait la connaissance de Khomiakov et du vieux décembriste, le prince Volkonsky qui m'a raconté, avec douceur et sans

1. Pogodine (1800-1875), historien, archéologue et journaliste.

2. Chévyriov (1806-1864), professeur de littérature à l'Université de Moscou.

la moindre amertume, quelques épisodes de ses trente années d'exil. Il a ajouté, pour finir, que ses camarades qui avaient été enfermés séparément étaient tous morts, tandis que ceux qui avaient souffert à plusieurs avaient survécu à l'épreuve. Il est du nombre.

26 mars

A neuf heures du matin, j'ai dit adieu à Mikhaïl Sémiouovitch Chtchepkine et à sa famille. Il est parti pour Yaroslav et moi, après avoir fait mon maigre bagage, je suis allé à la gare et j'ai quitté l'hospitalière Moscou dans un wagon couvert. Ce qui m'a fait le plus de plaisir à Moscou, c'est que les gens cultivés m'ont réservé un accueil chaleureux et ont marqué pour ma poésie un intérêt qui n'était pas feint, surtout la famille de S. T. Aksakov.

27 mars

A huit heures du soir la locomotive tonitruante a sifflé et s'est arrêtée à Pétersbourg. A neuf heures j'étais déjà dans l'appartement de mon plus sincère ami, M. Lazarevsky.

28 mars

Malgré la neige et la boue j'ai parcouru la moitié de la ville pour mon plaisir. Je suis passé à l'hôtel Kley et j'y ai trouvé Grigori Galagan qui venait d'arriver de Moscou. Il m'a remis une lettre de Maximovitch qui m'envoie les vers qu'il a lus au déjeuner du 25 mars, une quittance d'abonnement à la revue *Le Cercle russe* et mon *Hérétique* (c'est-à-dire Jean Huss) qu'on a retrouvé à Moscou et que je considérais comme définitivement perdu. Je suis rentré

à trois heures. Pour retrouver mon ami intime Sémion Artémovsky et une demi-heure plus tard j'étais déjà chez lui et je m'y sentais comme dans ma propre demeure. Nous nous sommes souvenus et nous avons parlé de beaucoup de choses mais il y a encore plus de choses que nous n'avons pas eu le temps d'évoquer. Ces deux heures ont passé plus vite qu'une minute. J'ai quitté mon cher Sémion à six heures du soir et je suis allé avec Lazarevsky chez la comtesse N. I. Tolstoï. Je n'ai retrouvé personne et personne ne m'a accueilli avec plus d'affection et plus de joie. Ces retrouvailles ont été plus intimes que bien des retrouvailles familiales. J'avais l'intention de raconter beaucoup de choses à ma vénérée protectrice et au comte Fédor Pétrovitch mais je n'ai rien dit. Ce sera pour la prochaine fois. Nous avons célébré cet heureux événement en buvant une bouteille de champagne et nous nous sommes séparés à huit heures du soir.

Nous avons passé la soirée chez V. M. Biélozersky, qui fut mon compagnon de détention et mon voisin de cachot en 1847. J'ai rencontré chez lui : Sérakovsky, Stanévitch et Géliakovsky (Sova) qui furent mes compagnons d'exil à Orenbourg. Heureuse et joyeuse rencontre! Nous avons échangé des propos chaleureux et nous avons chanté des chansons de notre pays avant de nous séparer.

29 mars

A dix heures du matin, je me suis présenté, en jouant les orphelins, à mon compatriote I. N. Mokritzski¹. Il m'a reçu d'une façon à demi officielle, à demi familière. Nos relations d'autrefois transparaissaient en filigrane dans la conversation. Il m'a conseillé de raser ma barbe afin de ne pas produire une impression désagréable sur son patron le

1. Mokritzki, élève de Brüllow, fut le camarade de Chevtchenko à l'Académie des Beaux-Arts.

comte Chouvalov à qui je devrai me présenter comme au grand chef chargé de ma surveillance.

4 avril

Kaménetsky m'a dit que toutes mes œuvres avaient été recopiées par Koulich, sauf *L'Hérétique*. Il faudra donc faire un choix et entreprendre leur édition. Mais comment aborder la censure?

8 avril

Ce soir je suis passé chez Kronévitch, mon compagnon d'exil, et parmi de nombreux Polonais j'ai rencontré aussi des Russes dont deux célébrités, le comte Tolstoï, l'auteur de la chanson des soldats de Sébastopol, et le général Khrouliov, le défenseur de Sébastopol.

Cet illustre personnage me parut comme dompté.

11 avril

J'ai chargé Kaménetzky de faire les démarches nécessaires auprès du comité de la censure afin d'obtenir la permission d'imprimer le *Kobzar* et les *Gaidamaks* sous le titre : *Poésies de T. Ch.* On va voir ce que cela va donner.

15 avril

Conformément au désir de la comtesse Anastassia Ivanovna, je me suis présenté au chef des gendarmes, le prince

Dolgoroukov. J'ai dû écouter un sermon adapté aux circonstances mais poli, et ainsi s'est terminée l'audience.

J'ai passé la soirée chez mon compatriote Trokhim Toupitsia. J'y ai rencontré Groméka, l'auteur de l'article « Sur la police et sur les pots-de-vin » et j'ai fait la connaissance du vieux Persidski, le décembreur.

17 avril

N. D. Starov a envoyé à Michel Lazarevsky le texte du discours qu'il a prononcé en mon honneur à un dîner chez la comtesse N. I. Tolstoï. Je l'inscris dans mon journal comme une chose qui m'est très chère.

HOMMAGE A T. G. CHEVTCHENKO

L'infortune de Chevtchenko a pris fin et, en même temps, l'une des injustices les plus criantes de notre temps. Nous ne blesserons pas la modestie de ceux qui ont contribué à cette bonne œuvre et se sont ainsi acquis la gratitude de tous ceux qui se soucient du Bien... Nous devons dire que c'est une joie pour nous de revoir Chevtchenko qui, dans des circonstances mortellement pénibles, enfermé dans les murs lugubres d'une caserne infecte, n'a point faibli et n'a point cédé au désespoir, mais au contraire a accepté son sort qui était atroce, parce que ce sort était noble. C'est un exemple sublime pour tous nos peintres et pour tous nos poètes contemporains, et cela suffirait à le rendre immortel!...

Permettez-moi donc de prononcer un toast de gratitude à Chevtchenko qui, par ses souffrances, a démontré que nous avons raison de croire qu'aucune circonstance ne saurait étouffer la nature véritablement morale de l'homme!

N. Starov.

Le 12 avril 1858

V. M. Biélozersky m'a présenté au professeur Kavéline, homme attrayant et sympathique. Le même Biélozersky m'a fait faire la connaissance des trois frères Jemtchounikov, qui sont charmants tous les trois!

Le soir, je suis allé entendre *La Vie pour le Tsar*, œuvre géniale de l'immortel Glinka!

Pétrov dans le rôle de Soussanine est bon comme toujours. Léonova dans le rôle de Vania est bonne aussi, mais elle est loin de valoir la Pétrova que j'ai entendue en 1845.

ACHÈVÉ D'IMPRIMER
LE 22 MAI 1964
PAR FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}
LE MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
(EURE)

TARASS CHEVTCHENKO

LE PEINTRE

Tarass Chevtchenko (1814-1861) est une des grandes figures de l'Ukraine. Peintre, poète, révolutionnaire, on peut difficilement séparer les aspects de cette personnalité effervescente.

Il laisse des milliers de tableaux et dessins, une œuvre poétique qui fait de lui le fondateur de la littérature ukrainienne moderne et le chantre populaire de l'Ukraine, de ses légendes et de son espoir. Il est certes un poète marqué par son époque, mais sa voix rauque et abrupte vient du fond des temps jeter à la face des tyrans le droit au bonheur, à la liberté.

Chevtchenko fut aussi prosateur. Il a laissé deux drames historiques et une vingtaine de romans, ainsi qu'un *Journal*, tenu du 12 juin 1857 au 17 avril 1858. On remarquera qu'à la différence de ses vers, écrits en ukrainien, les œuvres de prose de Chevtchenko sont écrites en russe.

Le présent recueil comprend l'un de ses romans, *Le Peintre*, et des extraits du *Journal*.

A vrai dire, *Le Peintre* est plutôt un récit, inspiré par la vie de Chevtchenko lui-même. Si l'auteur a inventé la deuxième partie, qui conte le mariage et la mort de son héros, toute la première partie relate la vie de l'auteur, sa condition de serf, son rachat, son admission à l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Petersbourg, ses relations avec le célèbre peintre Brioulov et le célèbre poète Joukovski, notamment.

Dans ce récit, comme dans le *Journal*, le réalisme minutieux et à fleur de terre de Chevtchenko nous fait participer à la vie quotidienne de l'intelligentsia russe sous le règne de Nicolas I^{er}, au bouillonnement des esprits impatients de changer les conditions de la vie dans la Russie arriérée, opprimée.

Sa prose a la même fraîcheur que sa poésie. On y respire la même bonté, empreinte de naïveté, de bonhomie et de malice, et sous-tendue par la même fougue impétueuse.

Ce livre paraît alors que se préparent à Kiev de grandes fêtes en l'honneur de Chevtchenko.

86/1174
nrf